



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

EducT

1631

860.450

Heath's Modern Language Series

GAUTIER'S

Jettatura

SCHINZ

D. C. HEATH & CO.

BOSTON

NEW YORK

CHICAGO

LONDON

T 1631.860.450

**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**



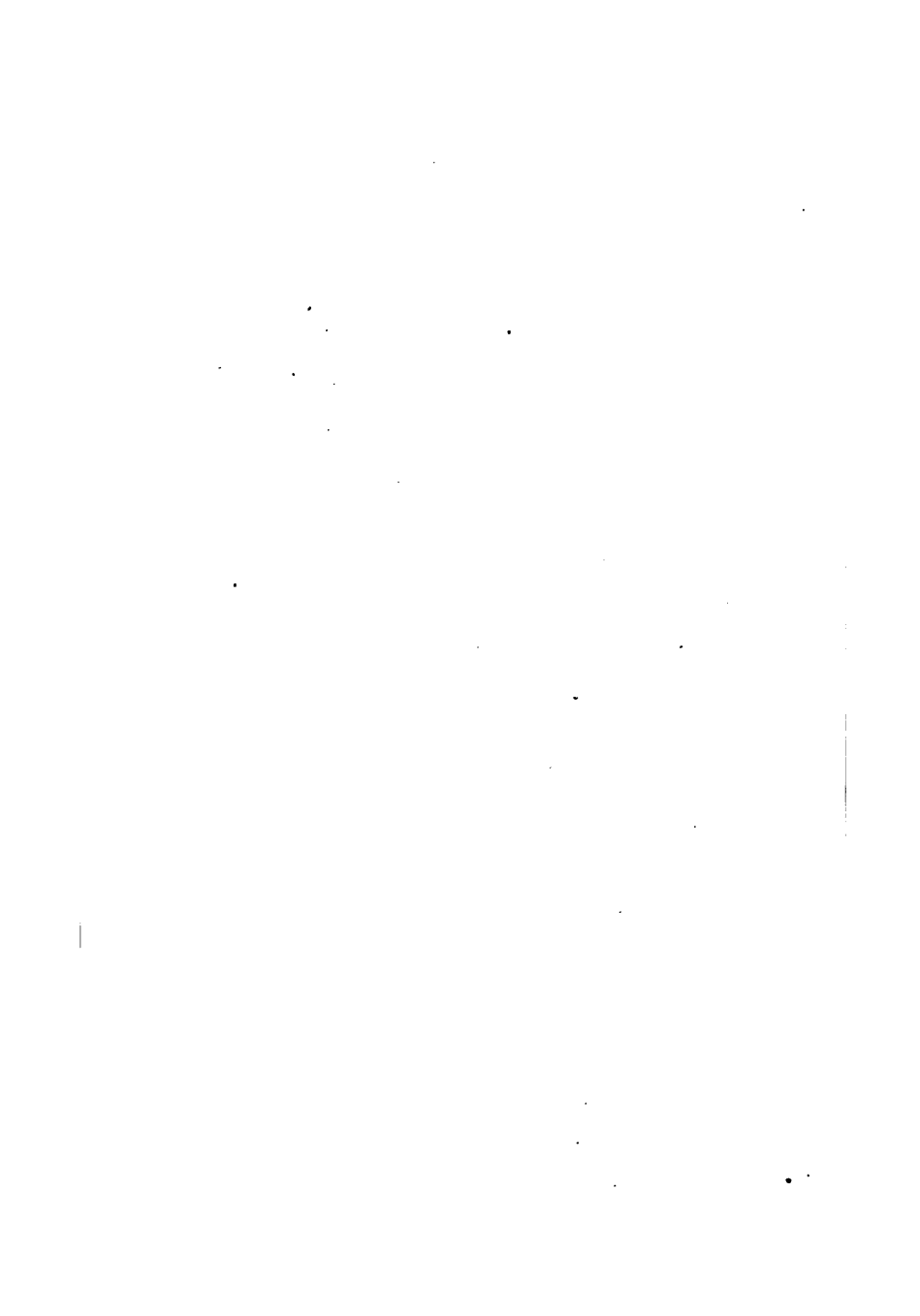
**FROM THE LIBRARY OF
MAXIME BÔCHER
PROFESSOR OF MATHEMATICS**

1904-1918

Received March 15, 1922



3 2044 102 860 533



Heath's Modern Language Series

JETTATURA

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

A. SCHINZ, PH. D.

BRYN MAWR COLLEGE, BRYN MAWR, PA.

BOSTON, U.S.A.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

1900

Edw. T. 1671. 10.450
v

**HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
PROFESSOR MAXIME BÔCHER
MARCH 15, 1922 --**

**COPYRIGHT, 1900
By D. C. HEATH & Co.**

INTRODUCTION

THÉOPHILE GAUTIER (1811-1872), the author of *Jettatura*, was born in Tarbes, in the Hautes-Pyrénées. At the age of eleven, he went to Paris, where he was educated. He believed that he had a pronounced talent for painting, and therefore worked in a studio for two years. But the results of his labor being unsatisfactory, he gave up art and devoted himself to literature.

The famous critic Sainte-Beuve pronounced himself favorably in regard to the young author's first publications, and introduced him to Victor Hugo, in whose house a number of literary men, disciples of the great poet, held regular meetings. Gautier became an enthusiastic member of this circle and a valiant defender of the Romantic school, founded by Victor Hugo, against the attacks of its enemies, the Classicists. In 1830, on the first representation of *Hernani*, a drama by Victor Hugo, written in compliance with the rules of the Romantic school, the followers and the adversaries of that school came to blows in the theater. The followers of Victor Hugo were victorious. This success was in great part due to Gautier, who was possessed of extraordinary strength, and took a most active part in the struggle. But it was not only with his fists that he fought for Victor Hugo; his pen obtained far greater success for the cause.

It was not long before he became a critic of repute in Paris, writing several volumes of literary and art criticisms. Having traveled quite extensively, he wrote admirable descriptions of the European countries he had visited. He was a great

worker, and all his books bear the marks of thorough and minute erudition. His *Roman de la Momie* is a scientific as well as a literary work. Mention must also be made of his chief novels *Mademoiselle de Maupin*, *Fortunio*, *Le Capitaine Fracasse*. Of his short novels, *Jettatura*, *Avatar*, *La Toison d'or*, are without doubt the most perfect.

Gautier did not put down a single word without turning it over and over, to find its exact value. His vocabulary was limitless, and he made artistic use of it. His style is admirable. His language is the purest, the most harmonious French. His artistic taste manifests itself in every detail in his works, so that he has been called the *Benvenuto Cellini of style*. No other author offers such advantages as Gautier to those who may wish to understand the French language and its charm.

His poetical works show the same careful workmanship as does his prose. *Albertus* and *La Comédie de la Mort*, and especially *Emaux et Camées* should be mentioned as his principal poetical works.

Gautier was a favorite with the gods. He succeeded in everything he undertook; his health was perfect, his pen procured him an ample fortune. Being wholly independent, he lived entirely according to his artistic tastes and inclinations. His study was a museum of curios which he had brought home from his travels; he also kept his famous twelve cats there. He loved luxury, and gave rein to his imagination in his brilliant novel *Fortunio*, which is at the same time a glorification of physical beauty.

LA JETTATURA is a power, supposed to be possessed by some persons, of casting a spell over those with whom they come in contact. A person possessing this power is called a *jettatore*, an Italian word meaning "He who casts" (plural *jettatori*). They exercise their fatal influence by touch, word, and especially by look. "If the *jettatore* looks fixedly

at a house, it will soon be on fire; if his eyes fasten upon a slater, the unhappy man will fall from the roof; in his presence one is sure to break some valuable object; to break the spring of one's watch; fall over the legs of a dog, and stumble down stairs; simply to have met him is enough to spoil the day; one will meet with failure in the most important business; in getting a bill changed, one will receive counterfeit money; an officer will mistake one for some other person and lead one to prison; or, perhaps, one will have an attack of colic, the very moment one is about to go to a rendezvous, looked forward to for six weeks." (Larousse.)

The belief in *jettatori* is very ancient. It is met with among almost all savage tribes. It is also met with among the civilized nations of antiquity; the Greeks and Romans, and it would seem the Hebrews also believed in them. Even to-day there is scarcely a country bearing no traces of it. It is particularly strong in Italy; with the Albanians, the Roumanians, and Slavs (especially the Serbians, Russians and Poles); in the north of England, and in Scotland. For many centuries it has been known among the Arabs, who spread it over the whole of northern Africa. All believers in the jettatura have at all times tried to find means to counteract its injurious influence. Among such means may be mentioned:

1. Words. The Arabs believe that verses from the Koran will protect them.
2. Actions or gestures. The Ancients spat repeatedly to ward off the effects of an evil look; something may be thrown between the *jettatore* and his victim, so as to cut the line of his look. A number of gestures are in use; many people make the sign of the cross; but certain positions of the hand are more frequently employed: the middle finger may be stretched out towards the *jettatore*, the palm of the hand being closed; or the index and the little finger may be extended; or again the index and the middle finger may be extended, the thumb being placed between the two.
3. Amulets. These consisted formerly of images of the gods,

of symbols of divinity; to-day they are mainly horns, crescents and hands with outstretched fingers. These preventives were placed everywhere; they were painted on the walls of the houses, on household utensils, they were attached to cattle and to the children. Almost all the houses in Naples have, at the present day, horns placed in many places, for the same purpose. The longer they are, the more efficacious. People believing in the *jettatura* never go without some amulet, which they wear on their watchchains, bracelets, and often concealed under their clothing.

Jettatori may be generally recognized by certain exterior signs, especially by their eyes, as having something outside the common. Thus, for example, the Albinos. When a person is cross-eyed, or has red eyes, or blear eyes, or simply is in the habit of looking at things fixedly, he may be looked upon as a *jettatore*. Other physical peculiarities may be added to these marks, as for example being hunchbacked, or being thin and pale.

Sometimes the *jettatori* make use of their power in order to frighten credulous people for the purpose of gaining something for themselves. But the majority of the so-called *jettatori* bear their name without their knowledge, and exercise their power involuntarily. The most celebrated historical *jettatore* was Pope Pius IX, who reigned from 1846-1878. He was *bigle*, that is, his right eye looked too much towards the left, his left eye too much towards the right. The most complete treatise on the *jettatura* and all relating to it, was written by Nicolo Valette, a Neapolitan.

Like almost all superstitions, the belief in the *jettatura* is based upon a true phenomenon. We see every day that *hypnotism* is the control one person has over some other, by means of the eye. But formerly this influence had not been studied scientifically, and the masses imagined that it was some supernatural power. Thence a number of mishaps and misfortunes that could not be explained by any natural

reason, were attributed to the evil eye. This was all the easier, since any accident might be attributed to some *jettatore* who had caused it without anyone seeing him act.—The remedies used against his evil influence were as childish as the belief itself. The Ancients, as we said, had images or symbols of their gods in order to ward off the doings of this terrible enemy; the Arabs had the crescent, which the disciples of Mahomet carried before them in their conquest of the world, and the horns, taken from the head of a steer, which the Orientals regarded as a symbol of force. The Christians stretched out their fingers, as in an attitude of prayer. These signs are now explained in a different way. They are, in a measure, compared to lightning rods, which attract the lightning and thus hinder its destructive powers. Thus the horns, the outstretched fingers, the crescents attract the evil eye of the *jettatore* upon themselves, and protect the victim.

We always encounter problems and mysteries, and our troubled mind very frequently prefers an inadequate or childish explanation to no explanation at all. Even enlightened people of culture sometimes find themselves in a position of profound doubt and perplexity, when they fall back upon superstitions and explanations such as the masses believe, of which the following story is an example.

This work is not intended for beginners. Connoisseurs are agreed that Théophile Gautier's vocabulary is the richest and at the same time the most precise that can be found.—In order to enjoy fully a work of this kind, the reader must have such a knowledge of French as may be gained by the end of the second year or the beginning of the third year of French in Preparatory Schools.

A. S.

BRYN-MAWR COLLEGE,
November, 1899.

JETTATURA

I

LE *Léopold*, superbe bateau à vapeur toscan qui fait le trajet de Marseille à Naples, venait de doubler la pointe de Procida.¹ Les passagers étaient tous sur le pont, guéris du mal de mer par l'aspect de la terre, plus efficace que les bonbons de Malte² et autres recettes 5 employées en pareil cas.

Sur le tillac, dans l'enceinte réservée aux premières places,³ se tenaient des Anglais tâchant de se séparer les uns des autres le plus possible et de tracer autour d'eux un cercle de démarcation infranchissable; leurs 10 figures splénétiques⁴ étaient soigneusement rasées, leurs cravates ne faisaient pas un faux pli, leurs cols de chemise raides et blancs ressemblaient à des angles de papier Bristol;⁵ des gants de peau de Suède⁶ tout frais recouvraient leurs mains, et le vernis de lord Elliot 15 miroitait sur leurs chaussures neuves. On eût dit qu'ils sortaient d'un des compartiments de leurs nécessaires; dans leur tenue correcte, aucun des petits désordres de toilette, conséquence ordinaire du voyage. Il y avait là des lords, des membres de la chambre des Communes, 20 des marchands de la Cité,⁷ des tailleurs de Regent's street⁸ et des couteliers de Sheffield, tous convenables, tous graves, tous immobiles, tous ennuyés. Les femmes

ne manquaient pas non plus, car les Anglaises ne sont pas sédentaires comme les femmes des autres pays, et profitent du plus léger prétexte pour quitter leur île. Auprès des ladies et des mistresses, beautés à leur
5 automne, vergetées de couleurs de la coupe-rose,¹ rayonnaient, sous leur voile de gaze bleue, de jeunes misses au teint pétri² de crème et de fraises, aux brillantes spirales de cheveux blonds, aux dents longues et blanches rappelant les types affectionnés par les keepsakes,³ et
10 justifiant les gravures d'outre-Manche du reproche de mensonge qu'on leur adresse souvent. Ces charmantes personnes modulaient, chacune de son côté, avec le plus délicieux accent britannique la phrase sacramentelle : « *Vedi Napoli e poi mori*, »⁴ consultaient leur Guide de
15 voyage ou prenaient note de leurs impressions sur le carnet, sans faire la moindre attention aux œillades à la don Juan⁵ de quelques fats parisiens qui rôdaient autour d'elles, pendant que les mamans irritées murmuraient à demi-voix contre l'impropriété⁶ française.

20 Sur la limite du quartier aristocratique se promenaient, fumant des cigares, trois ou quatre jeunes gens qu'à leur chapeau de paille ou de feutre gris, à leurs paletots-sacs constellés de larges boutons de corne, à leur vaste pantalon de coutil, il était facile de recon-
25 naître pour des artistes, indication que confirmaient d'ailleurs leurs moustaches à la Van Dyck,⁷ leurs cheveux bouclés à la Rubens⁸ ou coupés en brosse à la Paul Véronèse;⁹ ils tâchaient, mais dans un tout autre but que les dandies, de saisir quelques profils de ces beautés
30 que leur peu de fortune les empêchait d'approcher de plus près, et cette préoccupation les distrayait un peu du magnifique panorama étalé devant leurs yeux.

A la pointe¹ du navire, appuyés au bastingage ou assis sur des paquets de cordages enroulés, étaient groupés les pauvres gens des troisièmes places,² achevant les provisions que les nausées leur avaient fait garder intactes, et n'ayant pas un regard pour le plus admirable 5 spectacle du monde, car le sentiment de la nature est le privilège des esprits cultivés, que les nécessités matérielles de la vie n'absorbent pas entièrement.

Il faisait beau; les vagues bleues se déroulaient à larges plis, ayant à peine la force d'effacer le sillage du 10 bâtiment; la fumée du tuyau, qui formait les nuages de ce ciel splendide, s'en allait lentement en légers flocons d'ouate, et les palettes des roues, se démenant³ dans une poussière diamantée où le soleil suspendait des iris,⁴ brassaient l'eau avec une activité joyeuse, comme si elles 15 eussent eu la conscience de la proximité du port.

Cette longue ligne de collines qui, de Pausilippe au Vésuve,⁵ dessine le golfe merveilleux au fond duquel Naples se repose comme une nymphe marine se séchant sur la rive après le bain, commençait à prononcer ses 20 ondulations violettes, et se détachait en traits plus fermes de l'azur éclatant du ciel; déjà quelques points de blancheur, piquant⁶ le fond plus sombre des terres, trahissaient la présence des villas répandues dans la campagne. Des voiles de bateaux pêcheurs rentrant au 25 port glissaient sur le bleu uni comme des plumes de cygne promenées par la brise, et montraient l'activité humaine sur la majestueuse solitude de la mer.

Après quelques tours de roue, le château Saint-Elme et le couvent Saint-Martin se profilèrent d'une façon 30 distincte au sommet de la montagne où Naples s'adosse, par-dessus les dômes des églises, les terrasses des hôtels,

les toits des maisons, les façades des palais, et les verdure des jardins encore vaguement ébauchés dans une vapeur lumineuse. — Bientôt le château de l'Œuf, accroupi sur son écueil lavé d'écume, sembla s'avancer
5 vers le bateau à vapeur, et le môle avec son phare s'allongea comme un bras tenant un flambeau.

A l'extrémité de la baie, le Vésuve, plus rapproché, changea les teintes bleuâtres dont l'éloignement le revêtait pour des tons plus vigoureux et plus solides; ses
10 flancs se sillonnèrent de ravines et de coulées de laves refroidies, et de son trône tronqué comme des trous d'une cassolette, sortirent très visiblement de petits jets de fumée blanche qu'un souffle de vent faisait trembler.

On distinguait nettement Chiatamone, Pizzo Falcone,
15 le quai de Santa Lucia, tout bordé d'hôtels, le Palazzo Reale¹ avec ses rangées de balcons, le Palazzo Nuovo² flanqué de ses tours à moucharabys,³ l'Arsenal,⁴ et les vaisseaux de toutes nations, entremêlant leurs mâts et leurs espars comme les arbres d'un bois depouillé de
20 feuilles, lorsque sortit de sa cabine un passager qui ne s'était pas fait voir de toute la traversée, soit que le mal de mer l'eût retenu dans son cadre,⁵ soit que par sauvagerie il n'eût pas voulu se mêler au reste des voyageurs, ou bien que le spectacle, nouveau pour là plupart, lui
25 fût dès longtemps familier et ne lui offrit plus d'intérêt.

C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, ou du moins auquel on était tenté d'attribuer cet âge au premier abord, car lorsqu'on le regardait avec attention on le trouvait ou plus jeune ou plus vieux, tant sa
30 physionomie énigmatique mélangeait la fraîcheur et la fatigue. Ses cheveux d'un blond obscur tiraient sur cette nuance que les Anglais appellent *auburn*, et

s'incendiaient au soleil de reflets cuivrés et métalliques, tandis que dans l'ombre ils paraissaient presque noirs; son profil offrait des lignes purement accusées,¹ un front dont un phrénologue eût admiré les protubérances, un nez d'une noble courbe aquiline, des lèvres bien coupées, 5 et un menton dont la rondeur puissante faisait penser aux médailles antiques; et cependant tous ces traits, beaux en eux-mêmes, ne composaient point un ensemble agréable. Il leur manquait cette mystérieuse harmonie qui adoucit les contours et les fond les uns dans les 10 autres. La légende parle d'un peintre italien qui, voulant représenter l'archange rebelle, lui composa un masque de beautés disparates, et arriva ainsi à un effet de terreur bien plus grand qu'au moyen des cornes, des sourcils circonflexes² et de la bouche en rictus. Le 15 visage de l'étranger produisait une impression de ce genre. Ses yeux surtout étaient extraordinaires; les cils noirs qui les bordaient contrastaient avec la couleur gris pâle des prunelles et le ton châtain brûlé³ des cheveux; puis le peu d'épaisseur des os du nez les faisait 20 paraître plus rapprochés que les mesures des principes de dessin ne le permettent,⁴ et, quant à leur expression, elle était vraiment indéfinissable. Lorsqu'ils ne s'arrêtaient sur rien, une vague mélancolie, une tendresse languissante s'y peignaient dans une lueur humide; s'ils 25 se fixaient sur quelque personne ou quelque objet, les sourcils se rapprochaient, se crispaient, et modelaient une ride perpendiculaire dans la peau du front: les prunelles, de grises devenaient vertes, se tiguaient⁵ de points noirs, se striaient de fibrilles jaunes; le regard en 30 jaillissait aigu, presque blessant; puis tout reprenait sa placidité première, et le personnage à tournure méphisto-

phélique¹ redevenait un jeune homme du monde, membre du Jockey-Club,² si vous voulez, — allant passer la saison à Naples, et satisfait de mettre le pied sur un pavé de lave moins mobile que le pont du *Léopold*.

5 Sa tenue était élégante sans attirer l'œil par aucun détail voyant: une redingote bleu foncé,³ une cravate noire à pois⁴ dont le nœud n'avait rien d'apprêté ni de négligé non plus, un gilet de même dessin que la cravate, un pantalon gris clair, tombant sur une botte fine
10 composaient sa toilette; la chaîne qui retenait sa montre était d'or tout uni, et un cordon de soie plate suspendait son pince-nez; sa main bien gantée agitaient une petite canne mince en cep de vigne tordu terminé par un écusson d'argent.

15 Il fit quelques pas sur le pont, laissant errer vaguement son regard vers la rive qui se rapprochait et sur laquelle on voyait rouler les voitures, fourmiller la population et stationner ces groupes d'oisifs pour qui l'arrivée d'une diligence ou d'un bateau à vapeur est un spectacle
20 toujours intéressant et toujours neuf, quoiqu'ils l'aient contemplé mille fois.

Déjà se détachait du quai une escadrille de canots,⁵ de chaloupes,⁶ qui se préparaient à l'assaut du *Léopold*, chargés d'un équipage de garçons d'hôtel, de domestiques de place,⁷ de facchini⁷ et autres canailles variées
25 habituées à considérer l'étranger comme une proie; chaque barque faisait force de rames⁸ pour arriver la première, et les mariniers échangeaient, selon la coutume, des injures, des vociférations capables d'effrayer des
30 gens peu au fait des mœurs de la basse classe napolitaine.

Le jeune homme aux cheveux *auburn* avait, pour mieux saisir les détails du point de vue qui se déroulait

devant lui, posé son lorgnon double sur son nez, mais son attention, détournée du spectacle sublime de la baie par le concert de criaileries qui s'élevait de la flottille, se concentra sur les canots; sans doute le bruit l'importunait, car ses sourcils se contractèrent; la ride de son front se creusa, et le gris de ses prunelles prit une teinte jaune. 5

Une vague inattendue, venue du large¹ et courant sur la mer, ourlée d'une frange d'écume, passa sous le bateau à vapeur, qu'elle souleva et laissa retomber lourdement, 10 se brisa sur le quai en millions de paillettes, mouilla les promeneurs tout surpris de cette douche subite, et fit, par la violence de son ressac,² s'entre-choquer si rudement les embarcations, que trois ou quatre facchini tombèrent à l'eau. L'accident n'était pas grave, car ces 15 drôles nagent tous comme des poissons ou des dieux marins, et quelques secondes après ils reparurent, les cheveux collés aux tempes, crachant l'eau amère par la bouche et les narines, et aussi étonnés, à coup sûr, de ce plongeon, que put l'être Télémaque, fils d'Ulysse,³ lors- 20 que Minerve, sous la figure du sage Mentor, le lança du haut d'une roche à la mer pour l'arracher à l'amour d'Eucharis.

Derrière le voyageur bizarre, à distance respectueuse, restait debout, auprès d'un entassement de malles, un 25 petit groom, espèce de vieillard de quinze ans, gnome en livrée, ressemblant à ces nains que la patience chinoise élève dans des potiches pour les empêcher de grandir; sa face plate, où le nez faisait à peine saillie, semblait avoir été comprimée dès l'enfance, et ses yeux à fleur de 30 tête⁴ avaient cette douceur que certains naturalistes trouvent à ceux du crapaud. Aucune gibbosité n'arrondissait

ses épaules ni ne bombait sa poitrine; cependant il faisait naître l'idée d'un bossu, quoiqu'on eût vainement cherché sa bosse. En somme, c'était un groom très convenable, qui eût pu se présenter sans entraînement aux races 5 d'Ascott¹ ou aux courses de Chantilly;² tout gentlemén-rider l'eût accepté sur sa mauvaise mine. Il était déplaissant, mais irréprochable en son genre, comme son maître.

L'on débarqua; les porteurs, après des échanges d'in- 10 jures plus qu'homériques,³ se partagèrent les étrangers et les bagages, et prirent le chemin des différents hôtels dont Naples est abondamment pourvu.

Le voyageur au lorgnon et son groom se dirigèrent vers l'hôtel de Rome, suivis d'une nombreuse phalange 15 de robustes facchini qui faisaient semblant de suer et de haleter sous le poids d'un carton à chapeau ou d'une légère boîte, dans l'espoir naïf d'un plus large pourboire, tandis que quatre ou cinq de leurs camarades, mettant en relief des muscles aussi puissants que ceux de l'Her- 20 cule qu'on admire aux Studj,⁴ poussaient une charrette à bras où ballottaient deux malles de grandeur médiocre et de pesanteur modérée.

Quand on fut arrivé aux portes de l'hôtel et que le *padron di casa*⁵ eut désigné au nouveau survenant l'ap- 25 partement qu'il devait occuper, les porteurs, bien qu'ils eussent reçu environ le triple du prix de leur course, se livrèrent à des gesticulations effrénées et à des discours où les formules suppliantes se mêlaient aux menaces dans la proportion la plus comique; ils parlaient tous à la fois 30 avec une volubilité effrayante, réclamant un surcroît de paye, et jurant leurs grands dieux qu'ils n'avaient pas été suffisamment récompensés de leur fatigue. — Paddy,

resté seul pour leur tenir tête,¹ car son maître, sans s'inquiéter de ce tapage, avait déjà gravi l'escalier, ressemblait à un singe entouré par une meute de dogues : il essaya, pour calmer cet ouragan de bruit, un petit bout de harangue dans sa langue maternelle, c'est-à-dire en anglais. 5 La harangue obtint peu de succès. Alors, fermant les poings et ramenant ses bras à la hauteur de sa poitrine, il prit une pose de boxe très correcte à la grande hilarité des facchini, et d'un coup droit digne d'Adams² ou de Tom Cribbs et porté au creux de l'estomac, il envoya le 10 géant de la bande rouler les quatre fers en l'air³ sur les dalles de lave du pavé.

Cet exploit mit en fuite la troupe ; le colosse se releva lourdement, tout brisé de sa chute ; et sans chercher à tirer vengeance de Paddy, il s'en alla frottant de sa main, 15 avec force contorsions, l'empreinte bleuâtre qui commençait à iriser⁴ sa peau, persuadé qu'un démon devait être caché sous la jaquette de ce macaque,⁵ bon tout au plus à faire de l'équitation sur le dos d'un chien, et qu'il aurait cru pouvoir renverser d'un souffle. 20

L'étranger, ayant fait appeler le *padron di casa*, lui demanda si une lettre à l'adresse de M. Paul d'Aspremont n'avait pas été remise à l'hôtel de Rome ; l'hôtelier répondit qu'une lettre portant cette suscription attendait, en effet, depuis une semaine, dans le 25 casier des correspondances, et il s'empressa de l'aller chercher.

La lettre, enfermée dans une épaisse enveloppe de papier cream-lead azuré et vergé,⁶ scellée d'un cachet de cire aventurine,⁷ était écrite de ce caractère penché aux 30 pleins⁸ anguleux, aux déliés cursifs, qui dénote une haute éducation aristocratique, et que possèdent, un peu trop

uniformément peut-être, les jeunes Anglaises de bonne famille.

Voici ce que contenait ce pli,¹ ouvert par M. d'Aspremont avec une hâte qui n'avait peut-être pas la seule
5 curiosité pour motif :

« Mon cher monsieur Paul,

« Nous sommes arrivés à Naples depuis deux mois. Pendant le voyage, fait à petites journées, mon oncle s'est plaint amèrement de la chaleur, des moustiques,
10 du vin, du beurre, des lits; il jurait qu'il faut être véritablement fou pour quitter un confortable cottage, à quelques milles de Londres, et se promener sur des routes poussiéreuses bordées d'auberges détestables, où d'honnêtes chiens anglais ne voudraient pas passer une nuit;
15 mais tout en grognant il m'accompagnait, et je l'aurais mené au bout du monde; il ne se porte pas plus mal et moi je me porte mieux. — Nous sommes installés sur le bord de la mer, dans une maison blanchie à la chaux et enfouie dans une sorte de forêt vierge d'orangers, de
20 citronniers, de myrtes, de lauriers-roses et autres végétations exotiques. — Du haut de la terrasse on jouit d'une vue merveilleuse, et vous y trouverez tous les soirs une tasse de thé ou une limonade à la neige, à votre choix. Mon oncle, que vous avez fasciné, je ne sais pas com-
25 ment, sera enchanté de vous serrer la main. Est-il nécessaire d'ajouter que votre servante n'en sera pas fâchée non plus, quoique vous lui ayez coupé les doigts avec votre bague, en lui disant adieu sur la jetée de Folkestone.²

II

PAUL d'Aspremont, après s'être fait servir à diner dans sa chambre, demanda une calèche. Il y en a toujours qui stationnent autour des grands hôtels, n'attendant que la fantaisie des voyageurs; le désir de Paul fut donc accompli sur-le-champ. Les chevaux de louage napolitains sont maigres à faire paraître Rossinante¹ surchargé d'embonpoint; leurs têtes décharnées, leurs côtes apparentes comme des cercles de tonneaux, leur échine saillante toujours écorchée, semblent implorer à titre de bienfait le couteau de l'équarisseur, car donner de la nourriture aux animaux est regardé comme un soin superflu par l'insouciance méridionale; les harnais, rompus la plupart du temps, ont des suppléments de corde, et quand le cocher a rassemblé ses guides et fait claquer sa langue pour décider le départ, on croirait que les chevaux vont s'évanouir et la voiture se dissiper en fumée comme le carrosse de Cendrillon² lorsqu'elle revient du bal passé minuit, malgré l'ordre de la fée. Il n'en est rien cependant; les rosses se roidissent sur leurs jambes et, après quelques titubations, prennent un galop qu'elles ne quittent plus: le cocher leur communique son ardeur, et la mèche de son fouet sait faire jaillir la dernière étincelle de vie cachée dans ces carcasses. Cela³ piaffe, agite la tête, se donne des airs fringants, écarquille l'œil, élargit la narine, et soutient une allure que n'égalertaient pas les plus rapides trotteurs anglais. Comment ce phénomène s'accomplit-il, et quelle puissance fait courir ventre à terre⁴ des bêtes mortes? C'est ce que nous n'expliquerons pas. Toujours est-il⁵ que ce miracle a lieu

journellement à Naples et que personne n'en témoigne de surprise.

La calèche de M. Paul d'Aspremont volait à travers la foule compacte, rasant les boutiques d'acquaiuoli¹ 5 aux guirlandes de citrons, les cuisines de fritures ou de macaroni en plein vent, les étalages de fruits de mer et les tas de pastèques disposés sur la voie publique comme les boulets dans les parcs d'artillerie. A peine si les lazzaroni² couchés le long des murs, enveloppés 10 de leurs cabans,³ daignaient retirer leurs jambes pour les soustraire à l'atteinte des attelages; de temps à autre, un corricolo,⁴ filant entre ses grandes roues écarlates, passait encombré d'un monde de moines, de nourrices, de facchini et de polissons, à côté de la calèche 15 dont il frisait l'essieu au milieu d'un nuage de poussière et de bruit. Les corricoli sont proscrits maintenant, et il est défendu d'en créer de nouveaux; mais on peut ajouter une caisse neuve à de vieilles roues, ou des roues neuves à une vieille caisse; moyen ingénieux qui permet 20 à ces bizarres véhicules de durer longtemps encore, à la grande satisfaction des amateurs de couleur locale.

Notre voyageur ne prêtait qu'une attention fort distraite à ce spectacle animé et pittoresque qui eût certes absorbé un touriste n'ayant pas trouvé à l'hôtel de 25 Rome un billet à son adresse, signé ALICIA W.

Il regardait vaguement la mer limpide et bleue, où se distinguaient, dans une lumière brillante, et nuancées par le lointain de teintes d'améthyste et de saphir, les belles îles semées en éventail à l'entrée du golfe, Capri, 30 Ischia, Nisida, Procida, dont les noms harmonieux résonnent comme des dactyles grecs, mais son âme n'était pas là; elle volait à tire-d'aile⁵ du côté de

Sorrente,¹ vers la petite maison blanche enfouie dans la verdure dont parlait la lettre d'Alicia. En ce moment, la figure de M. d'Aspremont n'avait pas cette expression indéfinissablement déplaisante qui la caractérisait quand une joie intérieure n'en harmonisait pas les perfections 5 disparates: elle était vraiment belle et sympathique, pour nous servir d'un mot cher aux Italiens; l'arc de ses sourcils était détendu; les coins de sa bouche ne s'abaissaient pas dédaigneusement, et une lueur tendre illuminait ses yeux calmes: — on eût parfaitement compris, 10 en le voyant alors, les sentiments que semblaient indiquer à son endroit² les phrases demi-tendres, demi-moqueuses, écrites sur le papier cream-lead. Son originalité, soutenue de beaucoup de distinction,³ ne devait pas déplaire à une jeune miss, librement élevée à la 15 manière anglaise par un vieil oncle très indulgent.

Au train dont le cocher poussait ses bêtes, l'on eut bientôt dépassé Chiaja,⁴ la Marinella,⁵ et la calèche roula dans la campagne sur cette route remplacée aujourd'hui par un chemin de fer. Une poussière noire, pareille 20 à du charbon pilé, donne un aspect plutonique⁶ à toute cette plage que recouvre un ciel étincelant et que lèche une mer du plus suave azur; c'est la suie du Vésuve tamisée par le vent qui saupoudre cette rive, et fait ressembler les maisons de Portici⁷ et de Torre del 25 Greco⁸ à des usines de Birmingham. M. d'Aspremont ne s'occupa nullement du contraste de la terre d'ébène et du ciel de saphir, il lui tardait d'être arrivé. Les plus beaux chemins sont longs lorsque miss Alicia vous attend au bout, et qu'on lui a dit adieu, il y a six mois, 30 sur la jetée de Folkestone: le ciel et la mer de Naples y perdent leur magie.

La calèche quitta la route, prit un chemin de traverse et s'arrêta devant une porte formée de deux piliers de briques blanchies, surmontées d'urnes de terre rouge, où des aloès épanouissaient leurs feuilles pareilles à des
5 lames de fer-blanc et pointues comme des poignards. Une claire-voie¹ peinte en vert servait de fermeture. La muraille était remplacée par une haie de cactus, dont les pousses faisaient des coudes difformes et entremêlaient inextricablement leurs raquettes épineuses.
10 Au-dessus de la haie, trois ou quatre énormes figuiers étaiaient par masses compactes leurs larges feuilles d'un vert métallique, avec une vigueur de végétation tout africaine; un grand pin parasol balançait son ombelle,² et c'est à peine si, à travers les interstices de ces frondaisons luxuriantes, l'œil pouvait démêler la façade de
15 la maison brillant par plaques blanches derrière ce rideau touffu.

Une servante basanée, aux cheveux crépus, et si épais que le peigne s'y serait brisé, accourut au bruit de la
20 voiture, ouvrit la claire-voie, et, précédant M. d'Aspremont dans une allée de lauriers-roses dont les branches lui caressaient la joue avec leurs fleurs, elle le conduisit à la terrasse où miss Alicia Ward prenait le thé en compagnie de son oncle.

25 Par un caprice très convenable chez une jeune fille blasée sur tous les comforts et toutes les élégances, et peut-être aussi pour contrarier son oncle, dont elle railait les goûts bourgeois,³ miss Alicia avait choisi, de préférence à des logis civilisés,⁴ cette villa dont les maîtres
30 voyageaient, et qui était restée plusieurs années sans habitants. Elle trouvait dans ce jardin abandonné, et presque revenu à l'état de nature, une poésie sauvage

qui lui plaisait; sous l'actif climat de Naples, tout avait poussé avec une rapidité prodigieuse. Orangers, myrtes, grenadiers, limons s'en étaient donné à cœur joie, et les branches n'ayant plus à craindre la serpette de l'émon- 5 deur, se donnaient la main d'un bout de l'allée à l'autre, ou pénétraient familièrement dans les chambres par quelque vitre brisée. — Ce n'était pas, comme dans le Nord, la tristesse d'une maison déserte, mais la gaieté folle et la pétulance heureuse de la nature du Midi livrée à elle-même; en l'absence du maître, les végétaux exubé- 10 rants se donnaient le plaisir d'une débauche de feuilles, de fleurs, de fruits et de parfums; ils reprenaient ce que l'homme leur dispute.

Lorsque le commodore — c'est ainsi qu'Alicia appelait familièrement son oncle — vit ce fourré impénétrable 15 et à travers lequel on n'aurait pu s'avancer qu'à l'aide d'un sabre d'abatage,¹ comme dans les forêts d'Amérique, il jeta les hauts cris et prétendit que sa nièce était décidément folle. Mais Alicia lui promit gravement de faire pratiquer de la porte d'entrée au salon et du salon 20 à la terrasse un passage suffisant pour un tonneau de malvoisie² — seule concession qu'elle pouvait accorder au positivisme avunculaire.³ — Le commodore se résigna, car il ne savait pas résister à sa nièce, et en ce moment, assis vis-à-vis d'elle sur la terrasse, il buvait à 25 petits coups, sous prétexte de thé, une grande tasse de rhum.

Cette terrasse, qui avait principalement séduit⁴ la jeune miss, était en effet fort pittoresque, et mérite une description particulière, car Paul d'Aspremont y revien- 30 dra souvent, et il faut peindre le décor des scènes que l'on raconte.

On montait à cette terrasse, dont les pans à pic dominaient un chemin creux, par un escalier de larges dalles disjointes où prospéraient de vivaces herbes sauvages. Quatre colonnes frustes, tirées de quelque ruine antique et dont les chapiteaux perdus avaient été remplacés par des dés de pierre,¹ soutenaient un treillage de perches enlacées et plafonnées de vigne. Des garde-fous tombaient en nappes et en guirlandes les lambruchs et les plantes pariétaires. Au pied des murs, le figuier d'Inde, l'aloès, l'arbousier poussaient dans un désordre charmant, et au delà d'un bois que dépassaient un palmier et trois pins d'Italie, la vue s'étendait sur des ondulations de terrain semées de blanches villas, s'arrêtait sur la silhouette violâtre du Vésuve, ou se perdait sur l'immensité bleue de la mer.

Lorsque M. Paul d'Aspremont parut au sommet de l'escalier, Alicia se leva, poussa un petit cri de joie et fit quelques pas à sa rencontre. Paul lui prit la main à l'anglaise,² mais la jeune fille éleva cette main prisonnière à la hauteur des lèvres de son ami avec un mouvement plein de gentillesse enfantine et de coquetterie ingénue.

Le commodore essaya de se dresser sur ses jambes un peu goutteuses, et il y parvint après quelques grimaces de douleur qui contrastaient comiquement avec l'air de jubilation épanoui sur sa large face; il s'approcha d'un pas assez alerte pour lui du charmant groupe des deux jeunes gens, et tenailla la main de Paul de manière à lui mouler les doigts en creux³ les uns contre les autres, ce qui est la suprême expression de la vieille cordialité britannique.

Miss Alicia Ward appartenait à cette variété d'An-

glaises brunes qui réalisent un idéal dont les conditions semblent se contrarier: c'est-à-dire une peau d'une blancheur éblouissante à rendre jaune le lait, la neige, le lis, l'albâtre, la cire vierge, et tout ce qui sert aux poètes à faire des comparaisons blanches, des lèvres de cerise, 5 et les cheveux aussi noirs que la nuit sur les ailes du corbeau. L'effet de cette opposition est irrésistible et produit une beauté à part dont on ne saurait trouver l'équivalent ailleurs. — Peut-être quelques Circassiennes élevées dès l'enfance au sérail offrent-elles ce teint mira- 10 culeux, mais il faut nous en fier là-dessus aux exagérations de la poésie orientale et aux gouaches¹ de Lewis² représentant les harems du Caire. Alicia était assurément le type le plus parfait de ce genre de beauté. 15

L'ovale allongé de sa tête, son teint d'une incomparable pureté, son nez fin, mince, transparent, ses yeux d'un bleu sombre frangés de longs cils qui palpaient sur ses joues rosées comme des papillons noirs lorsqu'elle abaissait ses paupières, ses lèvres colorées d'une pourpre 20 éclatante, ses cheveux tombant en volutes brillantes comme des rubans de satin de chaque côté de ses joues et de son col de cygne,³ témoignaient en faveur de ces romanesques figures de femmes de Maclise,⁴ qui, à l'Exposition universelle, semblaient de charmantes im- 25 postures.

Alicia portait une robe de grenadine à volants festonnés et brodés de palmettes rouges, qui s'accordaient à merveille avec les tresses de corail à petits grains composant sa coiffure, son collier et ses bracelets; cinq pam- 30 pilles suspendues à une perle de corail à facettes,⁵ tremblaient au lobe de ses oreilles petites et délicatement

enroulées. — Si vous blâmez cet abus du corail, songez que nous sommes à Naples, et que les pêcheurs sortent tout expres de la mer pour vous présenter ces branches que l'air rougit.

5 Nous nous devons, après le portrait de miss Alicia Ward, ne fût-ce que pour faire opposition,¹ tout au moins une caricature du commodore à la manière de Hogarth.²

Le commodore, âgé de quelque soixante ans, présentait cette particularité d'avoir la face d'un cramoisi uniformé-
10 ment enflammé, sur lequel tranchaient des sourcils blancs et des favoris de même couleur, et taillés en côtelettes,³ ce qui le rendait pareil à un vieux Peau-Rouge qui se serait tatoué avec de la craie. Les coups de soleil,⁴ inséparables d'un voyage d'Italie, avaient ajouté quelques
15 couches de plus à cette ardente coloration, et le commodore faisait involontairement penser à une grosse praline entourée de coton. Il était habillé des pieds à la tête, veste, gilet, pantalon et guêtres, d'une étoffe vigogne⁵ d'un gris vineux, et que le tailleur avait dû
20 affirmer, sur son honneur, être la nuance la plus à la mode et la mieux portée, en quoi peut-être ne mentait-il pas. Malgré ce teint enluminé et ce vêtement grotesque, le commodore n'avait nullement l'air commun. Sa propre rigoureuse, sa tenue irréprochable et ses grandes
25 manières indiquaient le parfait gentleman, quoiqu'il eût plus d'un rapport extérieur avec les Anglais de vaudeville⁶ comme les parodient Hoffmann⁷ ou Levassor. Son caractère, c'était d'adorer sa nièce et de boire beaucoup de porto et de rhum de la Jamaïque pour entretenir
30 l'humide radical, d'après la méthode du caporal Trimm.⁸

« Voyez comme je me porte bien maintenant et comme je suis belle ! Regardez mes couleurs ; je n'en ai pas

encore autant que mon oncle; cela ne viendra pas, il faut l'espérer. — Pourtant ici j'ai du rose, du vrai rose, dit Alicia en passant sur sa joue son doigt effilé terminé par un ongle luisant comme l'agate; j'ai engraisé aussi, et l'on ne sent plus ces pauvres petites salières¹ qui me 5 faisaient tant de peine lorsque j'allais au bal. Dites, faut-il être coquette pour se priver pendant trois mois de la compagnie de son fiancé, afin qu'après l'absence il vous retrouve fraîche et superbe!»

Et, en débitant² cette tirade du ton enjoué et sautil- 10 lant qui lui était familier, Alicia se tenait debout devant Paul comme pour provoquer et défier son examen.

«N'est-ce pas, ajouta le commodore, qu'elle est robuste à présent et superbe comme ces filles de Procida qui 15 portent des amphores grecques sur la tête?»

— Assurément, commodore, répondit Paul; miss Alicia n'est pas devenue plus belle, c'était impossible, mais elle est visiblement en meilleure santé que lorsque, par coquetterie, à ce qu'elle prétend, elle m'a imposé cette 20 pénible séparation.»

Et son regard s'arrêtait avec une fixité étrange sur la jeune fille posée devant lui.

Soudain les jolies couleurs roses qu'elle se vantait d'avoir conquises disparurent des joues d'Alicia comme la rougeur du soir quitte les joues de neige de la mon- 25 tagne quand le soleil s'enfonce à l'horizon; toute tremblante, elle porta la main à son cœur; sa bouche charmante et pâlie se contracta:

Paul alarmé se leva, ainsi que le commodore; les vives couleurs d'Alicia avaient reparu; elle souriait avec un 30 peu d'effort.

«Je vous ai promis une tasse de thé ou un sorbet,

quoique Anglaise, je vous conseille le sorbet. La neige vaut mieux que l'eau chaude, dans ce pays voisin de l'Afrique, et où le sirocco¹ arrive en droite ligne.»

Tous les trois prirent place autour de la table de
5 pierre, sous le plafond des pampres; le soleil s'était
plongé dans la mer, et le jour bleu qu'on appelle la nuit
à Naples succédait au jour jaune. La lune semait des
pièces d'argent sur la terrasse, par les déchiquetures² du
feuillage; — la mer bruissait sur la rive comme un baiser³
10 et l'on entendait au loin le frisson de cuivre des tambours
de basque⁴ accompagnant les tarentelles . . .⁵

Il fallut se quitter; — Vicè, la fauve servante à chevelure
crêpue, vint avec un falot pour reconduire Paul à
travers les dédales du jardin. Pendant qu'elle servait
15 les sorbets et l'eau de neige, elle avait attaché sur le
nouveau venu un regard mêlé de curiosité et de
crainte. Sans doute, le résultat de l'examen n'avait pas
été favorable pour Paul, car le front de Vicè, jaune déjà
comme un cigare, s'était rembruni encore, et, tout en
20 accompagnant l'étranger, elle dirigeait contre lui, de
façon à ce qu'il ne pût l'apercevoir, le petit doigt et
l'index de sa main, tandis que les deux autres doigts,
repliés sous la paume, se joignaient au pouce comme pour
former un signe cabalistique.

III

25 L'AMI d'Alicia revint à l'hôtel de Rome par le même
chemin : la beauté de la soirée était incomparable; une
lune pure et brillante versait sur l'eau d'un azur dia-
phane une longue traînée de paillettes d'argent dont
le fourmillement perpétuel, causé par le clapotis des

vagues, multipliait l'éclat. Au large,¹ les barques de pêcheur, portant à la proue un fanal de fer rempli d'étoupes enflammées, piquaient² la mer d'étoiles rouges et traînaient après elles des sillages écarlates; la fumée du Vésuve, blanche le jour, s'était changée en colonnes lumineuses et jetait aussi son reflet sur le golfe. En ce moment, la baie présentait cet aspect invraisemblable pour des yeux septentrionaux et que lui donnent ces gouaches italiennes encadrées de noir, si répandues il y a quelques années, et plus fidèles qu'on ne pense dans leur exagération crue. 5

Quelques lazzaroni noctambules³ voguaient encore sur la rive, émus, sans le savoir, de ce spectacle magique, et plongeaient leurs grands yeux noirs dans l'étendue bleuâtre. D'autres, assis sur le bordage d'une barque échouée, chantaient l'air de *Lucie*⁴ ou la romance populaire alors en vogue: «*Ti voglio ben' assai,*»⁵ d'une voix qu'auraient enviée bien des ténors payés cent mille francs. Naples se couche tard, comme toutes les villes méridionales; cependant les fenêtres s'éteignaient peu à peu, et les seuls bureaux de loterie, avec leurs guirlandes de papier de couleur, leurs numéros favoris et leur éclairage scintillant, étaient ouverts encore, prêts à recevoir l'argent des joueurs capricieux que la fantaisie de mettre quelques carlins⁶ ou quelques ducats sur un chiffre rêvé pouvait prendre en rentrant chez eux. 15 20 25

Paul se mit au lit, tira sur lui les rideaux de gaze du moustiquaire, et ne tarda pas à s'endormir. Ainsi que cela arrive aux voyageurs après une traversée, sa couche, quoique immobile, lui semblait tanguer et rouler comme si l'hôtel de Rome eût été le *Léopold*. Cette impression lui fit rêver qu'il était encore en mer et qu'il voyait, sur 30

le môle, Alicia très pâle, à côté de son oncle cramoisi, et qui lui faisait signe de la main de ne pas aborder; le visage de la jeune fille exprimait une douleur profonde et, en le repoussant, elle paraissait obéir contre
5 son gré à une fatalité impérieuse.

Ce songe, qui prenait d'images toutes récentes une réalité extrême, chagrina le dormeur au point de l'éveiller, et il fut heureux de se retrouver dans sa chambre où tremblotait, avec un reflet d'opale, une veilleuse
10 illuminant une petite tour de porcelaine qu'assiégeaient les moustiques en bourdonnant. Pour ne pas retomber sous le coup de ce rêve pénible, Paul lutta contre le sommeil et se mit à penser aux commencements de sa liaison avec miss Alicia, reprenant une à une toutes ces
15 scènes puérilement charmantes d'un premier amour.

Il revit la maison de briques roses, tapissée d'églatiers et de chèvrefeuilles, qu'habitait à Richmond miss Alicia avec son oncle, et où l'avait introduit, à son premier voyage en Angleterre, une de ces lettres de
20 recommandation dont l'effet se borne ordinairement à une invitation à dîner. Il se rappela la robe blanche de mousseline des Indes, ornée d'un simple ruban, qu'Alicia, sortie de pension la veille, portait ce jour-là, et la branche de jasmin qui roulait dans la cascade de
25 ses cheveux comme une fleur de la couronne d'Ophélie,¹ emportée par le courant, et ses yeux d'un bleu de velours, et sa bouche un peu entr'ouverte, laissant entrevoir de petites dents de nacre et son col² frêle qui s'allongeait comme celui d'un oiseau attentif, et ses rougeurs soudaines, lorsque le regard du jeune gentleman français
30 rencontrait le sien.

Le parloir à boiseries brunes, à tentures de drap vert,

orné de gravures de chasse au renard et de steeple-chases coloriés des tons tranchants de l'enluminure anglaise, se reproduisait dans son cerveau comme dans une chambre noire.¹ Le piano allongeait sa rangée de touches pareilles à des dents de douairière.² La cheminée, festonnée d'une brindille de lierre d'Irlande, faisait luire sa coquille³ de fonte frottée de mine de plomb; les fauteuils de chêne à pieds tournés⁴ ouvraient leurs bras garnis de maroquin, le tapis étalait ses rosaces, et miss Alicia, tremblante comme la feuille,⁵ 10 chantait de la voix la plus adorablement fausse du monde la romance d'*Anna Bolena*,⁶ « *deh, non voler costringere* » que Paul, non moins ému, accompagnait à contre-temps,⁶ tandis que le commodore, assoupi par une digestion laborieuse et plus cramoisi encore que de 15 coutume, laissait glisser à terre un colossal exemplaire du *Times*⁷ avec supplément.

Puis la scène changeait: Paul, devenu plus intime, avait été prié par le commodore de passer quelques jours à son cottage dans le Lincolnshire... Un ancien 20 château féodal, à tours crénelées, à fenêtres gothiques, à demi enveloppées par un immense lierre, mais arrangé intérieurement avec tout le confortable moderne, s'élevait au bout d'une pelouse dont le raygrass, soigneusement arrosé et foulé, était uni comme du velours; une 25 allée de sable jaune s'arrondissait autour du gazon et servait de manège à miss Alicia, montée sur un de ces poneys d'Écosse à la crinière échevelée qu'aime à peindre sir Edward Landseer,⁸ et auxquels il donne un regard presque humain. Paul, sur un cheval bai-cerise⁹ 30 que lui avait prêté le commodore, accompagnait miss Ward dans sa promenade circulaire, car le médecin, qui

l'avait trouvée un peu faible de poitrine, lui ordonnait l'exercice.

Une autre fois un léger canot glissait sur l'étang, déplaçant les lis d'eau et faisant envoler le martin-
5 pêcheur sous le feuillage argenté des saules. C'était Alicia qui ramait et Paul qui tenait le gouvernail; qu'elle était jolie dans l'auréole d'or que dessinait autour de sa tête son chapeau de paille traversé par un rayon de soleil! elle se renversait en arrière pour tirer l'aviron;
10 le bout verni de sa bottine grise s'appuyait à la planche du banc; miss Ward n'avait pas un de ces pieds andalous tout courts et ronds comme des fers à repasser¹ que l'on admire en Espagne, mais sa cheville était fine, son cou-de-pied² bien cambré, et la semelle de son
15 brodequin, un peu longue peut-être, n'avait pas deux doigts de large.

Le commodore restait *attaché* au rivage, non à cause de sa *grandeur*, mais de son poids qui eût fait sombrer la frêle embarcation; il attendait sa nièce au débarca-
20 dère, et lui jetait avec un soin maternel un mantelet sur les épaules, de peur qu'elle ne se refroidît,—puis la barque rattachée à son piquet, on revenait *luncher*³ au château. C'était plaisir de voir comme Alicia, qui ordinairement mangeait aussi peu qu'un oiseau, coupait
25 à l'emporte-pièce⁴ de ses dents perlées une rose tranche de jambon d'York, mince comme une feuille de papier, et grignotait un petit pain sans en lancer une miette pour les poissons dorés du bassin.

Les jours heureux passent si vite! De semaine en
30 semaine Paul retardait son départ, et les belles masses de verdure du parc commençaient à revêtir des teintes safranées; des fumées blanches s'élevaient le matin de

l'étang. Malgré le râteau sans cesse promené du jardinier, les feuilles mortes jonchaient le sable de l'allée, des millions de petites perles gelées scintillaient sur le gazon vert du boulingrin,¹ et le soir on voyait les pies sautiller en se querellant à travers le sommet des arbres chauves. 5

Alicia pâissait sous le regard inquiet de Paul et ne conservait de coloré que deux petites taches roses au sommet des pommettes. Souvent elle avait froid, et le feu le plus vif de charbon de terre² ne la réchauffait pas. Le docteur avait paru soucieux, et sa dernière ordonnance prescrivait à miss Ward de passer l'hiver à Pise³ et le printemps à Naples. 10

Des affaires de famille avaient rappelé Paul en France; Alicia et le commodore devaient partir pour l'Italie, et la séparation s'était faite à Folkestone. Aucune parole n'avait été prononcée, mais miss Ward regardait Paul comme son fiancé, et le commodore avait serré la main au jeune homme d'une façon significative: on n'écrase ainsi que les doigts d'un gendre. 20

Paul, ajourné à six mois, aussi longs que six siècles pour son impatience, avait eu le bonheur de trouver Alicia guérie de sa langueur et rayonnante de santé. Ce qui restait encore de l'enfant dans la jeune fille avait disparu; et il pensait avec ivresse que le commodore n'aurait aucune objection à faire lorsqu'il lui demanderait sa nièce en mariage. 25

Bercé par ces riantes images, il s'endormit et ne s'éveilla qu'au jour. Naples commençait déjà son vacarme; les vendeurs d'eau glacée criaient leur marchandise; les rôtisseurs tendaient aux passants leurs viandes enfilées dans une perche:⁴ penchées à leurs 30

fenêtres les ménagères paresseuses descendaient au bout d'une ficelle les paniers de provisions qu'elles remontaient chargées de tomates, de poissons et de grands quartiers de citrouille. Les écrivains publics, en habit
5 noir râpé et la plume derrière l'oreille, s'asseyaient à leurs échoppes; les changeurs disposaient en piles, sur leurs petites tables, les grani,¹ les carlins et les ducats; les cochers faisaient galoper leurs haridelles, quêtant les pratiques matinales, et les cloches de tous les campa-
10 niles² carillonnaient joyeusement l'*Angélus*.

Notre voyageur, enveloppé de sa robe de chambre, s'accouda au balcon; de la fenêtre on apercevait Santa-Lucia,³ le fort de l'Œuf, et une immense étendue de mer jusqu'au Vésuve et au promontoire bleu où blanchis-
15 saient les vastes casini⁴ de Castellamare⁵ et où pointaient au loin les villas de Sorrente.⁶

Le ciel était pur, seulement un léger nuage blanc s'avavançait sur la ville, poussé par une brise nonchalante. Paul fixa sur lui ce regard étrange que nous avons déjà
20 remarqué; ses sourcils se froncèrent. D'autres vapeurs se joignirent au flocon unique, et bientôt un rideau épais de nuées étendit ses plis noirs au-dessus du château de Saint-Elme. De larges gouttes tombèrent sur le pavé de lave, et en quelques minutes se changè-
25 rent en une de ces pluies diluviennes qui font des rues de Naples autant de torrents et entraînent les chiens et même les ânes dans les égouts. La foule surprise se dispersa, cherchant des abris; les boutiques en plein vent démenagèrent à la hâte, non sans perdre une partie
30 de leurs denrées, et la pluie, maîtresse du champ de bataille, courut en bouffées blanches sur le quai désert de Santa-Lucia.

Le facchino gigantesque à qui Paddy avait appliqué un si beau coup de poing, appuyé contre un mur sous un balcon dont la saillie le protégeait un peu, ne s'était pas laissé emporter par la déroute générale, et il regardait d'un œil profondément méditatif la fenêtre où s'était accoudé M. Paul d'Aspremont. 5

Son monologue intérieur se résuma dans cette phrase, qu'il grommela d'un air irrité:

« Le capitaine du *Léopold* aurait bien fait de flanquer¹ ce forestier² à la mer; » et, passant sa main par l'interstice de sa grosse chemise de toile, il toucha le paquet d'amulettes suspendu à son col par un cordon. 10

IV

Le beau temps ne tarda pas à se rétablir, un vif rayon de soleil sécha en quelques minutes les dernières larmes de l'ondée, et la foule recommença à fourmiller joyeusement sur le quai. Mais Timberio, le portefaix, n'en parut pas moins garder son idée à l'endroit du jeune étranger français, et prudemment il transporta ses pénates³ hors de la vue des fenêtres de l'hôtel: quelques lazzaroni de sa connaissance lui témoignèrent leur surprise de ce qu'il abandonnait une station excellente pour en choisir une beaucoup moins favorable. 15 20

« Je la donne à qui veut la prendre, répondit-il, en hochant la tête d'un air mystérieux; on sait ce qu'on sait. » 25

Paul déjeuna dans sa chambre, car soit timidité soit dédain, il n'aimait pas à se trouver en public; puis il s'habilla, et pour attendre l'heure convenable de se rendre chez miss Ward, il visita le musée des Studj:⁴ il

admira d'un œil distrait la précieuse collection de vases campaniens, les bronzes retirés des fouilles de Pompéï, le casque grec d'airain vert-de-grisé, contenant encore la tête du soldat qui le portait, le morceau de boue durcie
5 conservant comme un moule l'empreinte d'un charmant torse de jeune femme surprise par l'éruption dans la maison de campagne d'Arrius Diomedès,¹ l'Hercule Farnèse² et sa prodigieuse musculature, la Flore,³ la Minerve archaïque,⁴ les deux Balbus,⁵ et la magnifique
10 statue d'Aristide,⁶ le morceau le plus parfait peut-être que l'antiquité nous ait laissé. Mais un amoureux n'est pas un appréciateur bien enthousiaste des monuments de l'art; pour lui le moindre profil de la tête adorée vaut tous les marbres grecs ou romains.

15 Étant parvenu à user tant bien que mal⁷ deux ou trois heures aux Studj, il s'élança dans sa calèche et se dirigea vers la maison de campagne où demeurait miss Ward. Le cocher, avec cette intelligence des passions⁸ qui caractérise les natures méridionales, poussait à outrance
20 ses haridelles, et bientôt la voiture s'arrêta devant les piliers surmontés de vases de plantes grasses que nous avons déjà décrits. La même servante vint entr'ouvrir la claire-voie; ses cheveux s'entortillaient toujours en boucles indomptables; elle n'avait comme la première
25 fois, pour tout costume, qu'une chemise de grosse toile brodée aux manches et au col d'agréments⁹ en fil de couleur et qu'un jupon en étoffe épaisse et bariolée transversalement, comme en portent les femmes de Procida; ses jambes, nous devons l'avouer, étaient dénuées de bas,
30 et elle posait, à nu sur la poussière, des pieds qu'eût admirés un sculpteur. Seulement un cordon noir soutenait sur sa poitrine un paquet de petites breloques¹⁰ de forme

singulière en corne et en corail, sur lequel, à la visible satisfaction de Vicè, se fixa le regard de Paul.

Miss Alicia était sur la terrasse, le lieu de la maison où elle se tenait de préférence. Un hamac indien de coton rouge et blanc, orné de plumes d'oiseau, accroché 5 à deux des colonnes qui supportaient le plafond de pampres, balançait la nonchalance de la jeune fille, enveloppée d'un léger peignoir de soie écrue de la Chine, dont elle fripait impitoyablement les garnitures tuyautées.¹ Ses pieds, dont on apercevait la pointe à 10 travers les mailles du hamac, étaient chaussés de pantoufles en fibres d'aloès, et ses beaux bras nus se recroisaient au-dessus de sa tête, dans l'attitude de la Cléopâtre antique, car, bien qu'on ne fût qu'au commencement de mai, il faisait déjà une chaleur extrême, et des milliers 15 de cigales grinçaient en cœur sous les buissons d'alentour.

Le commodore, en costume de planteur et assis sur un fauteuil de jonc, tirait à temps égaux la corde qui mettait le hamac en mouvement. 20

Un troisième personnage complétait le groupe: c'était le comte d'Altavilla, jeune élégant² Napolitain dont la présence amena sur le front de Paul cette contraction qui donnait à sa physionomie une expression de méchanceté diabolique. 25

Le comte était, en effet, un de ces hommes qu'on ne voit pas volontiers auprès d'une femme qu'on aime. Sa haute taille avait des proportions parfaites, des cheveux noirs comme le jais, massés par des touffes abondantes, accompagnaient son front uni et bien coupé; une étin- 30 celle du soleil de Naples scintillait dans ses yeux, et ses dents larges et fortes, mais pures comme des perles,

paraissaient encore avoir plus d'éclat à cause du rouge vif de ses lèvres et de la nuance olivâtre de son teint. La seule critique qu'un goût méticuleux eût pu formuler contre le comte, c'est qu'il était trop beau.

5 Quant à ses habits, Altavilla les faisait venir de Londres, et le dandy le plus sévère eût approuvé sa tenue. Il n'y avait d'italien dans toute sa toilette que des boutons de chemise d'un trop grand prix. Là le goût bien naturel de l'enfant du Midi pour les
10 joyaux se trahissait. Peut-être aussi que partout ailleurs qu'à Naples on eût remarqué comme d'un goût médiocre le faisceau de branches de corail bifurquées, de mains de lave du Vésuve aux doigts repliés ou brandissant un poignard, de chiens allongés sur leurs
15 pattes,¹ de cornes blanches et noires, et autres menus objets analogues qu'un anneau commun suspendait à la chaîne de sa montre; mais un tour de promenade dans la rue de Tolède² ou à la Villa Reale³ eût suffi pour démontrer que le comte n'avait rien d'excentrique
20 en portant à son gilet ces breloques bizarres.

Lorsque Paul d'Aspremont se présenta, le comte, sur l'instante prière de miss Ward, chantait une de ces délicieuses mélodies populaires napolitaines, sans nom d'auteur, et dont une seule, recueillie par un musicien,
25 suffirait à faire la fortune d'un opéra.—A ceux qui ne les ont pas entendues, sur la rive de Chiaja ou sur le môle, de la bouche d'un lazzarone, d'un pêcheur ou d'une trovatelle,⁴ les charmantes romances de Gordigiani⁵ en pourront donner une idée. Cela est fait d'un
30 soupir de brise, d'un rayon de lune, d'un parfum d'oranger et d'un battement de cœur.

Alicia, avec sa jolie voix anglaise un peu fausse,

suivait le motif qu'elle voulait retenir, et elle fit, tout en continuant un petit signe amical à Paul, qui la regardait d'un air assez peu aimable, froissé de la présence de ce beau jeune homme.

Une des cordes du hamac se rompit, et miss Ward 5 glissa à terre, mais sans se faire mal; six mains se tendirent vers elle simultanément. La jeune fille était déjà debout, toute rose de pudeur car il est *improper*¹ de tomber devant des hommes. Cependant, pas un des chastes plis de sa robe ne s'était dérangé. 10

«J'avais pourtant essayé ces cordes moi-même, dit le commodore, et miss Ward ne pèse guère plus qu'un colibri.»

Le comte d'Altavilla hocha la tête d'un air mystérieux: en lui-même évidemment il expliquait la rupture 15 de la corde par une tout autre raison que celle de la pesanteur; mais, en homme bien élevé, il garda le silence, et se contenta d'agiter la grappe de breloques de son gilet.

Comme tous les hommes qui deviennent maussades et 20 farouches lorsqu'ils se trouvent en présence d'un rival qu'ils jugent redoutable, au lieu de redoubler de grâce et d'amabilité, Paul d'Aspremont, quoiqu'il eût l'usage du monde,² ne parvint pas à cacher sa mauvaise humeur; il ne répondait que par monosyllabes, laissait tomber la 25 conversation, et en se dirigeant vers Altavilla, son regard prenait son expression sinistre; les fibrilles jaunes se tortillaient sous la transparence grise de ses prunelles comme des serpents d'eau dans le fond d'une source. 30

Toutes les fois que Paul le regardait ainsi, le comte, par un geste en apparence machinal, arrachait une fleur

d'une jardinière placée près de lui et la jetait de façon à couper l'effluve¹ de l'œillade irritée.

«Qu'avez-vous donc à fourrager ainsi ma jardinière? s'écria miss Alicia Ward, qui s'aperçut de ce manège.²

5 Que vous ont fait mes fleurs pour les décapiter?

— Oh! rien, miss; c'est un tic involontaire, répondit Altavilla en coupant de l'ongle une rose superbe qu'il envoya rejoindre les autres.

— Vous m'agacez horriblement, dit Alicia; et sans le
10 savoir vous choquez une de mes manies. Je n'ai jamais cueilli une fleur. Un bouquet m'inspire une sorte d'épouvante: ce sont des fleurs mortes, des cadavres de roses, de verveines ou de pervenches, dont le parfum a pour moi quelque chose de sépulcral.

15 — Pour expier les meurtres que je viens de commettre, dit le comte Altavilla en s'inclinant, je vous enverrai cent corbeilles de fleurs vivantes.»

Paul s'était levé, et d'un air contraint tortillait le bord de son chapeau comme minuant une sortie.³

20 «Quoi! vous partez déjà? dit miss Ward.

— J'ai des lettres à écrire, des lettres importantes.

— Oh! le vilain mot que vous venez de prononcer là! dit la jeune fille avec une petite moue; est-ce qu'il y a des lettres importantes quand ce n'est pas à moi que
25 vous écrivez?

— Restez donc, Paul, dit le commodore; j'avais arrangé dans ma tête un plan de soirée, sauf l'approbation de ma nièce; nous serions allés d'abord boire un verre d'eau de la fontaine de Santa-Lucia,⁴ qui sent
30 les œufs gâtés, mais qui donne l'appétit; nous aurions mangé une ou deux douzaines d'huîtres, blanches et rouges, à la poissonnerie, diné sous une treille dans

quelque osteria¹ bien napolitaine, bu du falerne² et du lacryma-christi, et terminé le divertissement par une visite au seigneur Pulcinella.³ Le comte nous eût expliqué les finesses du dialecte.»

Ce plan parut peu séduire M. d'Aspremont, et il se 5 retira après avoir salué froidement.

Altavilla resta encore quelques instants: et comme miss Ward, fâchée du départ de Paul, n'entra pas dans l'idée du commodore, il prit congé.

Deux heures après, miss Alicia recevait une immense 10 quantité de pots de fleurs, des plus rares, et, ce qui la surprit davantage, une monstrueuse paire de cornes de bœuf de Sicile, transparentes comme le jaspé, polies comme l'agate, qui mesuraient bien trois pieds de long et se terminaient par de menaçantes pointes noires. 15 Une magnifique monture de bronze doré permettait de poser les cornes, le piton en l'air, sur une cheminée, une console ou une corniche.

Vicè, qui avait aidé les porteurs à déballer fleurs et cornes, parut comprendre la portée de ce cadeau 20 bizarre.

Elle plaça bien en évidence, sur la table de pierre, les superbes croissants, qu'on aurait pu croire arrachés au front du taureau divin qui portait Europe,⁴ et dit: 25 «Nous voilà maintenant en bon état de défense.

— Que voulez vous dire, Vicè? demanda miss Ward.

— Rien . . . sinon que le signor français a de bien singuliers yeux.»

V

L'HEURE des repas était passée depuis longtemps, et les feux de charbon qui, pendant le jour, changeaient
5 en cratère du Vésuve la cuisine de l'hôtel de Rome, s'éteignaient lentement en braise sous les étouffoirs de tôle; les casseroles avaient repris leur place à leurs clous respectifs et brillaient en rang comme les boucliers sur le bordage d'une trirème antique, — une lampe de
10 cuivre jaune, semblable à celles qu'on retire des fouilles de Pompéi et suspendue par une triple chaînette à la maîtresse poutre¹ du plafond, éclairait de ses trois mèches plongeant naïvement dans l'huile le centre de la vaste cuisine dont les angles restaient baignés d'ombre.
15 Les rayons lumineux tombant de haut modelaient, avec des jeux d'ombre et de clair très-pittoresques, un groupe de figures caractéristiques réunies autour de l'épaisse table de bois, toute hachée et sillonnée de coups de tranche-lard,² qui occupait le milieu de cette grande
20 salle dont la fumée des préparations culinaires avait glacé les parois de ce bitume si cher aux peintres de l'école de Caravage.³ Certes, l'Espagnolet ou Salvator Rosa,⁴ dans leur robuste amour du vrai, n'eussent pas dédaigné les modèles rassemblés là par le hasard, ou,
25 pour parler plus exactement, par une habitude de tous les soirs.

Il y avait d'abord le chef Virgilio Falsacappa, personnage fort important, d'une stature colossale et d'un embonpoint formidable, qui aurait pu passer pour un
30 des convives de Vitellius⁵ si, au lieu d'une veste de basin⁶ blanc, il eût porté une toge romaine bordée de pourpre; ses traits, prodigieusement accentués,⁷ for-

maient comme une espèce de caricature sérieuse de certains types des médailles antiques; d'épais sourcils noirs saillants d'un demi-pouce couronnaient ses yeux, coupés comme ceux des masques de théâtre,¹ un énorme nez jetait son ombre sur une large bouche qui semblait 5 garnie de trois rangs de dents comme la gueule du requin. Un fanon puissant comme celui du taureau Farnèse² unissait le menton, frappé d'une fossette à y fourrer le poing, à un col d'une vigueur athlétique tout sillonné de veines et de muscles. Deux touffes de 10 favoris, dont chacun eût pu fournir une barbe raisonnable à un sapeur,³ encadraient cette large face martelée de tons violents: des cheveux noirs frisés, luisants, où se mêlaient quelques fils argentés, se tordaient sur son crâne en petites mèches courtes, et sa nuque plissée 15 de trois boursouflures transversales débordait du collet de sa veste; aux lobes de ses oreilles, relevées par les apophyses de mâchoires capables de broyer un bœuf dans une journée, brillaient des boucles d'argent grandes comme le disque de la lune; tel était maître Virgilio 20 Falsacappa, que son tablier retroussé sur la hanche et son couteau plongé dans une gaine de bois faisaient ressembler à un victime⁴ plus qu'à un cuisinier.

Ensuite apparaissait Timberio, le porte-faix, que la gymnastique de sa profession et la sobriété de son 25 régime, consistant en une poignée de macaroni demi-cru et saupoudré de cacio-cavallo,⁵ une tranche de pastèque⁶ et un verre d'eau à la neige,⁷ maintenait dans un état de maigreur relative, et qui, bien nourri, eût certes atteint l'embonpoint de Falsacappa, tant sa 30 robuste charpente paraissait faite pour supporter un poids énorme de chair. Il n'avait d'autre costume qu'un

caleçon, un long gilet d'étoffe brune et un grossier caban jeté sur l'épaule.

Appuyé sur le bord de la table, Scazziga, le cocher de la calèche de louage dont se servait M. Paul d'Aspremont, présentait aussi une physionomie frappante; ses traits irréguliers et spirituels étaient empreints d'une astuce naïve; un sourire de commande errait sur ses lèvres moqueuses, et l'on voyait à l'aménité de ses manières qu'il vivait en relation perpétuelle avec les gens comme il faut;¹ ses habits achetés à la friperie simulaient une espèce de livrée dont il n'était pas médiocrement fier, et qui, dans son idée, mettait une grande distance sociale entre lui et le sauvage Timberio; sa conversation s'émaillait² de mots anglais et français qui ne cadraient pas toujours heureusement avec le sens de ce qu'il voulait dire, mais qui n'en excitaient pas moins l'admiration des filles de cuisine et des marmitons, étonnés de tant de science.

Un peu en arrière se tenaient deux jeunes servantes dont les traits rappelaient avec moins de noblesse, sans doute, ce type si connu des monnaies syracusaines:³ front bas, nez tout d'une pièce avec le front, lèvres un peu épaisses, menton empâté et fort; des bandeaux de cheveux d'un noir bleuâtre allaient se rejoindre derrière leur tête à un pesant chignon traversé d'épingles terminées par des boules de corail; des colliers de même matière cerclaient à triple rang leurs cols de cariatide,⁴ dont l'usage de porter les fardeaux sur la tête avaient renforcé les muscles. — Des dandies eussent à coup sûr méprisé ces pauvres filles qui conservaient pur de mélange le sang des belles races de la grande Grèce,⁵ mais tout artiste, à leur

aspect, eût tiré son carnet de croquis et taillé son crayon.

Avez-vous vu à la galerie du maréchal Soult¹ le tableau de Murillo² où des chérubins font la cuisine? Si vous l'avez vu, cela nous dispensera de peindre ici 5 les têtes des trois ou quatre marmitons bouclés et frisés qui complétaient le groupe.

Le conciliabule traitait une question grave. Il s'agissait de M. Paul d'Aspremont, le voyageur français arrivé par le dernier vapeur: la cuisine se mêlait de juger 10 l'appartement.³

Timberio le portefaix avait la parole, et il faisait des pauses entre chacune de ses phrases, comme un acteur en vogue, pour laisser à son auditoire le temps d'en bien saisir toute la portée, d'y donner son assentiment ou 15 d'élever des objections.

«Suivez bien mon raisonnement, disait l'orateur; le *Léopold* est un honnête bateau à vapeur toscan, contre lequel il n'y a rien à objecter, sinon qu'il transporte trop d'hérétiques anglais . . . 20

— Les hérétiques anglais payent bien, interrompit Scazziga, rendu plus tolérant par les pourboires.

— Sans doute; c'est bien le moins que lorsqu'un hérétique fait travailler un chrétien, il le récompense généreusement, afin de diminuer l'humiliation. 25

— Je ne suis pas humilié de conduire un *forestier* dans ma voiture; je ne fais pas, comme toi, métier de bête de somme,⁴ Timberio.

— Est-ce que je ne suis pas baptisé aussi bien que toi? répliqua le portefaix en fronçant le sourcil et en fermant 30 les poings.

— Laissez parler Timberio, s'écria en chœur l'as-

semblée, qui craignait de voir cette dissertation intéressante tourner en dispute.

— Vous m'accorderez, reprit l'orateur calmé, qu'il faisait un temps superbe, lorsque le *Léopold* est entré
5 dans le port?

— On vous l'accorde, Timberio, fit le chef avec une majesté condescendante.

— La mer était unie comme une glace, continua le facchino, et pourtant une vague énorme a secoué si rudement la barque de Gennaro qu'il est tombé à l'eau avec
10 deux ou trois de ces camarades. — Est-ce naturel? Gennaro a le pied marin¹ cependant, et il danserait la tarentelle² sans balancier sur une vergue.

— Il avait peut-être bu un fiasco³ d'Asprino de trop,
15 objecta Scazziga, le rationaliste⁴ de l'assemblée.

— Pas même un verre de limonade, poursuivit Timberio; mais il y avait à bord du bateau à vapeur un monsieur qui le regardait d'une certaine manière, — vous m'entendez!

— Oh! parfaitement, répondit le chœur en allongeant
20 avec un ensemble admirable l'index et le petit doigt.

— Et ce monsieur, dit Timberio, n'est autre que M. Paul d'Aspremont.

— Celui qui loge numéro 3, demanda le chef, et à qui j'envoie son dîner sur un plateau?

25 — Précisément, répondit la plus jeune et la plus jolie des servantes; je n'ai jamais vu de voyageur plus sauvage, plus désagréable et plus dédaigneux; il ne m'a adressé ni un regard, ni une parole, et pourtant je vau^x un compliment, disent tous ces messieurs.

30 — Vous valez mieux que cela, Gelsomina, ma belle, dit galamment Timberio; mais c'est un bonheur pour vous que cet étranger ne vous ait pas remarquée.

— Tu es aussi par trop superstitieux, objecta le sceptique Scazziga, que ses relations avec les étrangers avaient rendu légèrement voltairien.¹

— A force de fréquenter les hérétiques tu finiras par ne plus même croire à saint-Janvier.²

— Si Gennaro s'est laissé tomber à la mer, ce n'est pas une raison, continua Scazziga qui défendait sa pratique, pour que M. Paul d'Aspremont ait l'influence que tu lui attribues.

— Il te faut d'autres preuves; ce matin je l'ai vu à la fenêtre, l'œil fixé sur un nuage pas plus gros que la plume qui s'échappe d'un oreiller décousu, et aussitôt des vapeurs noires se sont rassemblées et il est tombé une pluie si forte que les chiens pouvaient boire debout.»

Scazziga n'était pas convaincu et hochait la tête d'un air de doute.

«Le groom ne vaut d'ailleurs pas mieux que le maître, continua Timberio, et il faut que ce singe botté ait des intelligences avec le diable pour m'avoir jeté par terre, moi qui le tuerais d'une chiquenaude.

— Je suis de l'avis de Timberio, dit majestueusement le chef de cuisine; l'étranger mange peu; il a renvoyé les zuchettes³ farcies, la friture de poulet et le macaroni aux tomates que j'avais pourtant apprêtés de ma propre main! Quelque secret étrange se cache sous cette sobriété. Pourquoi un homme riche se priverait-il de mets savoureux et ne prendrait-il qu'un potage aux œufs et une tranche de viande froide?

— Il a les cheveux roux, dit Gelsomina en passant les doigts dans la noire forêt de ses bandeaux.

— Et les yeux un peu saillants, continua Pepina, l'autre servante.

— Très rapprochés du nez, appuya Timberio.

— Et la ride qui se forme entre ses sourcils se creuse en fer à cheval, dit en terminant l'instruction le formidable Virgilio Falsacappa; donc il est . . .

5 — Ne prononcez pas le mot, c'est inutile, cria le chœur moins Scazziga, toujours incrédule; nous nous tiendrons sur nos gardes.

— Quand je pense que la police me tourmenterait, dit Timberio, si par hasard je lui laissais tomber une malle
10 de trois cents livres sur la tête, à ce *forestier* de malheur!

— Scazziga est bien hardi de le conduire, dit Gelso-
mina.

— Je suis sur mon siège, il ne me voit que le dos, et ses regards ne peuvent faire avec les miens l'angle voulu.¹
15 D'ailleurs, je m'en moque.

— Vous n'avez pas de religion, Scazziga, dit le colossal Palforio, le cuisinier à formes herculéennes; vous finirez mal.»

Pendant que l'on dissertait de la sorte sur son compte
20 à la cuisine de l'hôtel de Rome, Paul, que la présence du comte d'Altavilla chez miss Ward avait mis de mauvaise humeur, était allé se promener à la villa Reale;² et plus d'une fois la ride de son front se creusa, et ses yeux prirent leur regard fixe. Il crut voir Alicia passer en
25 calèche avec le comte et le commodore, et il se précipita vers la portière en posant son lorgnon sur son nez pour être sûr qu'il ne se trompait pas: ce n'était pas Alicia, mais une femme qui lui ressemblait un peu de loin. Seulement, les chevaux de la calèche, effrayés
30 sans doute du mouvement brusque de Paul, s'empor-
tèrent.

Paul prit une glace au café de l'Europe sur le largo

du Palais;¹ quelques personnes l'examinèrent avec attention, et changèrent de place en faisant un geste singulier.

Il entra au théâtre de Pulcinella, où l'on donnait un spectacle *tutto da ridere*.² L'acteur se troubla au milieu de son improvisation bouffonne et resta court;³ il se remit pourtant: mais au beau milieu d'un lazzi,⁴ son nez de carton noir se détacha, et il ne put venir à bout de le rajuster, et comme pour s'excuser, d'un signe rapide⁵ il expliqua la cause de ses mésaventures, car le regard de Paul, arrêté sur lui, lui ôtait tous ses moyens. 5 10

Les spectateurs voisins de Paul s'éclipsèrent un à un; M. d'Aspremont se leva pour sortir, ne se rendant pas compte de l'effet bizarre qu'il produisait, et dans le couloir il entendait prononcer à voix basse ce mot étrange et dénué de sens pour lui; un jettatore! un jettatore! 15

VI

Le lendemain de l'envoi des cornes, le comte Altavilla fit une visite à miss Ward. La jeune Anglaise prenait le thé en compagnie de son oncle, exactement comme si elle eût été à Ramsgate⁶ dans une maison de briques jaunes, et non à Naples sur une terrasse blanchie à la chaux et entourée de figuiers, de cactus et d'aloès; car un des signes caractéristiques de la race saxonne est la persistance de ses habitudes, quelque contraires qu'elles soient au climat. Le commodore rayonnait: au moyen de morceaux de glace fabriquée chimiquement avec un appareil,⁷ car on n'apporte que de la neige des montagnes qui s'élèvent derrière Castel- 30

lamare,¹ il était parvenu à maintenir son beurre à l'état solide, et il en étalait une couche avec une satisfaction visible sur une tranche de pain coupée en sandwich.

Après ces quelques mots vagues qui précèdent toute conversation et ressemblent aux préludes par lesquels les pianistes tâtent leur clavier avant de commencer leur morceau, Alicia, abandonnant tout à coup les lieux communs d'usage, s'adressa brusquement au jeune comte napolitain :

10 « Que signifie ce bizarre cadeau de cornes dont vous avez accompagné vos fleurs ? Ma servante Vicè m'a dit que c'était un préservatif contre le *fascino* ;² voilà tout ce que j'ai pu tirer d'elle.

— Vicè a raison, répondit le comte Altavilla en s'inclinant.

— Mais qu'est-ce que le *fascino* ? poursuivit la jeune miss ; je ne suis pas au courant de vos superstitions... africaines,³ car cela doit se rapporter sans doute à quelque croyance populaire.

20 — Le *fascino* est l'influence pernicieuse qu'exerce la personne douée, ou plutôt affligée du mauvais œil.

— Je fais semblant de vous comprendre, de peur de vous donner une idée défavorable de mon intelligence si j'avoue que le sens de vos paroles m'échappe, dit miss
25 Alicia Ward ; vous m'expliquez l'inconnu par l'inconnu : *mauvais œil* traduit fort mal, pour moi, *fascino* ; comme le personnage de la comédie je sais le latin, mais faites comme si je ne le savais pas.⁴

— Je vais m'expliquer avec toute la clarté possible,
30 répondit Altavilla : seulement, dans votre dédain britannique, n'allez pas me prendre pour un sauvage et vous demander si mes habits ne cachent pas une peau tatouée

de rouge et de bleu. Je suis un homme civilisé; j'ai été élevé à Paris, je parle anglais et français; j'ai lu Voltaire; je crois aux machines à vapeur, aux chemins de fer, aux deux chambres comme Stendhal;¹ je mange le macaroni avec une fourchette;² — je porte le matin des gants de Suède, l'après-midi des gants de couleur, le soir des gants paille.» 5

L'attention du commodore, qui beurrerait sa deuxième tartine, fut attirée par ce début étrange, et il resta le couteau à la main, fixant sur Altavilla ses prunelles d'un bleu polaire, dont la nuance formait un bizarre contraste avec son teint rouge-brique. 10

«Voilà des titres rassurants, fit miss Alicia Ward avec un sourire; et après cela je serais bien défiante si je vous soupçonnais de *barbarie*. Mais ce que vous avez à me dire est donc bien terrible ou bien absurde, que vous prenez tant de circonlocutions pour arriver au fait? 15

— Oui, bien terrible, bien absurde et même bien ridicule, ce qui est pire, continua le comte; si j'étais à Londres ou à Paris, peut-être en rirais-je avec vous, mais ici, à Naples... 20

— Vous garderez votre sérieux; n'est-ce pas cela que vous voulez dire?

— Précisément.

— Arrivons au *fascino*, dit miss Ward, que la gravité d'Altavilla impressionnait malgré elle. 25

— Cette croyance remonte à la plus haute antiquité. Il y est fait allusion dans la Bible. Virgile en parle d'un ton convaincu; les amulettes de bronze trouvées à Pompéi, à Herculaneum, à Stabies,³ les signes préservatifs⁴ dessinés sur les murs des maisons déblayées, montrent combien cette superstition était jadis répandue (Altavilla 30

souligna le mot *superstition* avec une intention maligne.) L'Orient tout entier y ajoute foi encore aujourd'hui. Des mains rouges ou vertes sont appliquées de chaque côté des maisons mauresques pour détourner la mauvaise
5 influence. On voit une main sculptée sur le claveau de la porte du Jugement à l'Alhambra; ce qui prouve que ce *préjugé* est du moins fort ancien s'il n'est pas fondé. Quand des millions d'hommes ont pendant des milliers d'années partagé une opinion, il est probable que cette
10 opinion si généralement reçue s'appuyait sur des faits positifs, sur une longue suite d'observations justifiées par l'événement... J'ai peine à croire, quelque idée avantageuse que j'aie de moi-même, que tant de personnes, dont plusieurs à coup sûr étaient illustres, éclairées
15 et savantes, se soient trompées grossièrement dans une chose où seul je verrais clair...

— Votre raisonnement est facile à rétorquer, interrompit miss Alicia Ward: le polythéisme n'a-t-il pas été la religion d'Hésiode,¹ d'Homère, d'Aristote, de Platon,
20 de Socrate même, qui a sacrifié un coq à Esculape, et d'une foule d'autres personnages d'un génie incontestable?

— Sans doute, mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui sacrifie des bœufs à Jupiter.

25 — Il vaut bien mieux en faire des beefsteaks et des rumpsteaks, dit sentencieusement le commodore, que l'usage de brûler les cuisses grasses des victimes sur les charbons avait toujours choqué dans Homère.

— On n'offre plus de colombes à Vénus, ni de paons
30 à Junon, ni de boucs à Bacchus; le christianisme a remplacé ces rêves de marbre blanc dont la Grèce avait peuplé son Olympe; la vérité a fait évanouir l'erreur, et

une infinité de gens redoutent encore les effets du *fascino*, ou, pour lui donner son nom populaire, de la *jettatura*.

— Que le peuple ignorant s'inquiète de pareilles influences, je le conçois, dit miss Ward; mais qu'un homme 5 de votre naissance et de votre éducation partage cette croyance, voilà ce qui m'étonne.

— Plus d'un qui fait l'esprit fort,¹ répondit le comte, suspend à sa fenêtre une corne, cloue un massacre² au-dessus de sa porte, et ne marche que couvert d'amu- 10 lettes; moi je suis franc, et j'avoue sans honte que lorsque je rencontre un *jettatore*, je prends volontiers l'autre côté de la rue, et que si je ne puis éviter son regard, je le conjure de mon mieux par le geste consacré. Je n'y mets pas plus de façon qu'un lazzarone, et je m'en 15 trouve bien.³ Des mésaventures nombreuses m'ont appris à ne pas dédaigner ces précautions.»

Miss Alicia Ward était une protestante, élevée avec une grande liberté d'esprit philosophique, qui n'admettait rien qu'après examen, et dont la raison droite répu- 20 gnait à tout ce qui ne pouvait s'expliquer mathématiquement. Les discours du comte la surprenaient. Elle voulut d'abord n'y voir qu'un simple jeu d'esprit; mais le ton calme et convaincu d'Altavilla lui fit changer d'idée sans la persuader en aucune façon. 25

«Je vous accorde, dit-elle, que ce préjugé existe, qu'il est fort répandu, que vous êtes sincère dans votre crainte du mauvais œil, et ne cherchez pas à vous jouer de la simplicité⁴ d'une pauvre étrangère; mais donnez-moi quelque raison physique de cette idée superstitieuse, car, 30 dussiez-vous me juger comme un être entièrement dénué de poésie, je suis très incrédule: le fantastique, le my-

stérieux, l'occulte, l'inexplicable ont fort peu de prise sur moi.

— Vous ne nierez pas, miss Alicia, reprit le comte, la puissance de l'œil humain; la lumière du ciel s'y
5 combine avec le reflet de l'âme; la prunelle est une lentille qui concentre les rayons de la vie, et l'électricité intellectuelle jaillit par cette étroite ouverture: le regard d'une femme ne traverse-t-il pas le cœur le plus dur? Le regard d'un héros n'aimante-t-il pas toute une armée?
10 Le regard du médecin ne dompte-t-il pas le fou comme une douche froide? Le regard d'une mère ne fait-il pas reculer les lions?

— Vous plaidez votre cause avec éloquence, répondit miss Ward, en secouant sa jolie tête; pardonnez-moi s'il
15 me reste des doutes.

— Et l'oiseau qui, palpitant d'horreur et poussant des cris lamentables, descend du haut d'un arbre d'où il pourrait s'envoler, pour se jeter dans la gueule du serpent qui le fascine, obéit-il à un préjugé? a-t-il
20 entendu dans les nids des commères emplumées¹ raconter des histoires de jettatura? — Beaucoup d'effets n'ont-ils pas eu lieu par des causes inappréciables pour nos organes? Les miasmes de la fièvre paludéenne, de la peste, du choléra, sont-ils visibles? Nul œil n'aperçoit
25 le fluide électrique sur la broche du paratonnerre, et pourtant la foudre est soutirée! Qu'y a-t-il d'absurde à supposer qu'il se dégage de ce disque noir, bleu ou gris,² un rayon propice ou fatal! Pourquoi cet effluve ne serait-il pas heureux ou malheureux d'après le mode
30 d'émission et l'angle sous lequel l'objet le reçoit?

— Il me semble, dit le commodore, que la théorie du comte a quelque chose de spécieux; je n'ai jamais pu,

moi, regarder les yeux d'or d'un crapaud sans me sentir à l'estomac une chaleur intolérable, comme si j'avais pris de l'émétique; et pourtant le pauvre reptile avait plus de raison de craindre que moi qui pouvais l'écraser d'un coup de talon.

5

— Ah! mon oncle! si vous vous mettez avec M. d'Altavilla, fit miss Ward, je vais être battue. Je ne suis pas de force à lutter. Quoique j'eusse peut-être bien des choses à objecter contre cette électricité oculaire dont aucun physicien n'a parlé, je veux bien admettre 10 son existence pour un instant, mais quelle efficacité peuvent avoir pour se préserver de leurs funestes effets les immenses cornes dont vous m'avez gratifiée?

— De même que le paratonnerre avec sa pointe soutire la foudre, répondit Altavilla, ainsi les pitons 15 aigus de ces cornes sur lesquelles se fixe le regard du jettatore détournent le fluide malfaisant et le dépouillent de sa dangereuse électricité. Les doigts tendus en avant et les amulettes de corail rendent le même service.

— Tout ce que vous me contez là est bien fou, 20 monsieur le comte, reprit miss Ward; et voici ce que j'y crois comprendre: selon vous je serais sous le coup du fascino d'un jettatore bien dangereux; et vous m'avez envoyé des cornes comme moyens de défense?

— Je le crains, miss Alicia, répondit le comte avec 25 un ton de conviction profonde.

— Il ferait beau voir,¹ s'écria le commodore, qu'un de ces drôles à l'œil louche essayât de fasciner ma nièce! Quoique j'aie dépassé la soixantaine, je n'ai pas encore oublié mes leçons de boxe.»

30

Et il fermait son poing en serrant le pouce contre les doigts pliés.

« Deux doigts suffisent, milord, dit Altavilla en faisant prendre à la main du commodore la position voulue. Le plus ordinairement la jettatura est involontaire; elle s'exerce à l'insu de ceux qui possèdent ce don fatal, et
5 souvent même, lorsque les *jettatori* arrivent à la conscience de leur funeste pouvoir, ils en déplorent les effets plus que personne; il faut donc les éviter et non les maltraiter. D'ailleurs, avec les cornes, les doigts en pointe, les branches de corail bifurquées, on peut neu-
10 traliser ou du moins atténuer leur influence.

— En vérité, c'est fort étrange, dit le commodore, que le sang-froid d'Altavilla impressionnait malgré lui.

— Je ne me savais pas si fort obsédée par les jettatori; je ne quitte guère cette terrasse, si ce n'est pour aller
15 faire, le soir, un tour en calèche le long de la villa Reale, avec mon oncle, et je n'ai rien remarqué qui pût donner lieu à votre supposition, dit la jeune fille dont la curiosité s'éveillait, quoique son incrédulité fût toujours la même. Sur qui se portent vos soupçons?

20 — Ce ne sont pas des soupçons, miss Ward; ma certitude est complète, répondit le jeune comte napolitain.

— De grâce, révélez-nous le nom de cet être fatal? dit miss Ward avec une légère nuance de moquerie.

25 Altavilla garda le silence.

— Il est bon de savoir de qui l'on doit se défier ajouta le commodore.

Le jeune comte napolitain parut se recueillir; — puis il se leva, s'arrêta devant l'oncle de miss Ward, lui fit un
30 salut respectueux et lui dit:

« Milord Ward, je vous demande la main de votre nièce. »

A cette phrase inattendue, Alicia devint toute rose, et le commodore passa du rouge à l'écarlate.

Certes, le comte Altavilla pouvait prétendre à la main de miss Ward; il appartenait à une des plus anciennes et plus nobles familles de Naples; il était beau, jeune, 5 riche, très bien en cour,¹ parfaitement élevé, d'une élégance irréprochable; sa demande, en elle-même, n'avait donc rien de choquant; mais elle venait d'une manière si soudaine, si étrange, ressortait si peu de la conversation entamée, que la stupéfaction de l'oncle et de la 10 nièce était tout à fait convenable. Aussi Altavilla n'en parut-il ni surpris ni découragé, et attendit-il la réponse de pied ferme.

« Mon cher comte, dit enfin le commodore, un peu remis de son trouble,² votre proposition m'étonne — 15 autant qu'elle m'honore. — En vérité, je ne sais que vous répondre; je n'ai pas consulté ma nièce. — On parlait de fascino, de jettatura, de cornes, d'amulettes, de mains ouvertes ou fermées, de toutes sortes de choses qui n'ont aucun rapport au mariage, et puis voilà que vous me de- 20 mandez la main d'Alicia! — Cela ne suit pas du tout, et vous ne m'en voudrez pas si je n'ai pas des idées bien nettes à ce sujet. Cette union serait à coup sûr très-convenable, mais je croyais que ma nièce avait d'autres intentions. Il est vrai qu'un vieux loup de mer³ comme 25 moi ne lit pas bien couramment dans le cœur des jeunes filles . . . »

Alicia, voyant son oncle s'embrouiller, profita du temps d'arrêt qu'il prit après sa dernière phrase pour faire cesser une scène qui devenait gênante, et dit au Napolitain. 30

« Comte, lorsqu'un galant homme demande loyalement la main d'une honnête jeune fille, il n'y a pas lieu pour

elle de s'offenser, mais elle a droit d'être étonnée de la forme bizarre donnée à cette demande. Je vous priaï de me dire le nom du prétendu jettatore dont l'influence peut, selon vous, m'être nuisible, et vous faites brusquement à mon oncle une proposition dont je ne démêle pas le motif.

— C'est, répondit Altavilla, qu'un gentilhomme ne se fait pas volontiers dénonciateur, et qu'un mari seul peut défendre sa femme. Mais prenez quelques jours pour
10 réfléchir. Jusque-là, les cornes exposées d'une façon bien visible suffiront, je l'espère, à vous garantir de tout événement fâcheux. »

Cela dit, le comte se leva et sortit après avoir salué profondément.

15 Vicè, la fauve servante aux cheveux crépus, qui venait pour emporter la théière et les tasses, avait, en montant lentement l'escalier de la terrasse, entendu la fin de la conversation; elle nourrissait contre Paul d'Aspremont toute l'aversion qu'une paysanne des Abruzzes¹ appri-
20 voisée à peine par deux ou trois ans de domesticité, peut avoir à l'endroit d'un *forestiere* soupçonné de jettatura; elle trouvait d'ailleurs le comte Altavilla superbe, et ne concevait pas que miss Ward pût lui préférer un jeune homme chétif et pâle dont elle, Vicè, n'eût pas voulu,
25 quand même il n'aurait pas eu le fascino. Aussi, n'appréciant pas la délicatesse de procédé du comte, et désirant soustraire sa maîtresse, qu'elle aimait, à une nuisible influence, Vicè se pencha vers l'oreille de miss Ward et lui dit:

30 « Le nom que vous cache le comte Altavilla, je le sais, moi.

— Je vous défends de me le dire, Vicè, si vous tenez à

mes bonnes grâces, répondit Alicia. Vraiment toutes ces superstitions sont honteuses, et je les braverai en fille chrétienne qui ne craint que Dieu.»

VII

«JETTATORE! jettatore! Ces mots s'adressaient bien à moi,» se disait Paul d'Aspremont en rentrant à l'hôtel; 5
«j'ignore ce qu'ils signifient, mais ils doivent assurément renfermer un sens injurieux ou moqueur. Qu'ai-je dans ma personne de singulier, d'insolite ou de ridicule pour attirer ainsi l'attention d'une manière défavorable? Il me semble, quoique l'on soit assez mauvais juge de soi- 10 même, que je ne suis ni beau, ni laid, ni grand, ni petit, ni maigre, ni gros, et que je puis passer inaperçu dans la foule. Ma mise n'a rien d'excentrique; je ne suis pas coiffé d'un turban illuminé de bougies comme M. Jourdain dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*;¹ je ne porte 15 pas une veste brodée d'un soleil d'or dans le dos, un nègre ne me précède pas jouant des timbales; mon individualité parfaitement inconnue, du reste, à Naples, se dérobe sous le vêtement uniforme, domino de la civilisation moderne, et je suis dans tout pareil aux élégants qui se promènent 20 rue de Tolède ou au largo du Palais,² sauf un peu moins de cravate, un peu moins d'épingle, un peu moins de chemise brodée, un peu moins de gilet, un peu moins de chaînes d'or et beaucoup moins de frisure.

— Peut-être ne suis-je pas assez frisé! — Demain je 25 me ferai donner un coup de fer³ par le coiffeur de l'hôtel. Cependant l'on a ici l'habitude de voir des étrangers, et quelques imperceptibles différences de toilette ne suffisent pas à justifier le mot mystérieux et le geste bizarre

que ma présence provoque. J'ai remarqué, d'ailleurs, une expression d'antipathie et d'effroi dans les yeux des gens qui s'écartaient de mon chemin. Que puis-je avoir fait à ces gens que je rencontre pour la première fois?

5 Un voyageur, ombre qui passe pour ne plus revenir, n'excite partout que l'indifférence, à moins qu'il n'arrive de quelque région éloignée et ne soit l'échantillon d'une race inconnue: mais les paquebots jettent toutes les semaines sur le môle des milliers de touristes dont je ne

10 diffère en rien. Qui s'en inquiète, excepté les facchini, les hôteliers et les domestiques de place? Je n'ai pas tué mon frère, puisque je n'en avais pas, et je ne dois pas être marqué par Dieu du signe de Caïn, et pourtant les hommes se troublent et s'éloignent à mon aspect: à

15 Paris, à Londres, à Vienne, dans toutes les villes que j'ai habitées, je ne me suis jamais aperçu que je produisise un effet semblable; l'on m'a trouvé quelque-fois fier, dédaigneux, sauvage; l'on m'a dit que j'affectais le *sneer* anglais, que j'imitais lord Byron, mais j'ai reçu

20 partout l'accueil dû à un gentleman, et mes avances, quoique rares, n'en étaient que mieux appréciées. Une traversée de trois jours de Marseille à Naples ne peut pas m'avoir changé à ce point d'être devenu odieux ou grotesque, moi que plus d'une femme a distingué et qui ai

25 su toucher le cœur de miss Alicia Ward, une délicieuse jeune fille, une créature céleste, un ange de Thomas Moore.»¹

Ces réflexions, raisonnables assurément, calmèrent un peu Paul d'Aspremont, et il se persuada qu'il avait attaché à la mimique exagérée des Napolitains, le peuple

30 le plus gesticulateur du monde, un sens dont elle était dénuée.

Il était tard. — Tous les voyageurs, à l'exception de Paul, avaient regagné leurs chambres respectives; Gelsomina, l'une des servantes dont nous avons esquissé la physionomie dans le conciliabule tenu à la cuisine sous la présidence de Virgilio Falsacappa, attendait que Paul fût rentré pour mettre les barres de clôture¹ à la porte. Nanella, l'autre fille, dont c'était le tour de veiller, avait prié sa compagne plus hardie de tenir sa place, ne voulant pas se rencontrer avec le *forestiere* soupçonné de jettature; aussi Gelsomina était-elle sous les armes: un énorme paquet d'amulettes se hérissait sur sa poitrine, et cinq petites cornes de corail tremblaient au lieu de pampilles à la perle taillée de ses boucles d'oreilles; sa main, repliée d'avance, tendait l'index et le petit doigt avec une correction que le révérend curé Andrea de Jorio, auteur de la *Mimica degli antichi investigata nel gestire napoletano*² eût assurément approuvée.

La brave Gelsomina, dissimulant sa main derrière un pli de sa jupe, présenta le flambeau à M. d'Aspremont, et dirigea sur lui un regard aigu, persistant, presque provocateur, d'une expression si singulière, que le jeune homme en baissa les yeux; circonstance qui parut faire beaucoup de plaisir à cette belle fille.

A la voir immobile et droite, allongeant le flambeau avec un geste de statue, le profil découpé par une ligne lumineuse, l'œil fixe et flamboyant, on eût dit la Némésis³ antique cherchant à déconcerter un coupable.

Lorsque le voyageur eut monté l'escalier et que le bruit de ses pas se fut éteint dans le silence, Gelsomina releva la tête d'un air de triomphe, et dit: «Je lui ai joliment fait rentrer son regard dans la prunelle, à ce

vilain monsieur, que saint Janvier confonde; je suis sûre qu'il ne m'arrivera rien de fâcheux.»

Paul dormit mal et d'un sommeil agité; il fut tourmenté par toutes sortes de rêves bizarres se rapportant
5 aux idées qui avaient préoccupé sa veille: il se voyait entouré de figures grimaçantes et monstrueuses, exprimant la haine, la colère et la peur, puis les figures s'évanouissaient; des doigts longs, maigres, osseux, à phalanges noueuses, sortant de l'ombre et rougis d'une
10 clarté infernale, le menaçaient en faisant des signes cabalistiques; les ongles de ces doigts, se recourbant en griffes de tigre, en serres de vautour, s'approchaient de plus en plus de son visage et semblaient chercher à lui
vider l'orbite des yeux. Par un effort suprême, il parvint
15 à écarter ces mains, voltigeant sur des ailes de chauve-souris; mais aux mains crochues succédèrent des massacres de bœufs, de buffles et de cerfs, crânes blanchis animés d'une vie morte, qui l'assaillaient de leurs cornes et de leurs ramures et le forçaient à se jeter à la mer, où
20 il se déchirait le corps sur une forêt de corail aux branches pointues ou bifurquées; — une vague le rapportait à la côte, moulu, brisé, à demi-mort; et, comme le don Juan de lord Byron,¹ il entrevoyait à travers son évanouissement une tête charmante qui se penchait vers
25 lui; — ce n'était pas Haydée, mais Alicia, plus belle encore que l'être imaginaire créé par le poète. La jeune fille faisait de vains efforts pour tirer sur le sable le corps que la mer voulait reprendre, et demandait à Vicè, la fauve servante, une aide que celle-ci lui refusait en riant
30 d'un rire féroce: les bras d'Alicia se fatiguaient, et Paul retombait au gouffre.

Ces fantasmagories confusément effrayantes, vague-

ment horribles, et d'autres plus insaisissables encore rappelant les fantômes informes ébauchés dans l'ombre opaque des aquatintes¹ de Goya torturèrent le dormeur jusqu'aux premières lueurs du matin; son âme, affranchie par l'anéantissement du corps, semblait deviner ce que sa pensée éveillée ne pouvait comprendre, et tâchait de traduire ses pressentiments en image dans la chambre noire² du rêve. 5

Paul se leva brisé, inquiet, comme mis sur la trace d'un malheur caché par ces cauchemars dont il craignait de sonder le mystère; il tournait autour du fatal secret, fermant les yeux pour ne pas voir et les oreilles pour ne pas entendre; jamais il n'avait été plus triste: il doutait même d'Alicia; l'air de fatuité heureuse du comte napolitain, la complaisance avec laquelle la jeune fille l'écoutait, la mine approbative du commodore, tout cela lui revenait en mémoire enjolivé de mille détails cruels, lui noyait le cœur d'amertume et ajoutait encore à sa mélancolie. 15

La lumière a ce privilège de dissiper le malaise causé par les visions nocturnes. Smarra³ offusqué, s'enfuit en agitant ses ailes membraneuses, lorsque le jour tire ses flèches d'or dans la chambre par l'interstice des rideaux. — Le soleil brillait d'un éclat joyeux, le ciel était pur, et sur le bleu de la mer scintillaient des millions de paillettes: peu à peu Paul se rasséréna; il oublia ses rêves fâcheux et les impressions bizarres de la veille, ou, s'il y pensait, c'était pour s'accuser d'extravagance. 25

Il alla faire un tour à Chiaja pour s'amuser du spectacle de la pétulance napolitaine; les marchands criaient leurs denrées sur des mélopées bizarres en dialecte populaire, inintelligible pour lui qui ne savait que l'italien, 30

avec des gestes désordonnés et une furie d'action incon-
nue dans le Nord; mais toutes les fois qu'il s'arrêtait
près d'une boutique, le marchand prenait un air alarmé,
murmurait quelque imprécation à mi-voix, et faisait le
5 geste d'allonger les doigts comme s'il eût voulu le
poignarder de l'auriculaire et de l'index; les commères,¹
plus hardies, l'accablaient d'injures et lui montraient le
poing.

VIII

M. D'ASPREMONT crut, en s'entendant injurier par la
10 populace de Chiaja, qu'il était l'objet de ces litanies
grossièrement burlesques² dont les marchands de pois-
sons régalaient les gens bien mis qui traversent le marché;
mais une répulsion si vive, un effroi si vrai se peignaient
dans les yeux, qu'il fut bien forcé de renoncer à cette
15 interprétation; le mot *jettatore*, qui avait déjà frappé ses
oreilles au théâtre de San Carlino, fut encore prononcé,
et avec une expression menaçante cette fois; il s'éloigna
donc à pas lents, ne fixant plus sur rien ce regard, cause
de tant de trouble. En longeant les maisons pour se
20 soustraire à l'attention publique, Paul arriva à un étalage
de bouquiniste,³ il s'y arrêta, remua et ouvrit quelques
livres en manière de contenance: il tournait ainsi le dos
au passant, et sa figure, à demi-cachée par les feuillets,
évitait toute occasion d'insulte. Il avait bien pensé un
25 instant à charger cette canaille⁴ à coups de canne; la
vague terreur superstitieuse qui commençait à s'emparer
de lui l'en avait empêché. Il se souvint qu'ayant une
fois frappé un cocher insolent d'une légère badine,⁵ il
l'avait attrapé à la tempe et tué sur le coup,⁶ meurtre
30 involontaire dont il ne s'était pas consolé. Après avoir

pris et reposé plusieurs volumes dans leur case, il tomba sur le traité de la *jettatura* du signor Niccolo Valetta; ce titre rayonna à ses yeux en caractères de flamme, et le livre lui parut placé là par la main de la fatalité; il jeta au bouquiniste, qui le regardait d'un air narquois, 5 en faisant brimbaler¹ deux ou trois cornes noires mêlées aux breloques de sa montre, les six ou huit carlins, prix du volume, et courut à l'hôtel s'enfermer dans sa chambre pour commencer cette lecture qui devait éclaircir et fixer les doutes dont il était obsédé depuis 10 son séjour à Naples.

Le bouquin du signor Valetta est aussi répandu à Naples que les *secrets du grand Albert*, l'*Etteila* ou la *Clef des songes*² peuvent l'être à Paris. Valetta définit la jettature, enseigne à quelles marques on peut la re- 15 connaître, par quels moyens on s'en préserve; il divise les jettatori en plusieurs classes, d'après leur degré de malfaisance, et agite toutes les questions qui se rattachent à cette grave matière.

S'il eût trouvé ce livre à Paris, d'Aspremont l'eût 20 feuilleté distraitement comme un vieil almanach farci d'histoires ridicules, et eût ri du sérieux avec lequel l'auteur traite ces billevesées;³ dans la disposition d'esprit où il était, hors de son milieu naturel, préparé à la crédulité par une foule de petits incidents, il le lut 25 avec une secrète horreur, comme un profane épelant sur un grimoire⁴ des évocations d'esprits et des formules de cabale. Quoiqu'il n'eût pas cherché à les pénétrer, les secrets le l'enfer se révélaient à lui; il ne pouvait plus s'empêcher de les savoir, et il avait maintenant la 30 conscience de son pouvoir fatal; il était jettatore! Il fallait bien en convenir vis-à-vis de lui-même:

tous les signes distinctifs décrits par Valetta, il les possédait.

Quelquefois il arrive qu'un homme qui jusque-là s'était cru doué d'une santé parfaite, ouvre par hasard ou par
5 distraction un livre de médecine, et, en lisant la description pathologique d'une maladie, s'en reconnaisse atteint; éclairé par une lueur fatale, il sent à chaque symptôme rapporté tressaillir douloureusement en lui
10 quelque organe obscur, quelque fibre cachée dont le jeu lui échappait, et il pâlit en comprenant si prochaine une mort qu'il croyait bien éloignée. — Paul éprouva un effet analogue.

Il se mit devant une glace et se regarda avec une intensité effrayante: cette perfection disparate, composée
15 de beautés qui ne se trouvent pas ordinairement ensemble, le faisait plus que jamais ressembler à l'archange déchu,¹ et rayonnait sinistrement dans le fond noir du miroir; les fibrilles de ses prunelles se tordaient comme des vipères convulsives: ses sourcils vibraient pareils à l'arc
20 d'où vient de s'échapper la flèche mortelle; la ride blanche de son front faisait penser à la cicatrice d'un coup de foudre, et dans ses cheveux rutilants² paraissaient flamber des flammes infernales; la pâleur marmoreenne de la peau donnait encore plus de relief à chaque
25 trait de cette physionomie vraiment terrible.

Paul se fit peur à lui-même: il lui semblait que les effluves de ses yeux, renvoyés par le miroir, lui revenaient en dards empoisonnés: figurez-vous Méduse³ regardant sa tête horrible et charmante dans le fauve
30 reflet d'un bouclier d'airain.

L'on nous objectera peut-être qu'il est difficile de croire qu'un jeune homme du monde, imbu de la

science moderne, ayant vécu au milieu du scepticisme de la civilisation, ait pu prendre au sérieux un préjugé populaire, et s'imaginer être doué fatalement d'une mal-faisance mystérieuse. Mais nous répondrons qu'il y a un magnétisme irrésistible dans la pensée générale, qui vous pénètre malgré vous, et contre lequel une volonté unique ne lutte pas toujours efficacement: tel arrive à Naples se moquant de la jettature, qui finit par se hériss-
ser de précautions cornues¹ et fuir avec terreur tout in-
dividu à l'œil suspect. Paul d'Aspremont se trouvait 10
dans une position encore plus grave: — il avait lui-même le fascino, — et chacun l'évitait, ou faisait en sa pré-
sence les signes préservatifs recommandés par le signor Valetta. Quoique sa raison se révoltât contre une
pareille appréciation, il ne pouvait s'empêcher de recon- 15
naître qu'il présentait tous les indices dénonciateurs de la jettature. — L'esprit humain, même le plus éclairé, garde toujours un coin sombre, où s'accroupissent les
hideuses chimères de la crédulité, où s'accrochent les
chauves-souris de la superstition. La vie ordinaire elle- 20
même est si pleine de problèmes insolubles, que l'impos-
sible y devient probable. On peut croire ou nier tout:
à un certain point de vue, le rêve existe autant que la
réalité.

Paul se sentit pénétré d'une immense tristesse. — Il 25
était un monstre! — Bien que doué des instincts les plus
affectueux et de la nature la plus bienveillante, il portait
le malheur avec lui; — son regard, involontairement
chargé de venin, nuisait à ceux sur qui il s'arrêtait, quoi-
que dans une intention sympathique. Il avait l'affreux 30
privilege de réunir, de concentrer, de distiller les mias-
mes morbides, les électricités dangereuses, les influences

- fatales de l'atmosphère, pour les darder autour de lui. Plusieurs circonstances de sa vie, qui jusque-là lui avaient semblé obscures et dont il avait vaguement accusé le hasard, s'éclairaient maintenant d'un jour
- 5 livide: il se rappelait toutes sortes de mésaventures énigmatiques, de malheurs inexpliqués, de catastrophes sans motifs dont il tenait à présent le mot;¹ des concordances bizarres s'établissaient dans son esprit et le confirmaient dans la triste opinion qu'il avait prise de lui-même.
- 10 Il remonta sa vie année par année; il se rappela sa mère morte en lui donnant le jour, la fin malheureuse de ses petits amis de collège, dont le plus cher s'était tué en tombant d'un arbre, sur lequel lui, Paul, le regardait grimper; cette partie de canot si joyeusement commen-
- 15 cée avec deux camarades, et d'où il était revenu seul, après des efforts inouïs pour arracher des herbes les corps des pauvres enfants noyés par le chavirement de la barque; l'assaut d'armes² où son fleuret, brisé près du bouton et transformé ainsi en épée, avait blessé si
- 20 dangereusement son adversaire, — un jeune homme qu'il aimait beaucoup: — à coup sûr, tout cela pouvait s'expliquer rationnellement, et Paul l'avait fait ainsi jusqu'alors; pourtant, ce qu'il y avait d'accidentel et de fortuit dans ces événements lui paraissait dépendre
- 25 d'une autre cause depuis qu'il connaissait le livre de Valetta: — l'influence fatale, le fascino, la jettatura — devaient réclamer leur part de ces catastrophes. Une telle continuité de malheurs autour du même personnage n'était pas *naturelle*.
- 30 Une autre circonstance plus récente lui revint en mémoire, avec tous ses détails horribles, et ne contribua pas peu à l'affermir dans sa désolante croyance.

A Londres, il allait souvent au théâtre de la Reine, où la grâce d'une jeune danseuse anglaise l'avait particulièrement frappé. Sans en être plus épris qu'on ne l'est d'une gracieuse figure de tableau ou de gravure, il la suivait du regard parmi ses compagnes du corps de ballet, à travers le tourbillon des manœuvres chorégraphiques;¹ il aimait ce visage doux et mélancolique, cette pâleur délicate que ne rougissait jamais l'animation de la danse, ces beaux cheveux d'un blond soyeux et lustré, couronnés, suivant le rôle, d'étoiles ou de fleurs, ce long regard perdu dans l'espace, ces épaules d'une chasteté virginale frissonnant sous la lorgnette, ces jambes qui soulevaient à regret leurs nuages de gaze et luisaient sous la soie comme le marbre d'une statue antique; chaque fois qu'elle passait devant la rampe, il la saluait de quelque petit signe d'admiration furtif, ou s'armait de son lorgnon pour la mieux voir. 5 10 15

Un soir, la danseuse, emportée par le vol circulaire d'une valse, rasa de plus près² cette étincelante ligne de feu qui sépare au théâtre le monde idéal du monde réel; ses légères draperies de sylphide palpaient comme des ailes de colombe prêtes à prendre l'essor. Un bec de gaz tira sa langue bleue³ et blanche, et atteignit l'étoffe aérienne. En un moment la flamme environna la jeune fille, qui dansa quelques secondes comme un feu follet au milieu d'une lueur rouge, et se jeta vers la coulisse, éperdue, folle de terreur, dévorée vive par ses vêtements incendiés. — Paul avait été très douloureusement ému de ce malheur, dont parlèrent tous les journaux du temps, où l'on pourrait retrouver le nom de la victime, si l'on était curieux de le savoir. Mais son chagrin n'était pas mélangé de remords. Il ne s'attribuait 25 30

aucune part dans l'accident qu'il déplorait plus que personne.

Maintenant il était persuadé que son obstination à la poursuivre du regard n'avait pas été étrangère à la mort de cette charmante créature. Il se considérait comme son assassin ; il avait horreur de lui-même et aurait voulu n'être jamais né.

A cette prostration succéda une réaction violente ; il se mit à rire d'un rire nerveux, jeta au diable¹ le livre
10 de Valetta et s'écria : « Vraiment, je deviens imbécile ou fou ! Il faut que le soleil de Naples m'ait tapé sur la tête.² Que diraient mes amis du club, s'ils apprenaient que j'ai sérieusement agité dans ma conscience cette belle question — à savoir, si je suis ou non — jettatore ! »

15 Paddy frappa discrètement à la porte. — Paul ouvrit, et le groom, formaliste dans son service, lui présenta sur le cuir verni de sa casquette, en s'excusant de ne pas avoir de plateau d'argent, une lettre de la part de miss Alicia.

20 M. d'Aspremont rompit le cachet et lut ce qui suit :
« Est-ce que vous me boudez, Paul ? — Vous n'êtes pas venu hier soir, et votre sorbet au citron s'est fondu mélancoliquement sur la table. Jusqu'à neuf heures j'ai eu l'oreille aux aguets,³ cherchant à distinguer le bruit
25 des roues de votre voiture à travers le chant obstiné des grillons et les ronflements des tambours de basque ; alors il a fallu perdre tout espoir, et j'ai querellé le commodore. Admirez comme les femmes sont justes ! — Pulcinella⁴ avec son nez noir, don Limon et donna Pangrazia⁵ ont donc bien du charme pour vous ? car je sais par ma police que vous avez passé votre soirée à

San-Carlino.¹ De ces prétendues lettres importantes, vous n'en avez pas écrit une seule. Pourquoi ne pas avouer tout bonnement² et tout bêtement que vous êtes jaloux du comte Altavilla? Je vous croyais plus orgueilleux, et cette modestie de votre part me touche. — 5 N'ayez aucune crainte, M. d'Altavilla est trop beau, et je n'ai pas le goût des Apollons à breloques. Je devrais afficher à votre endroit un mépris superbe et vous dire que je ne me suis pas aperçue de votre absence; mais la vérité est que j'ai trouvé le temps fort long, que 10 j'étais de très mauvaise humeur, très nerveuse, et que j'ai manqué de battre Vicè qui riait comme une folle — je ne sais pourquoi, par exemple.³ A. W.»

Cette lettre enjouée et moqueuse ramena tout à fait les idées de Paul aux sentiments de la vie réelle. Il 15 s'habilla, ordonna de faire avancer la voiture,⁴ et bientôt le voltairien Scazziga fit claquer son fouet incrédule aux oreilles de ses bêtes, qui se lancèrent au galop sur le pavé de lave, à travers la foule toujours compacte sur le quai de Santa-Lucia. 20

«Scazziga, quelle mouche vous pique?⁵ vous allez causer quelque malheur!» s'écria M. d'Aspremont. Le cocher se retourna vivement pour répondre, et le regard irrité de Paul l'atteignit en plein visage. — Une pierre qu'il n'avait pas vue souleva une des roues de devant, 25 et il tomba de son siège par la violence du heurt,⁶ mais sans lâcher ses rênes. — Agile comme un singe, il remonta d'un saut à sa place, ayant au front une bosse grosse comme un œuf de poule.

«Du diable⁷ si je me retourne maintenant quand tu 30 me parleras! — grommela-t-il entre ses dents. Timberio,

Falsacappa et Gelsomina avaient raison, — c'est un jettatore! Demain, j'achèterai une paire de cornes. Si ça ne peut pas faire de bien, ça ne peut pas faire de mal.»

Ce petit incident fut désagréable à Paul; il le
5 ramenait dans le cercle magique dont il voulait sortir : une pierre se trouve tous les jours sous la roue d'une voiture, un cocher maladroit se laisse choir de son siège — rien n'est plus simple et plus vulgaire. Cependant l'*effet* avait suivi la *cause* de si près, la chute de Scazziga
10 coïncidait si justement avec le *regard* qu'il lui avait lancé, que ses appréhensions lui revinrent :

« J'ai bien envie, se dit-il, de quitter dès demain ce pays extravagant, où je sens ma cervelle balloter¹ dans mon crâne comme une noisette sèche dans sa coquille.
15 Mais si je confiais mes craintes à miss Ward, elle en rirait, et le climat de Naples est favorable à sa santé. — Sa santé; mais elle se portait bien avant de me connaître! Jamais ce nid de cygnes² balancé sur les eaux, qu'on nomme l'Angleterre, n'avait produit une enfant
20 plus blanche et plus rose! La vie éclatait dans ses yeux pleins de lumière, s'épanouissait sur ses joues fraîches et satinées; un sang riche et pur courait en veines bleues sous sa peau transparente; on sentait à travers sa beauté une force gracieuse! Comme sous mon regard
25 elle a pâli, maigri, changé! Comme ses mains délicates devenaient fluettes! Comme ses yeux si vifs s'entouraient de pénombres attendries.³ On eût dit que la consommation lui posait ses doigts osseux sur l'épaule. — En mon absence, elle a bien vite repris ses vives cou-
30 leurs; le souffle joue librement dans sa poitrine que le médecin interrogeait avec crainte; délivrée de mon influence funeste, elle vivrait de longs jours. — N'est-ce

pas moi qui la tue? — L'autre soir, n'a-t-elle pas éprouvé pendant que j'étais là, une souffrance si aiguë, que ses joues se sont décolorées comme au souffle froid de la mort? — Ne lui fais-je pas la jettatura sans le vouloir? — Mais peut-être aussi n'y a-t-il là rien que de naturel. — 5 Beaucoup de jeunes Anglaises ont des prédispositions aux maladies de poitrine. »

Ces pensées occupèrent Paul d'Aspremont pendant la route. Lorsqu'il se présenta sur la terrasse, séjour habituel de miss Ward et du commodore, les immenses 10 cornes des bœufs de Sicile, présent du comte d'Altavilla, recourbaient leurs croissants jaspés à l'endroit le plus en vue. Voyant que Paul les remarquait, le commodore devint bleu : ce qui était sa manière de rougir, car, moins délicat que sa nièce, il avait reçu les confidences 15 de Vicè...

Alicia, avec un geste de parfait dédain, fit signe à la servante d'emporter les cornes et fixa sur Paul son bel œil plein d'amour, de courage et de foi.

« Laissez-les à leur place, dit Paul à Vicè ; elles sont 20 fort belles. »

IX

L'OBSERVATION de Paul sur les cornes données par le comte Altavilla parut faire plaisir au commodore ; Vicè sourit, montrant sa denture dont les canines séparées et pointues brillaient d'une blancheur féroce ; Alicia, d'un 25 coup de paupière rapide, sembla poser à son ami une question qui resta sans réponse.

Un silence gênant s'établit.

Les premières minutes d'une visite même cordiale, familière, attendue et renouvelée tous les jours, sont 30

ordinairement embarrassées. Pendant l'absence, n'eût-elle duré que quelques heures, il s'est reformé autour de chacun une atmosphère invisible contre laquelle se brise l'effusion. C'est comme une glace parfaitement transparente qui laisse apercevoir le paysage et que ne traverserait pas le vol d'une mouche. Il n'y a rien en apparence, et pourtant on sent l'obstacle.

Une arrière-pensée dissimulée par un grand usage du monde¹ préoccupait en même temps les trois personnages de ce groupe habituellement plus à son aise. Le commodore tournait ses pouces avec un mouvement machinal; d'Aspremont regardait obstinément les pointes noires et polies des cornes qu'il avait défendues à Vicè d'emporter, comme un naturaliste cherchant à classer, d'après un fragment, une espèce inconnue; Alicia passait son doigt dans la rosette du large ruban qui ceignait son peignoir de mousseline, faisant mine d'en resserrer le nœud.

Ce fut miss Ward qui rompit la glace la première, avec cette liberté enjouée des jeunes filles anglaises, si modestes et si réservées, cependant, après le mariage.

«Vraiment, Paul, vous n'êtes guère aimable depuis quelque temps. Votre galanterie est-elle une plante de serre froide qui ne peut s'épanouir qu'en Angleterre, et dont la haute température de ce climat gêne le développement? Comme vous étiez attentif, empressé, toujours aux petits soins,² dans notre cottage du Lincolnshire! Vous m'abordiez la bouche en cœur,³ la main sur la poitrine, irréprochablement frisé, prêt à mettre un genou en terre devant l'idole de votre âme; — tel, enfin, qu'on représente les amoureux sur les vignettes de roman.

— Je vous aime toujours, Alicia, répondit d'Aspre-

mont d'une voix profonde, mais sans quitter des yeux les cornes suspendues à l'une des colonnes antiques qui soutenaient le plafond de pampres.

— Vous dites cela d'un ton si lugubre, qu'il faudrait être bien coquette pour le croire, continua miss Ward; 5
— j'imagine que ce qui vous plaisait en moi, c'était mon teint pâle, ma diaphanéité,¹ ma grâce ossianesque² et vaporeuse; mon état de souffrance me donnait un certain charme romantique que j'ai perdu.

— Alicia! jamais vous ne fûtes plus belle. 10

— Des mots, des mots, des mots, comme dit Shakespeare. Je suis si belle que vous ne daignez pas me regarder.»

En effet, les yeux de M. d'Aspremont ne s'étaient pas dirigés une seule fois vers la jeune fille. 15

«Allons, fit-elle avec un grand soupir comiquement exagéré, je vois que je suis devenue une grosse et forte paysanne, bien fraîche, bien colorée, bien rougeaude, sans la moindre distinction, incapable de figurer au bal d'Almacks,³ ou dans un livre de beautés, séparée d'un 20 sonnet admiratif par une feuille de papier de soie.

— Miss Ward, vous prenez plaisir à vous calomnier, dit Paul les paupières baissées.

— Vous feriez mieux de m'avouer franchement que je suis affreuse. — C'est votre faute aussi, commodore; 25 avec vos ailes de poulet, vos noix de côtelettes,⁴ vos filets de bœuf, vos petits verres de vin des Canaries, vos promenades à cheval, vos bains de mer, vos exercices gymnastiques, vous m'avez fabriqué cette fatale santé bourgeoise⁵ qui dissipe les illusions poétiques de M. 30 d'Aspremont.

— Vous tourmentez M. d'Aspremont et vous vous

moquez de moi, dit le commodore interpellé; mais, certainement, le filet de bœuf est substantiel et le vin des Canaries n'a jamais nui à personne.

— Quel désappointement, mon pauvre Paul! quitter
5 une nixe,¹ un elfe, une willis, et retrouver ce que les
médecins et les parents appellent une jeune personne
bien constituée! — Mais écoutez-moi, puisque vous
n'avez plus le courage de m'envisager, et frémissez
d'horreur. — Je pèse sept onces de plus qu'à mon départ
10 d'Angleterre.

— Huit onces! interrompit avec orgueil le commodore, qui soignait Alicia comme eût pu le faire la mère la plus tendre.

— Est-ce huit onces précisément? Oncle terrible,
15 vous voulez donc désenchanter à tout jamais M. d'Aspremont?» fit Alicia en affectant un découragement moqueur.

Pendant que la jeune fille le provoquait par ces coquetteries, qu'elle ne se fût pas permises, même envers
20 son fiancé, sans de graves motifs, M. d'Aspremont, en proie à son idée fixe et ne voulant pas nuire à miss Ward par son regard fatal, attachait ses yeux aux cornes talismaniques ou les laissait errer vaguement sur l'immense étendue bleue qu'on découvre du haut de la
25 terrasse.

Il se demandait s'il n'était pas de son devoir de fuir Alicia, dût-il passer pour un homme sans foi et sans honneur, et d'aller finir sa vie dans quelque île déserte où, du moins, sa jettature s'éteindrait faute d'un regard
30 humain pour l'absorber.

«Je vois, dit Alicia continuant sa plaisanterie, ce qui vous rend si sombre et si sérieux; l'époque de notre

mariage est fixée à un mois; et vous reculez à l'idée de devenir le mari d'une pauvre campagnarde qui n'a plus la moindre élégance. Je vous rends votre parole: vous pourrez épouser mon amie miss Sarah Templeton, qui mange des pickles et boit du vinaigre pour être mince!» 5

Cette imagination la fit rire de ce rire argentin et clair de la jeunesse. Le commodore et Paul s'associèrent franchement à son hilarité.

Quand la dernière fusée de sa gaieté nerveuse se fut éteinte, elle vint à d'Aspremont, le prit par la main, le conduisit au piano placé à l'angle de la terrasse, et lui dit en ouvrant un cahier de musique sur le pupitre: 10

« Mon ami, vous n'êtes pas en train de causer aujourd'hui et, « ce qui ne vaut pas la peine d'être dit on le chante; »¹ vous allez donc faire votre partie dans ce duettino,² dont l'accompagnement n'est pas difficile; ce ne sont presque que des accords plaqués. »³ 15

Paul s'assit sur le tabouret, miss Alicia se mit debout près de lui, de manière à pouvoir suivre le chant sur la partition. Le commodore renversa sa tête, allongea ses jambes et prit une pose de béatitude anticipée, car il avait des prétentions au dilettantisme et affirmait adorer la musique; mais dès la sixième mesure il s'endormait du sommeil des justes; sommeil qu'il s'obstinait, malgré les railleries de sa nièce, à appeler une extase, — quoi- 25 qu'il lui arrivât quelquefois de ronfler, symptôme médiocrement extatique.

Le duettino était une vive et légère mélodie, dans le goût de Cimarosa,⁴ sur des paroles de Métastase,⁵ et que nous ne saurions mieux définir qu'en la comparant à un papillon traversant à plusieurs reprises un rayon de soleil. 30

La musique a le pouvoir de chasser les mauvais esprits: au bout de quelques phrases, Paul ne pensait plus aux doigts conjurateurs, aux cornes magiques, aux amulettes de corail; il avait oublié le terrible bouquin¹
5 du signor Valetta et toutes les rêveries de la jettatura. Son âme montait gaiement, avec la voix d'Alicia, dans un air pur et lumineux.

Les cigales faisaient silence comme pour écouter, et la brise de mer qui venait de se lever emporta les notes
10 avec les pétales des fleurs tombées des vases sur le rebord de la terrasse.

«Mon oncle dort comme les sept dormants² dans leur grotte. S'il n'était pas coutumier du fait, il y aurait de quoi froisser notre amour-propre de virtuoses, dit Alicia
15 en refermant le cahier. Pendant qu'il repose, voulez-vous faire un tour de jardin avec moi, Paul? je ne vous ai pas encore montré mon paradis.»

Et elle prit à un clou planté dans l'une des colonnes, où il était suspendu par des brides, un large chapeau de
20 paille de Florence.

Alicia professait en fait d'horticulture les principes les plus bizarres; elle ne voulait pas qu'on cueillît les fleurs ni qu'on taillât les branches; et ce qui l'avait charmée dans la villa, c'était, comme nous l'avons dit
25 l'état sauvagement inculte du jardin.

Les deux jeunes gens se frayaient une route au milieu des massifs qui se rejoignaient aussitôt après leur passage. Alicia marchait devant et riait de voir Paul cinglé derrière elle par les branches de lauriers-roses qu'elle
30 déplaçait. A peine avait-elle fait une vingtaine de pas, que la main verte d'un rameau, comme pour faire une espièglerie végétale, saisit et retint son chapeau

de paille en l'élevant si haut, que Paul ne put le reprendre.

Heureusement, le feuillage était touffu, et le soleil jetait à peine quelques sequins d'or¹ sur le sable à travers les interstices des ramures.

5

«Voici ma retraite favorite,» dit Alicia, en désignant à Paul un fragment de roche aux cassures pittoresques, que protégeait un fouillis d'orangers, de cédrats, de lentisques et de myrtes.

Elle s'assit dans une anfractuosité taillée en forme 10 de siège, et fit signe à Paul de s'agenouiller devant elle sur l'épaisse mousse sèche qui tapissait le pied de la roche.

«Mettez vos deux mains dans les miennes et regardez-moi bien en face. Dans un mois, je serai votre femme. 15 Pourquoi vos yeux évitent-ils les miens?»

En effet, Paul, revenu à ses rêveries de jettature, détournait la vue.

«Craignez-vous d'y lire une pensée contraire ou coupable? Vous savez que mon âme est à vous depuis le 20 jour où vous avez apporté à mon oncle la lettre de recommandation dans le parloir de Richmond. Je suis de la race de ces Anglaises tendres, romanesques et fières, qui prennent en une minute un amour qui dure toute la vie — plus que la vie peut-être, — et qui sait 25 aimer sait mourir. Plongez vos regards dans les miens, je le veux; n'essayez pas de baisser la paupière, ne vous détournez pas, ou je penserai qu'un gentleman qui ne doit craindre que Dieu se laisse effrayer par de viles superstitions. Fixez sur moi cet œil que vous croyez si 30 terrible et qui m'est si doux, car j'y vois votre amour, et jugez si vous me trouvez assez jolie encore pour me

mener, quand nous serons mariés, promener à Hyde-Park¹ en calèche découverte.

Paul, éperdu, fixait sur Alicia un long regard plein de passion et d'enthousiasme. — Tout à coup la jeune fille
5 pâlit; une douleur lancinante² lui traversa le cœur comme un fer de flèche: il sembla que quelque fibre se rompait dans sa poitrine, et elle porta vivement son mouchoir à ses lèvres. Une goutte rouge tacha la fine batiste, qu'Alicia replia d'un geste rapide.
10 «Oh! merci, Paul, vous m'avez rendue bien heureuse, car je croyais que vous ne m'aimiez plus!»

X

LE mouvement d'Alicia pour cacher son mouchoir n'avait pu être si prompt que M. d'Aspremont ne l'aperçut; une pâleur affreuse couvrit les traits de Paul car
15 une preuve irrécusable de son fatal pouvoir venait de lui être donnée, et les idées les plus sinistres lui traversaient la cervelle, la pensée du suicide se présenta même à lui; n'était-il pas de son devoir de supprimer comme un être malfaisant et d'anéantir ainsi la cause involontaire de
20 tant de malheurs? Il eût accepté pour son compte les épreuves les plus dures et porté courageusement le poids de la vie; mais donner la mort à ce qu'il aimait le mieux au monde, n'était-ce pas aussi par trop horrible?

L'héroïque jeune fille avait dominé la sensation de
25 douleur, suite du regard de Paul, et qui coïncidait si étrangement avec les avis du comte Altavilla. — Un esprit moins ferme eût pu se frapper de ce résultat, sinon surnaturel, du moins difficilement explicable; mais, nous l'avons dit, l'âme d'Alicia était religieuse et non super-

stitieuse. Sa foi inébranlable en ce qu'il faut croire rejetait comme des contes de nourrice toutes ces histoires d'influences mystérieuses, et se riait des préjugés populaires les plus profondément enracinés. — D'ailleurs, eût-elle admis la jettature comme réelle, en eût-elle reconnu 5 chez Paul les signes évidents, son cœur tendre et fier n'aurait pas hésité une seconde. — Paul n'avait commis aucune action où la susceptibilité la plus délicate pût trouver à reprendre,¹ et miss Ward eût préféré tomber morte sous ce regard, prétendu si funeste, à reculer 10 devant un amour accepté par elle avec le consentement de son oncle et que devait couronner bientôt le mariage. Miss Alicia Ward ressemblait un peu à ces héroïnes de Shakespeare chastement hardies, virginalement résolues, dont l'amour subit n'en est pas moins pur et fidèle, et 15 qu'une seule minute lie pour toujours; sa main avait pressé celle de Paul, et nul homme au monde ne devait plus l'enfermer dans ses doigts. Elle regardait sa vie comme enchaînée, et sa pudeur se fût révoltée à l'idée seule d'un autre hymen. 20

Elle montra donc une gaieté réelle ou si bien jouée, qu'elle eût trompé l'observateur le plus fin, et, relevant Paul, toujours à genoux à ses pieds, elle le promena à travers les allées obstruées de fleurs et de plantes de son jardin inculte, jusqu'à une place où la végétation, en 25 s'écartant, laissait apercevoir la mer comme un rêve bleu d'infini. — Cette sérénité lumineuse dispersa les pensées sombres de Paul: Alicia s'appuyait sur le bras du jeune homme avec un abandon confiant, comme si déjà elle eût été sa femme. Par cette pure et muette caresse, 30 insignifiante de la part de tout autre, décisive de la sienne, elle se donnait à lui plus formellement encore, le

rassurant contre ses terreurs, et lui faisant comprendre combien peu la touchaient les dangers dont on la menaçait. Quoiqu'elle eût imposé silence d'abord à Vicè, ensuite à son oncle, et que le comte Altavilla n'eût
5 nommé personne, tout en recommandant de se préserver d'une influence mauvaise, elle avait vite compris qu'il s'agissait de Paul d'Aspremont; les obscurs discours du beau Napolitain ne pouvaient faire allusion qu'au jeune Français. Elle avait vu aussi que Paul, cédant au pré-
10 jugé si répandu à Naples, qui fait un jettatore de tout homme d'une physionomie un peu singulière, se croyait, par une inconcevable faiblesse d'esprit, atteint du fascino, et détournait d'elle ses yeux pleins d'amour, de peur de lui nuire par un regard; pour combattre ce
15 commencement d'idée fixe, elle avait provoqué la scène que nous venons de décrire, et dont le résultat contra-riait l'intention, car il ancrâ Paul plus que jamais dans sa fatale monomanie.

Les deux amants regagnèrent la terrasse, où le com-
20 modore, continuant à subir l'effet de la musique, dormait encore mélodieusement sur son fauteuil de bambou. — Paul prit congé, et miss Ward, parodiant le geste d'adieu napolitain, lui envoya du bout des doigts un imperceptible baiser en disant: «A demain, Paul, n'est-ce pas?»
25 d'une voix toute chargée de suaves caresses.

Alicia était en ce moment d'une beauté radieuse, alarmante, presque surnaturelle, qui frappa son oncle réveillé en sursaut par la sortie de Paul. — Le blanc de ses yeux prenait des tons d'argent bruni et faisait étin-
30 celer les prunelles comme des étoiles d'un noir lumineux; ses joues se nuançaient au pommettes d'un rose idéal, d'une pureté et d'une ardeur célestes, qu'aucun peintre

ne posséda jamais sur sa palette; ses tempes, d'une transparence d'agate, se veinaient d'un réseau de petits filets bleus, et toute sa chair semblait pénétrée de rayons; on eût dit que l'âme lui venait à la peau.

«Comme vous êtes belle, aujourd'hui, Alicia! dit le commodore. 5

— Vous me gâtez, mon oncle; et si je ne suis pas la plus orgueilleuse petite fille des trois royaumes,¹ ce n'est pas votre faute. Heureusement, je ne crois pas aux flatteries, même désintéressées. 10

— Belle, dangereusement belle, continua en lui-même le commodore; elle me rappelle, trait pour trait, sa mère, la pauvre Nancy, qui mourut à dix-neuf ans. De tels anges ne peuvent rester sur terre: il semble qu'un souffle les soulève et que des ailes invisibles palpitent à leurs 15 épaules; c'est trop blanc, trop rose, trop pur, trop parfait; il manque à ces corps éthérés le sang rouge et grossier de la vie. Dieu, qui les prête au monde pour quelques jours, se hâte de les reprendre. Cet éclat suprême m'attriste comme un adieu. 20

— Eh bien, mon oncle, puisque je suis si jolie, reprit miss Ward, qui voyait le front du commodore s'assombrir, c'est le moment de me marier: le voile et la couronne m'iront bien.

— Vous marier! êtes-vous donc si pressée de quitter 25 votre vieux peau-rouge d'oncle, Alicia?

— Je ne vous quitterai pas pour cela; n'est-il pas convenu avec M. d'Aspremont que nous demeurerons ensemble? Vous savez bien que je ne puis vivre sans vous. 30

— M. d'Aspremont! M. d'Aspremont! . . . La noce n'est pas encore faite.

— N'a-t-il pas votre parole . . . et la mienne? — Sir Joshua Ward n'y a jamais manqué.

— Il a ma parole, c'est incontestable, répondit le commodore évidemment embarrassé.

5 — Le terme de six mois que vous avez fixé n'est-il pas écoulé . . . depuis quelques jours? dit Alicia, dont les joues pudiques rosirent¹ encore davantage, car cet entretien, nécessaire au point où en étaient les choses, effarouchait sa délicatesse de sensitive.²

10 — Ah! tu as compté les mois, petite fille; fiez-vous donc à ces mines discrètes!³

— J'aime M. d'Aspremont, répondit gravement la jeune fille.

— Voilà l'enclouure, fit sir Joshua Ward, qui, tout
15 imbu des idées de Vicè et d'Altavilla, se souciait médiocrement d'avoir pour gendre un jettatore. — Que n'en aimes-tu un autre!

— Je n'ai pas deux cœurs, dit Alicia; je n'aurai qu'un amour, dussé-je, comme ma mère, mourir à dix-neuf ans.

20 — Mourir! ne dites pas de ces vilains mots, je vous en supplie, s'écria le commodore.

— Avez-vous quelque reproche à faire à M. d'Aspremont?

— Aucun, assurément.

25 — A-t-il forfait à l'honneur de quelque manière que ce soit? S'est-il montré une fois lâche, vil, menteur ou perfide? Jamais a-t-il insulté une femme ou reculé devant un homme? Son blason est-il terni de quelque souillure secrète? Une jeune fille, en prenant son bras pour paraître dans le monde, a-t-elle à rougir ou à baisser les yeux?

30 — M. Paul d'Aspremont est un parfait gentleman, il n'y a rien à dire sur sa respectabilité.

— Croyez, mon oncle, que si un tel motif existait, je renoncerais à M. d'Aspremont sur l'heure et m'ensevelirais dans quelque retraite inaccessible; mais nulle autre raison, entendez-vous, nulle autre ne me fera manquer à une promesse sacrée,» dit miss Alicia Ward d'un ton 5 ferme et doux.

Le commodore tournait ses pouces, mouvement habituel chez lui lorsqu'il ne savait que répondre, et qui lui servait de contenance.

«Pourquoi montrez-vous maintenant tant de froideur 10 à Paul? continua miss Ward. Autrefois vous aviez tant d'affection pour lui; vous ne pouviez vous en passer dans notre cottage du Lincolnshire, et vous disiez, en lui serrant la main à lui couper les doigts, que c'était un digne garçon, à qui vous confieriez volontiers le bonheur 15 d'une jeune fille.

— Oui, certes, je l'aimais ce bon Paul, dit le commodore qu'émouvaient ces souvenirs rappelés à propos; mais ce qui est obscur dans les brouillards de l'Angleterre devient clair au soleil de Naples . . . 20

— Que voulez-vous dire? fit d'une voix tremblante Alicia abandonnée subitement par ses vives couleurs, et devenue blanche comme une statue d'albâtre sur un tombeau.

— Que ton Paul est un jettatore.

— Comment! vous! mon oncle; vous, sir Joshua 25 Ward, un gentilhomme, un chrétien, un sujet de Sa Majesté Britannique, un ancien officier de la marine anglaise, un être éclairé et civilisé, que l'on consulterait sur toutes choses, vous qui avez l'instruction et la sagesse, qui lisez chaque soir la Bible et l'Évangile, vous 30 ne craignez pas d'accuser Paul de jettature! Oh! je n'attendais pas cela de vous!

— Ma chère Alicia, répondit le commodore, je suis peut-être tout ce que vous dites là lorsqu'il ne s'agit pas de vous, mais lorsqu'un danger, même imaginaire, vous menace, je deviens plus superstitieux qu'un paysan des 5 Abruzzes, qu'un lazzarone du Môle,¹ qu'un ostricaio² de Chiaja, qu'une servante de la Terre de Labour³ ou même qu'un comte napolitain. Paul peut bien me dévisager tant qu'il voudra avec ses yeux dont le rayon visuel se croise, je resterai aussi calme que devant la pointe d'une 10 épée ou le canon d'un pistolet. Le fascino ne mordra pas sur ma peau tannée, hâlée et rougie par tous les soleils de l'univers. Je ne suis crédule que pour vous, chère nièce, et j'avoue que je sens une sueur froide me baigner les tempes quand le regard de ce malheureux 15 garçon se pose sur vous. Il n'a pas d'intentions mauvaises, je le sais, et il vous aime plus que sa vie, mais il me semble que, sous cette influence, vos traits s'altèrent, vos couleurs disparaissent, et que vous tâchez de dissimuler une souffrance aiguë; et alors il me prend de 20 furieuses envies de lui crever les yeux, à votre M. Paul d'Aspremont, avec la pointe des cornes données par Altavilla.

— Pauvre cher oncle, dit Alicia, attendrie par la chaleureuse explosion du commandeur; nos existences 25 sont dans les mains de Dieu; il ne meurt pas un prince sur son lit de parade, ni un passerau des toits sous sa tuile, que son heure ne soit marquée là-haut; le fascino n'y fait rien, et c'est une impiété de croire qu'un regard plus ou moins oblique puisse avoir une influence. 30 Voyons, n'oncle,⁴ continua-t-elle, en prenant le terme d'affection familière du fou dans *le Roi Lear*, vous ne parliez pas sérieusement tout à l'heure; votre affection

pour moi troublait votre jugement toujours si droit. N'est-ce pas? vous n'oseriez lui dire, à M. Paul d'Aspremont, que vous lui retirez la main de votre nièce, mise par vous dans la sienne, et que vous n'en voulez plus pour gendre, sous le beau prétexte qu'il est — jettatore! 5

— Par Joshua! mon patron, qui arrêta le soleil, s'écria le commodore, je ne le lui mâcherai pas,¹ à ce joli M. Paul. Cela m'est bien égal d'être ridicule, absurde, déloyal même, quand il y va de votre santé, de votre vie peut-être! J'étais engagé avec un homme, et non avec 10 un fascinateur. J'ai promis; eh bien! je fausse ma promesse, voilà tout; s'il n'est pas content, je lui rendrai raison.»

Et le commodore, exaspéré, fit le geste de se fendre,² sans faire la moindre attention à la goutte qui lui mordait 15 les doigts du pied.

«Sir Joshua Ward, vous ne ferez pas cela,» dit Alicia avec une dignité calme.

Le commodore se laissa tomber tout essoufflé dans son fauteuil de bambou et garda le silence. 20

«Eh bien, mon oncle, quand même cette accusation odieuse et stupide serait vraie, faudra-t-il pour cela repousser M. d'Aspremont et lui faire un crime d'un malheur? N'avez-vous pas reconnu que le mal qu'il pouvait produire ne dépendait pas de sa volonté, et que jamais 25 âme ne fut plus aimante, plus généreuse et plus noble?

— On n'épouse pas les vampires, quelque bonnes que soient leurs intentions, répondit le commodore.

— Mais tout cela est chimère, extravagance, superstition; ce qu'il y a de vrai, malheureusement, c'est que 30 Paul s'est frappé de ces folies, qu'il a prises au sérieux; il est effrayé, halluciné; il croit à son pouvoir fatal, il a

peur de lui-même, et chaque petit accident qu'il ne remarquait pas autrefois, et dont aujourd'hui il s' imagine être la cause, confirme en lui cette conviction. N'est-ce pas à moi, qui suis sa femme devant Dieu, et qui le
5 serai bientôt devant les hommes, — bénie par vous, mon cher oncle, — de calmer cette imagination surexcitée, de chasser ces vains fantômes, de rassurer, par ma sécurité apparente et réelle, cette anxiété hagarde, sœur de la monomanie, et de sauver, au moyen du bonheur, cette
10 belle âme troublée, cet esprit charmant en péril?

— Vous avez toujours raison, miss Ward, dit le comodore; et moi, que vous appelez sage, je ne suis qu'un vieux fou. Je crois que cette Vicè est sorcière; elle m'avait tourné la tête avec toutes ses histoires. Quant
15 au comte Altavilla, ses cornes et sa bimbeloterie¹ cabalistique me semblent à présent assez ridicules. Sans doute, c'était un stratagème imaginé pour faire éconduire Paul et t'épouser lui-même.

— Il se peut que le comte Altavilla soit de bonne foi,
20 dit miss Ward en souriant; — tout à l'heure vous étiez encore de son avis sur la jettature.

— N'abusez pas de vos avantages, miss Alicia; d'ailleurs je ne suis pas encore si bien revenu de mon erreur que je n'y puisse retomber. Le meilleur serait de quitter
25 Naples par le premier départ de bateau à vapeur, et de retourner tout tranquillement en Angleterre. Quand Paul ne verra plus les cornes de bœuf, les massacres de cerf, les doigts allongés en pointe, les amulettes de corail et tout ces engins diaboliques, son imagination se tran-
30 quillera, et moi-même j'oublierai ces sornettes² qui ont failli me faire fausser ma parole et commettre une action indigne d'un galant homme. — Vous épouserez Paul,

puisque c'est convenu. Vous me garderez le parloir et la chambre du rez-de-chaussée dans la maison de Richmond, la tourelle octogone au castel de Lincolnshire, et nous vivrons heureux ensemble. Si votre santé exige un air plus chaud, nous louerons une maison de campagne 5 aux environs de Tours,¹ ou bien encore à Cannes,² où lord Brougham³ possède une belle propriété, et où ces damnables superstitions de jettatura sont inconnues, Dieu merci. — Que dites-vous de mon projet, Alicia?

— Vous n'avez pas besoin de mon approbation, ne 10 suis-je pas la plus obéissante des nièces?

— Oui, lorsque je fais ce que vous voulez, petite masque, »⁴ dit en souriant le commodore qui se leva pour regagner sa chambre.

Alicia resta quelques minutes encore sur la terrasse; 15 mais, soit que cette scène eût déterminé chez elle quelque excitation fébrile, soit que Paul exerçât réellement sur la jeune fille l'influence que redoutait le commodore, la brise tiède, en passant sur ses épaules protégées d'une simple gaze, lui causa une impression glaciale, et le soir, 20 se sentant mal à l'aise, elle pria Vicè d'étendre sur ses pieds froids et blancs comme le marbre une de ces couvertures arlequinées⁵ qu'on fabrique à Venise.

Cependant les lucioles scintillaient dans le gazon, les grillons chantaient, et la lune large et jaune montait au 25 ciel dans une brume de chaleur.

XI

Le lendemain de cette scène, Alicia, dont la nuit n'avait pas été bonne, effleura à peine des lèvres le breuvage que lui offrait Vicè tous les matins, et le reposa

languissamment sur le guéridon près de son lit. Elle n'éprouvait précisément aucune douleur, mais elle se sentait brisée; c'était plutôt une difficulté de vivre qu'une maladie, et elle eût été embarrassée d'en accuser les
5 symptômes¹ à un médecin. Elle demanda un miroir à Vicè, car une jeune fille s'inquiète plutôt de l'altération que la souffrance peut apporter à sa beauté que de la souffrance elle-même. Elle était d'une blancheur extrême; seulement deux petites taches semblables à deux
10 feuilles de rose du Bengale² tombées sur une coupe de lait nageaient sur sa pâleur. Ses yeux brillaient d'un éclat insolite, allumés par les dernières flammes de la fièvre; mais le cerise³ de ses lèvres était beaucoup moins vif, et pour y faire revenir la couleur, elle les mordit de
15 ses petites dents de nacre.

Elle se leva, s'enveloppa d'une robe de chambre en cachemire blanc, tourna une écharpe de gaze autour de sa tête, — car, malgré la chaleur qui faisait crier les
cigales, elle était encore un peu frileuse, — et se rendit
20 sur la terrasse à l'heure accoutumée, pour ne pas éveiller la sollicitude toujours aux aguets du commodore. Elle toucha du bout des lèvres⁴ au déjeuner, bien qu'elle n'eût pas faim, mais le moindre indice de malaise n'eût pas manqué d'être attribué à l'influence de Paul par sir
25 Joshua Ward, et c'est ce qu'Alicia voulait éviter avant toute chose.

Puis, sous prétexte que l'éclatante lumière du jour la fatiguait, elle se retira dans sa chambre, non sans avoir réitéré plusieurs fois au commodore, soupçonneux en pa-
30 reille matière, l'assurance qu'elle se portait à ravir.

«A ravir . . . j'en doute, se dit le commodore à lui-même lorsque sa nièce s'en fut allée. — Elle avait des tons

nacrés près de l'œil, de petites couleurs vives au haut des joues,—juste comme sa pauvre mère, qui, elle aussi, prétendait ne s'être jamais mieux portée.—Que faire? Lui ôter Paul, ce serait la tuer d'une autre manière; laissons agir la nature. Alicia est si jeune! Oui, mais c'est aux plus jeunes et aux belles que la vieille Mob en veut;¹ elle est jalouse comme une femme. Si je faisais venir un docteur? mais que peut la médecine sur un ange! Pourtant tous les symptômes fâcheux avaient disparu... Ah! si c'était toi, damné Paul, dont le souffle fit pencher 10 cette fleur divine, je t'étranglerais de mes propres mains. Nancy ne subissait le regard d'aucun jettatore et elle est morte!—Si Alicia mourait! Non, cela n'est pas possible. Je n'ai rien fait à Dieu pour qu'il me réserve cette affreuse douleur. Quand cela arrivera, il y aura longtemps que je dormirai sous ma pierre avec le *Sacred to the memory of sir Joshua Ward*, à l'ombre de mon clocher natal. C'est elle qui viendra pleurer et prier sur la pierre grise pour le vieux commodore... Je ne sais ce que j'ai, mais je suis mélancolique et funèbre en diable² ce matin!» 20

Pour dissiper ces idées noires, le commodore ajouta un peu de rhum de la Jamaïque au thé refroidi dans sa tasse, et se fit apporter son houka,³ distraction innocente qu'il ne se permettait qu'en l'absence d'Alicia, dont la délicatesse eût pu être offusquée même par cette fumée 25 légère mêlée de parfums.

Il avait déjà fait bouillonner l'eau aromatisée du récipient et chassé devant lui quelques nuages bleuâtres, lorsque Vicè parut annonçant le comte Altavilla.

«Sir Joshua, dit le comte après les premières civilités, 30 avez-vous réfléchi à la demande que je vous ai faite l'autre jour?

— J'y ai réfléchi, reprit le commodore; mais, vous le savez, M. Paul d'Aspremont a ma parole.

— Sans doute; pourtant il y a des cas où une parole se retire; par exemple, lorsque l'homme à qui on l'a
5 donnée, pour une raison ou pour une autre, n'est pas tel qu'on le croyait d'abord.

— Comte, parlez plus clairement.

— Il me répugne de charger un rival; mais, d'après la conversation que nous avons eue ensemble, vous
10 devez me comprendre. Si vous rejetiez M. Paul d'Aspremont, m'accepteriez-vous pour gendre?

— Moi, certainement, mais il n'est pas aussi sûr que miss Ward s'arrangeât de cette substitution. — Elle est entêtée de ce Paul, et c'est un peu ma faute, car moi-
15 même je favorisais ce garçon avant toutes ces sottises histoires. — Pardon, comte, de l'épithète, mais j'ai vraiment la cervelle à l'envers.¹

— Voulez-vous que votre nièce meure? dit Altavilla d'un ton ému et grave.

20 — Tête et sang! ma nièce mourir!» s'écria le commodore en bondissant de son fauteuil et en rejetant le tuyau de maroquin de son houka.

Quand on attaquait cette corde chez sir Joshua Ward, elle vibrait toujours.

25 «Ma nièce est-elle donc dangereusement malade?

— Ne vous alarmez pas si vite, milord; miss Alicia peut vivre, et même très-longtemps.

— A la bonne heure! vous m'aviez bouleversé.

— Mais à une condition, continua le comte Altavilla:
30 c'est qu'elle ne voie plus M. Paul d'Aspremont.

Ah! voilà la jettature qui revient sur l'eau! Par malheur, miss Ward n'y croit pas.

— Écoutez-moi, dit posément le comte Altavilla. — Lorsque j'ai rencontré pour la première fois miss Alicia au bal chez le prince de Syracuse, et que j'ai conçu pour elle une passion aussi respectueuse qu'ardente, c'est de la santé étincelante, de la joie d'existence, de la fleur de vie qui éclataient dans toute sa personne que je fus d'abord frappé. Sa beauté en devenait lumineuse et nageait comme dans une atmosphère de bien-être. — Cette phosphorescence la faisait briller comme une étoile; elle éteignait Anglaises, Russes, Italiennes, et je ne vis plus qu'elle. — A la distinction britannique elle joignait la grâce pure et forte des anciennes déesses; excusez cette mythologie chez le descendant d'une colonie grecque.¹

— C'est vrai qu'elle était superbe! Miss Edwina O'Herty, lady Eleonor Lilly, mistress Jane Strangford, la princesse Véra Fédorowna Bariatinski faillirent en avoir la jaunisse² de dépit, dit le commodore enchanté.

— Et maintenant ne remarquez-vous pas que sa beauté a pris quelque chose de languissant, que ses traits s'atténuent en délicatesses morbides, que les veines de ses mains se dessinent plus bleues qu'il ne faudrait, que sa voix a des sons d'harmonica d'une vibration inquiétante et d'un charme douloureux? L'élément terrestre s'efface et laisse dominer l'élément angélique. Miss Alicia devient d'une perfection éthérée que, dussiez-vous me trouver matériel, je n'aime pas voir aux filles de ce globe.»

Ce que disait le comte répondait si bien aux préoccupations secrètes de sir Joshua Ward, qu'il resta quelques minutes silencieux et comme perdu dans une rêverie profonde.

« Tout cela est vrai; bien que parfois je cherche à me faire illusion, je ne puis en disconvenir.

— Je n'ai pas fini, dit le comte; la santé de miss Alicia avant l'arrivée de M. d'Aspremont en Angleterre
5 avait-elle fait naître des inquiétudes?

— Jamais: c'était la plus fraîche et la plus rieuse enfant des trois royaumes.

— La présence de M. d'Aspremont coïncide, comme vous le voyez, avec les périodes malades qui altèrent
10 la précieuse santé de miss Ward. Je ne vous demande pas, à vous, homme du Nord, d'ajouter une foi implicite à une croyance, à un préjugé, à une superstition, si vous voulez, de nos contrées méridionales, mais convenez cependant que ces faits sont étranges et méritent toute
15 votre attention . . .

— Alicia ne peut-elle être malade . . . naturellement? dit le commodore, ébranlé par les raisonnements captieux d'Altavilla, mais que retenait une sorte de honte anglaise d'adopter la croyance populaire napolitaine.

20 — Miss Ward n'est pas malade; elle subit une sorte d'empoisonnement par le regard, et si M. d'Aspremont n'est pas jettatore, au moins il est funeste.

— Qu'y puis-je faire? elle aime Paul, se rit de la jettature et prétend qu'on ne peut donner une pareille
25 raison à un homme d'honneur pour le refuser.

— Je n'ai pas le droit de m'occuper de votre nièce, je ne suis ni son frère, ni son parent, ni son fiancé; mais si j'obtenais votre aveu,¹ peut-être tenterais-je un effort pour l'arracher à cette influence fatale. Oh! ne craignez
30 rien; je ne commettrai pas d'extravagance; — quoique jeune, je sais qu'il ne faut pas faire de bruit autour de la réputation d'une jeune fille; — seulement permettez-moi

de me taire sur mon plan. Ayez assez de confiance en ma loyauté pour croire qu'il ne renferme rien que l'honneur le plus délicat ne puisse avouer.

— Vous aimez donc bien ma nièce? dit le commodore.

5

— Oui, puisque je l'aime sans espoir; mais m'accordez-vous la licence d'agir?

— Vous êtes un terrible homme, comte Altavilla; eh bien! tâchez de sauver Alicia à votre manière, je ne le trouverai pas mauvais, et même je le trouverai fort bon.» 10

Le comte se leva, salua, regagna sa voiture et dit au cocher de le conduire à l'hôtel de Rome.

Paul, les coudes sur la table, la tête dans ses mains, était plongé dans les plus douloureuses réflexions; il avait vu les deux ou trois gouttelettes rouges sur le mou- 15
choir d'Alicia, et, toujours infatué de son idée fixe, il se reprochait son amour meurtrier, il se blâmait d'accepter le dévouement de cette belle jeune fille décidée à mourir pour lui, et se demandait par quel sacrifice surhumain il pourrait payer cette sublime abnégation. 20

Paddy, le jockey-gnome, interrompit cette méditation en apportant la carte du comte Altavilla.

« Le comte Altavilla! que peut-il me vouloir? fit Paul excessivement surpris. Faites-le entrer. »

Lorsque le Napolitain parut sur le seuil de la porte, 25
M. d'Aspremont avait déjà posé sur son étonnement ce masque d'indifférence glaciale qui sert aux gens du monde à cacher leurs impressions.

Avec une politesse froide il désigna un fauteuil au comte, s'assit lui-même, et attendit en silence, les yeux 30
fixés sur le visiteur.

« Monsieur, commença le comte en jouant avec les

breloques de sa montre, ce que j'ai à vous dire est si étrange, si déplacé, si inconvenant,¹ que vous auriez le droit de me jeter par la fenêtre. — Épargnez-moi cette brutalité, car je suis prêt à vous rendre raison en galant
5 homme.

— J'écoute, monsieur, sauf à² profiter plus tard de l'offre que vous me faites, si vos discours ne me conviennent pas, répondit Paul, sans qu'un muscle de sa figure bougeât.

10 — Vous êtes jettatore!»

A ces mots, une pâleur verte envahit subitement la face de M. d'Aspremont, une auréole rouge cercla ses yeux; ses sourcils se rapprochèrent, la ride de son front se creusa, et de ses prunelles jaillirent comme des lueurs
15 sulfureuses; il se souleva à demi, déchirant de ses mains crispées les bras d'acajou du fauteuil. Ce fut si terrible, qu'Altavilla, tout brave qu'il était, saisit une des petites branches de corail bifurquées suspendues à la chaîne de sa montre, et en dirigea instinctivement les pointes vers
20 son interlocuteur.

Par un effort suprême de volonté, M. d'Aspremont se rassit et dit: «Vous aviez raison, monsieur; telle est, en effet, la récompense que mériterait une pareille insulte; mais j'aurai la patience d'attendre une autre réparation.

25 — Croyez, continua le comte, que je n'ai pas fait à un gentleman cet affront, qui ne peut se laver qu'avec du sang, sans les plus graves motifs. J'aime miss Alicia Ward.

— Que m'importe ?

30 — Cela vous importe, en effet, fort peu, car vous êtes aimé; mais moi, don Felipe Altavilla, je vous défends de voir miss Alicia Ward.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

— Je le sais, répondit le comte napolitain; aussi je n'espère pas que vous m'obéissiez.

— Alors quel est le motif qui vous fait agir? dit Paul.

5

— J'ai là conviction que le fascino, dont malheureusement vous êtes doué, influe d'une manière fatale sur miss Alicia Ward. C'est là une idée absurde, un préjugé digne du moyen-âge, qui doit vous paraître profondément ridicule; je ne discuterai pas là-dessus avec vous. 10 Vos yeux se portent vers miss Ward et lui lancent malgré vous ce regard funeste qui la fera mourir. Je n'ai aucun autre moyen d'empêcher ce triste résultat que de vous chercher une querelle d'Allemand.¹ Au seizième siècle, je vous aurais fait tuer par quelqu'un de 15 mes paysans de la montagne, mais aujourd'hui ces mœurs ne sont plus de mise.² J'ai bien pensé à vous prier de retourner en France; c'était trop naïf: vous auriez ri de ce rival qui vous eût dit de vous en aller et de le laisser seul auprès de votre fiancée sous prétexte 20 de jettature.»

Pendant que le comte Altavilla parlait, Paul d'Aspremont se sentait pénétré d'une secrète horreur; il était donc, lui chrétien, en proie aux puissances de l'enfer, et le mauvais ange regardait par ses prunelles! Il semait 25 les catastrophes, son amour donnait la mort! Un instant sa raison tourbillonna dans son cerveau,³ et la folie battit de ses ailes les parois intérieures de son crâne.

« Comte, sur l'honneur, pensez-vous ce que vous dites? s'écria d'Aspremont, après quelques minutes d'une rêverie que le Napolitain respecta. 30

— Sur l'honneur, je le pense.

— Oh! alors ce serait donc vrai! dit Paul, à demi-voix: je suis donc un assassin, un démon, un vampire! Je tue cet être céleste, je désespère ce vieillard!» Et il fut sur le point de promettre au comte de ne pas revoir
5 Alicia; mais le respect humain et la jalousie qui s'éveillaient dans son cœur retinrent ses paroles sur ses lèvres.

« Comte, je ne vous cache point que je vais de ce pas chez miss Ward.

— Je ne vous prendrai pas au collet pour vous en
10 empêcher; vous m'avez tout à l'heure épargné les voies de fait,¹ j'en suis reconnaissant; mais je serai charmé de vous voir demain, à six heures, dans les ruines de Pompéï, à la salle des thermes,² par exemple; on y est fort bien. Quelle arme préférez-vous? Vous êtes l'of-
15 fensé: épée, sabre ou pistolet?

— Nous nous battons au couteau et les yeux bandés, séparés par un mouchoir dont nous tiendrons chacun un bout. Il faut égaliser les chances: je suis jettatore; je n'aurais qu'à vous tuer en vous regardant, monsieur
20 le comte!»

Paul d'Aspremont partit d'un éclat de rire strident,³ poussa une porte et disparut.

XII

ALICIA s'était établie dans une salle basse de la maison, dont les murs étaient ornés de ces paysages à
25 fresques qui, en Italie, remplacent les papiers. Des nattes de paille de Manille couvraient le plancher. Une table sur laquelle était jeté un bout de tapis turc et que jonchaient les poésies de Coleridge, de Shelley, de Tennyson et de Longfellow, un miroir à cadre antique et

.

quelques chaises de canne composaient tout l'ameublement; des stores de jonc de la Chine historiés¹ de pagodes, de rochers, de saules, de grues et de dragons, ajustés aux ouvertures et relevés à demi, tamisaient une lumière douce; une branche d'oranger, toute chargée de fleurs que les fruits, en se nouant,² faisaient tomber, pénétrait familièrement dans la chambre et s'étendait comme une guirlande au-dessus de la tête d'Alicia, en secouant sur elle sa neige parfumée. 5

La jeune fille, toujours un peu souffrante, était couchée sur un étroit canapé près de la fenêtre; deux ou trois coussins du Maroc la soulevaient à demi; la couverture vénitienne enveloppait chastement ses pieds; arrangée, elle pouvait recevoir Paul sans enfreindre les lois de la pudeur anglaise. 15

Le livre commencé avait glissé à terre de la main distraite d'Alicia; ses prunelles nageaient vaguement sous leurs longs cils et semblaient regarder au delà du monde; elle éprouvait cette lassitude presque voluptueuse qui suit les accès de fièvre, et toute son occupation était de mâcher les fleurs de l'oranger qu'elle ramassait sur sa couverture et dont le parfum amer lui plaisait. N'y a-t-il pas une Vénus mâchant des roses, du Schiavone?³ Quel gracieux pendant un artiste moderne eût pu faire au tableau du vieux Vénitien en représentant Alicia mordillant des fleurs d'oranger. 25

Elle pensait à M. d'Aspremont et se demandait si vraiment elle vivrait assez pour être sa femme; non qu'elle ajoutât foi à l'influence de la jettature, mais elle se sentait envahie malgré elle de pressentiments funèbres: la nuit même, elle avait fait un rêve dont l'impression ne s'était pas dissipée au réveil. 30

Dans son rêve, elle était couchée, mais éveillée, et dirigeait ses yeux vers la porte de sa chambre, pressentant que *quelqu'un* allait apparaître. — Après deux ou trois minutes d'attente anxieuse, elle avait vu se dessiner
5 sur le fond sombre qu'encadrait le chambranle de la porte, une forme svelte et blanche, qui, d'abord transparente et laissant, comme un léger brouillard, apercevoir les objets à travers elle, avait pris plus de consistance en avançant vers le lit.

10 L'ombre était vêtue d'une robe de mousseline dont les plis traînaient à terre; de longues spirales de cheveux noirs, à moitié détordues, pleuraient le long de¹ son visage pâle, marquée de deux petites taches roses aux pommettes; la chair du col et de la poitrine était si blanche qu'elle
15 se confondait avec la robe, et qu'on n'eût pu dire où finissait la peau et où commençait l'étoffe; un imperceptible jaseron² de Venise cerclait le col mince d'une étroite ligne d'or; la main fluette et veinée de bleu tenait une fleur — une rose-thé — dont les pétales se
20 détachaient et tombaient à terre comme des larmes.

Alicia ne connaissait pas sa mère, morte un an après lui avoir donné le jour; mais bien souvent elle s'était tenue en contemplation devant une miniature dont les couleurs presque évanouies, montrant le ton jaune
25 d'ivoire, et pâles comme le souvenir des morts, faisaient songer au portrait d'une ombre plutôt qu'à celui d'une vivante, et elle comprit que cette femme qui entraît ainsi dans la chambre était Nancy Ward, — sa mère. — La robe blanche, le jaseron, la fleur à la main, les cheveux
30 noirs, les joues marbrées de rose, rien n'y manquait, — c'était bien la miniature agrandie, développée, se mouvant avec toute la réalité du rêve.

Une tendresse mêlée de terreur faisait palpiter le sein d'Alicia. Elle voulait tendre ses bras à l'ombre, mais ses bras, lourds comme du marbre, ne pouvaient se détacher de la couche sur laquelle ils reposaient. Elle essayait de parler, mais sa langue ne bégayait que des syllabes confuses. 5

Nancy, après avoir posé la rose-thé sur le guéridon, s'agenouilla près du lit et mit sa tête contre la poitrine d'Alicia, écoutant le souffle des poumons, comptant les battements du cœur; la joue froide de l'ombre causait à 10 la jeune fille, épouvantée de cette auscultation silencieuse, la sensation d'un morceau de glace.

L'apparition se releva, jeta un regard douloureux sur la jeune fille, et comptant les feuilles de la rose dont quelques pétales encore s'étaient séparés, elle dit: « Il 15 n'y en a plus qu'une. »

Puis le sommeil avait interposé sa gaze noire entre l'ombre et la dormeuse, et tout s'était confondu dans la nuit.

— L'âme de sa mère venait-elle l'avertir et la chercher? Que signifiait cette phrase mystérieuse tombée de la bouche de l'ombre: — « Il n'y en a plus qu'une? » — Cette pâle rose effeuillée était-elle le symbole de sa vie? Ce rêve étrange avec ses terreurs gracieuses et son charme effrayant, ce spectre charmant drapé de mous- 25 seline et comptant des pétales de fleurs préoccupaient l'imagination de la jeune fille, un nuage de mélancolie flottait sur son beau front, et d'indéfinissables pressentiments l'effleuraient de leurs ailes noires.

Cette branche d'oranger qui secouait sur elle ses fleurs n'avait-elle pas aussi un sens funèbre? les petites étoiles virginales ne devaient donc pas s'épanouir sous 30

son voile de mariée? Attristée et pensive, Alicia retira de ses lèvres la fleur qu'elle mordait; la fleur était jaune et flétrie déjà . . .

L'heure de la visite de M. d'Aspremont approchait.
5 Miss Ward fit un effort sur elle-même, rasséréna son visage, tourna du doigt les boucles de ses cheveux, rajusta les plis froissés de son écharpe de gaze, et reprit en main son livre pour se donner une contenance.

Paul entra, et miss Ward le reçut d'un rire enjoué, ne
10 voulant pas qu'il s'alarmât de la trouver couchée, car il n'eût pas manqué de se croire la cause de sa maladie. La scène qu'il venait d'avoir avec le comte Altavilla donnait à Paul une physionomie irritée et farouche qui fit faire à Vicé le signe conjurateur, mais le sourire affectueux d'Alicia eut bientôt dissipé le nuage.

« Vous n'êtes pas malade sérieusement, je l'espère, dit-il à miss Ward en s'asseyant près d'elle.

— Oh! ce n'est rien, un peu de fatigue seulement: il a fait sirocco hier, et ce vent d'Afrique m'accable:
20 mais vous verrez comme je me porterai bien dans notre cottage du Lincolnshire! Maintenant que je suis forte, nous ramerons chacun notre tour sur l'étang!»

En disant ces mots, elle ne put comprimer tout à fait une petite toux convulsive.

25 M. d'Aspremont pâlit et détourna les yeux.

Le silence régna quelques minutes dans la chambre.

« Paul, je ne vous ai jamais rien donné, reprit Alicia en ôtant de son doigt déjà amaigri une bague d'or toute simple; prenez cet anneau, et portez-le en souvenir de
30 moi; vous pourrez peut-être le mettre, car vous avez une main de femme; — adieu! je me sens lasse et je voudrais essayer de dormir; venez me voir demain.»

Paul se retira navré; les efforts d'Alicia pour cacher sa souffrance avaient été inutiles; il aimait éperdument miss Ward, et il la tuait! cette bague qu'elle venait de lui donner, n'était-ce pas un anneau de fiançailles pour l'autre vie?

5

Il errait sur le rivage à demi fou, rêvant de fuir, de s'aller jeter dans un couvent de trappistes¹ et d'y attendre la mort assis sur son cercueil, sans jamais relever le capuchon de son froc. Il se trouvait ingrat et lâche de ne pas sacrifier son amour et d'abuser ainsi 10 de l'héroïsme d'Alicia: car elle n'ignorait rien, elle savait qu'il n'était qu'un jettatore, comme l'affirmait le comte Altavilla, et, prise d'une angélique pitié, elle ne le repoussait pas!

«Oui, se disait-il, ce Napolitain, ce beau comte qu'elle 15 dédaigne est véritablement amoureux. Sa passion fait honte à la mienne: pour sauver Alicia, il n'a pas craint de m'attaquer, de me provoquer, moi, un jettatore, c'est-à-dire, dans ses idées, un être aussi redoutable qu'un démon. Tout en me parlant, il jouait avec ses amulettes, 20 et le regard de ce duelliste célèbre, qui a couché trois hommes sur le carreau,² se baissait devant le mien!»

Rentré à l'hôtel de Rome, Paul écrivit quelques lettres, fit un testament par lequel il laissait à miss Alicia Ward tout ce qu'il possédait; sauf un legs pour Paddy, et prit 25 les dispositions indispensables à un galant homme qui doit avoir un duel à mort le lendemain.

Il ouvrit les boîtes de palissandre où ses armes étaient renfermées dans les compartiments garnis de serge verte, remua épées, pistolets, couteaux de chasse, et trouva 30 enfin deux stylets corses parfaitement pareils qu'il avait achetés pour en faire don à des amis.

C'étaient deux lames de pur acier, épaisses près du manche, tranchantes des deux côtés vers la pointe, damasquinées, curieusement terribles et montées avec soin. Paul choisit aussi trois foulards et fit du tout un
5 paquet.

Puis il prévint Scazziga de se tenir prêt de grand matin pour une excursion dans la campagne.

«Oh!» dit-il, en se jetant tout habillé sur son lit, «Dieu fasse que ce combat me soit fatal! Si j'avais le
10 bonheur d'être tué, — Alicia vivrait!»

XIII

POMPÉI, la ville morte, ne s'éveille pas le matin comme les cités vivantes, et quoiqu'elle ait rejeté à demi le drap de cendre qui la couvrait depuis tant de siècles, même quand la nuit s'efface, elle reste endormie sur sa couche
15 funèbre.

Les touristes de toutes nations qui la visitent pendant le jour sont à cette heure encore étendus dans leur lit, tout moulus¹ des fatigues de leurs excursions, et l'aurore, en se levant sur les décombres de la ville-momie, n'y
20 éclaire pas un seul visage humain. Les lézards seuls, en frétilant de la queue, rampent le long des murs, filent sur les mosaïques disjointes, sans s'inquiéter du *cave canem*² inscrit au seuil des maisons désertes, et saluent joyeusement les premiers rayons du soleil. Ce sont les
25 habitants qui ont succédé aux citoyens antiques, et il semble que Pompéi n'ait été exhumée que pour eux.

C'est un spectacle étrange de voir à la lueur azurée et rose du matin ce cadavre de ville saisie au milieu de ses plaisirs, de ses travaux et de sa civilisation, et qui n'a

pas subi la dissolution lente des ruines ordinaires; on croit involontairement que les propriétaires de ces maisons conservées dans leurs moindres détails vont sortir de leurs demeures avec leurs habits grecs ou romains; les chars, dont on aperçoit les ornières sur les dalles, se 5 remettre à rouler; les buveurs entrer dans ces thermopoles¹ où la marque des tasses est encore empreinte sur le marbre du comptoir. — On marche comme dans un rêve au milieu du passé; on lit en lettres rouges, à l'angle des rues, l'affiche du spectacle du jour! — seulement le 10 jour est passé depuis plus de dix-sept siècles. — Aux clartés naissantes de l'aube, les danseuses peintes sur les murs semblent agiter leurs crotales,² et du bout de leur pied blanc soulever comme une écume rose le bord de leur draperie, croyant sans doute que les lampadaires 15 se rallument pour les orgies du triclinium;³ les Vénus, les Satyres, les figures héroïques ou grotesques, animées d'un rayon, essayent de remplacer les habitants disparus, et de faire à la cité morte une population peinte. Les ombres colorées tremblent le long des parois, et l'esprit 20 peut quelques minutes se prêter à l'illusion d'une fantasmagorie antique. Mais ce jour-là, au grand effroi des lézards, la sérénité matinale de Pompéi fut troublée par un visiteur étrange; une voiture s'arrêta à l'entrée de la voie des Tombeaux;⁴ Paul en descendit et se dirigea à 25 pied vers le lieu du rendez-vous.

Il était en avance, et, bien qu'il dût être préoccupé d'autre chose que d'archéologie, il ne pouvait s'empêcher, tout en marchant, de remarquer mille petits détails qu'il n'eût peut-être pas aperçus dans une situation habituelle. 30 Les sens que ne surveille plus l'âme, et qui s'exercent alors pour leur compte, ont quelquefois une lucidité

singulière. Des condamnés à mort, en allant au supplice, distinguent une petite fleur entre les fentes du pavé, un numéro au bouton d'un uniforme, une faute d'orthographe sur une enseigne, ou tout autre circonstance
5 puérile qui prend pour eux une importance énorme. — M. d'Aspremont passa devant la villa de Diomède,¹ le sépulcre de Mammia,² les hémicycles³ funéraires, la porte antique de la cité, les maisons et les boutiques qui bordent la voie Consulaire,⁴ presque sans y jeter les
10 yeux, et pourtant des images colorées et vives de ces monuments arrivaient à son cerveau avec une netteté parfaite; il voyait tout, et les colonnes cannelées enduites à mi-hauteur de stuc rouge ou jaune, et les peintures à fresque, et les inscriptions tracées sur les murailles; une
15 annonce de location à la rubrique⁵ s'était même écrite si profondément dans sa mémoire, que ses lèvres en répétaient machinalement les mots latins sans y attacher aucune espèce de sens.

Était-ce donc la pensée du combat qui absorbait Paul
20 à ce point? Nullement, il n'y songeait même pas; son esprit était ailleurs: — Dans le parloir de Richmond. Il tendait au commodore sa lettre de recommandation, et miss Ward le regardait à la dérobée; elle avait une robe blanche, et des fleurs de jasmin étoilaient ses cheveux.
25 Qu'elle était jeune, belle et vivace... alors!

Les bains antiques sont au bout de la voie Consulaire, près de la rue de la Fortune; M. d'Aspremont n'eut pas de peine à les trouver. Il entra dans la salle voûtée qu'entoure une rangée de niches formées par des atlas
30 de terre cuite,⁶ supportant une architrave ornée d'enfants et de feuillages. Les revêtements de marbre, les mosaïques, les trépieds de bronze ont disparu. Il ne reste

plus de l'ancienne splendeur que les atlas d'argile et des murailles nues comme celles d'un tombeau; un jour vague provenant d'une petite fenêtre ronde qui découpe en disque le bleu du ciel, glisse en tremblant sur les dalles rompues du pavé.

5

C'était là que les femmes de Pompéï venaient après le bain, sécher leurs beaux corps humides, rajuster leurs coiffures, reprendre leurs tuniques et se sourire dans le cuivre bruni des miroirs. Une scène d'un genre bien différent allait s'y passer, et le sang devait couler sur le sol où ruisselaient jadis les parfums.

Quelques instants après, le comte Altavilla parut; il tenait à la main une boîte à pistolets, et sous le bras deux épées, car il ne pouvait croire que les conditions proposées par M. Paul d'Aspremont fussent sérieuses; 15 il n'y avait vu qu'une raillerie méphistophélique,¹ un sarcasme infernal.

«Pourquoi faire ces pistolets et ces épées, comte? dit Paul en voyant cette panoplie? n'étions-nous pas convenus d'un autre mode de combat?

20

— Sans doute; mais je pensais que vous changeriez peut-être d'avis; on ne s'est jamais battu de cette façon.

— Notre adresse fût-elle égale, ma position me donne sur vous trop d'avantages, répondit Paul avec un sourire amer; je n'en veux pas abuser. Voilà des stylets que j'ai apportés; examinez-les; ils sont parfaitement pareils; 25 voici des foulards pour nous bander les yeux. — Voyez, ils sont épais, et *mon regard* n'en pourra percer le tissu.»

Le comte Altavilla fit un signe d'acquiescement.

«Nous n'avons pas de témoins, dit Paul, et l'un de nous ne doit pas sortir vivant de cette cave. Écrivons

chacun un billet attestant la loyauté du combat ; le vainqueur le placera sur la poitrine du mort.

— Bonne précaution ! » répondit avec un sourire le Napolitain en traçant quelques lignes sur une feuille du
5 carnet de Paul qui remplit à son tour la même formalité.

Cela fait, les adversaires mirent bas leurs habits,¹ se bandèrent les yeux, s'armèrent de leurs stylets, et saisirent chacun par une extrémité le mouchoir, trait d'union
10 terrible entre leurs haines.

« Êtes-vous prêt ? dit M. d'Aspremont au comte Altavilla.

— Oui, » répondit le Napolitain d'une voix parfaitement calme.

15 Don Felipe Altavilla était d'une bravoure éprouvée, il ne redoutait au monde que la jettature, et ce combat aveugle, qui eût fait frissonner tout autre d'épouvante, ne lui causait pas le moindre trouble ; il ne faisait ainsi que jouer sa vie à pile ou face,² et n'avait pas le désagrément
20 de voir l'œil fauve³ de son adversaire darder sur lui son regard jaune.

Les deux combattants brandirent leurs couteaux, et le mouchoir qui les reliait l'un à l'autre dans ces épaisses ténèbres se tendit fortement. Par un mouvement in-
25 stinctif, Paul et le comte avaient rejeté leur torse en arrière, seule parade possible dans cet étrange duel ; leurs bras retombèrent sans avoir atteint autre chose que le vide.

Cette lutte obscure, où chacun pressentait la mort sans
30 la voir venir, avait un caractère horrible. Farouches et silencieux, les deux adversaires reculaient, tournaient, sautaient, se heurtaient quelquefois, manquant ou dé-

passant le but; on n'entendait que le trépignement de leurs pieds et le souffle haletant de leurs poitrines.

Une fois Altavilla sentit la pointe de son stylet rencontrer quelque chose; il s'arrêta croyant avoir tué son rival, et attendit la chute du corps; — il n'avait frappé 5 que la muraille!

«Pardieu!¹ je croyais bien vous avoir percé de part en part, dit-il en se remettant en garde.

— Ne parlez pas, dit Paul, votre voix me guide.»

Et le combat recommença. 10

Tout à coup les deux adversaires se sentirent détachés. — Un coup du stylet de Paul avait tranché le foulard.

«Trêve! cria le Napolitain; nous ne nous tenons plus, le mouchoir est coupé. 15

— Qu'importe! continuons,» dit Paul.

Un silence morne s'établit. En loyaux ennemis, ni M. d'Aspremont ni le comte ne voulaient profiter des indications données par leur échange de paroles. — Il firent quelques pas pour se dérouter, et se remirent à se chercher 20 dans l'ombre.

Le pied de M. d'Aspremont déplaça une petite pierre; ce léger choc révéla au Napolitain, agitant son couteau au hasard, dans quel sens il devait marcher. Se ramassant sur ses jarrets² pour avoir plus d'élan, Altavilla 25 s'élança d'un bond de tigre et rencontra le stylet de M. d'Aspremont.

Paul toucha la pointe de son arme et la sentit mouillée . . . des pas incertains résonnèrent lourdement sur les dalles; un soupir oppressé se fit entendre et un corps 30 tomba tout d'une pièce³ à terre.

Pénétré d'horreur, Paul abattit le bandeau qui lui

couvrait les yeux, et il vit le comte Altavilla pâle, immobile, étendu sur le dos et la chemise tachée à l'endroit du cœur d'une large plaque rouge.

Le beau Napolitain était mort.

- 5 M. d'Aspremont mit sur la poitrine d'Altavilla le billet qui attestait la loyauté du duel, et sortit des bains antiques plus pâle au grand jour qu'au clair de lune le criminel que Prud'hon¹ fait poursuivre par les Erynnyes vengeresses.

XIV

- 10 VERS deux heures de l'après-midi, une bande de touristes anglais, guidée par un cicerone,² visitait les ruines de Pompéi; la tribu insulaire,³ composée du père, de la mère, de trois grandes filles, de deux petits garçons et d'un cousin, avait déjà parcouru d'un œil glauque et
15 froid, où se lisait ce profond ennui qui caractérise la race britannique, l'amphithéâtre, le théâtre de tragédie et de chant, si curieusement juxtaposés; le quartier militaire, crayonné de caricatures par l'oisiveté du corps de garde; le Forum, surpris au milieu d'une réparation, la basilique,
20 les temples de Vénus et de Jupiter, le Panthéon et les boutiques qui les bordent. Tous suivaient en silence dans leur *Murray*⁴ les explications bavardes du cicerone et jetaient à peine un regard sur les colonnes, les fragments de statues, les mosaïques, les fresques et les in-
25 scriptions.

Ils arrivèrent enfin aux bains antiques, découverts en 1824, comme le guide le leur faisait remarquer. «Ici étaient les étuves, là le four à chauffer l'eau, plus loin là salle à température modérée;» ces détails donnés en

patois napolitain mélangé de quelques désinences anglaises paraissaient intéresser médiocrement les visiteurs, qui déjà opéraient une volte-face pour se retirer, lorsque miss Ethelwina, l'aînée des demoiselles, jeune personne aux cheveux blonds filasse,¹ et à la peau truitée² de taches de rousseur, fit deux pas en arrière, d'un air moitié choqué, moitié effrayé, et s'écria: «Un homme!

— Ce sera sans doute quelque ouvrier des fouilles à qui l'endroit aura paru propice pour faire la sieste; il y a sous cette voûte de la fraîcheur et de l'ombre: n'ayez aucune crainte, mademoiselle, dit le guide en poussant du pied le corps étendu à terre. Holà! réveille-toi, fainéant, et laisse passer Leurs Seigneuries.»

Le prétendu dormeur ne bougea pas.

«Ce n'est pas un homme endormi, c'est un mort,» dit un des jeunes garçons, qui, vu sa petite taille démêlait mieux dans l'ombre l'aspect du cadavre.

Le cicerone se baissa sur le corps et se releva brusquement, les traits bouleversés.

«Un homme assassiné! s'écria-t-il.

20

— Oh! c'est vraiment désagréable de se trouver en présence de tels objets; écarter-vous, Ethelwina, Kitty, Bess, dit mistress Bracebridge, il ne convient pas à de jeunes personnes bien élevées de regarder un spectacle si impropre.³ Il n'y a donc pas de police dans ce pays-ci! Le coroner aurait dû relever le corps.

— Un papier! fit laconiquement le cousin, roide, long et embarrassé de sa personne comme le laird de Dumbidike de *la prison d'Édimbourg*.⁴

— En effet, dit le guide en prenant le billet placé sur la poitrine d'Altavilla, un papier avec quelques lignes d'écriture.

— Lisez, dirent en chœur les insulaires, dont la curiosité était surexcitée.

«Qu'on ne recherche ni n'inquiète personne pour ma mort. Si l'on trouve ce billet sur ma blessure, j'aurai
5 succombé dans un duel loyal.

«*Signé* FELIPE, comte d'ALTAVILLA.»

— C'était un homme comme il faut; quel dommage! soupira mistress Bracebridge, que la qualité de comte du mort impressionnait.

10 — Et un joli garçon, murmura tout bas Ethelwina la demoiselle aux taches de rousseur.

— Tu ne te plaindras plus, dit Bess à Kitty, du manque d'imprévu dans les voyages: nous n'avons pas, il est vrai, été arrêtés par des brigands sur la route de
15 Terracine¹ à Fondi; mais un jeune seigneur percé d'un coup de stylet dans les ruines de Pompéï, voilà une aventure. — Il y a sans doute là-dessous une rivalité d'amour; — au moins nous aurons quelque chose d'italien, de pittoresque et de romantique à raconter à nos
20 amies. Je ferai de la scène un dessin sur mon album, et tu joindras au croquis des stances mystérieuses dans le goût de Byron.

— C'est égal, fit le guide, le coup est bien donné, de bas en haut, dans toutes les règles: il n'y a rien à dire.»

25 Telle fut l'oraison funèbre du comte Altavilla.

Quelques ouvriers, prévenus par le cicerone, allèrent chercher la justice, et le corps du pauvre Altavilla fut reporté à son château, près de Salerne.

Quant à M. d'Aspremont, il avait regagné sa voiture,
30 les yeux ouverts comme un somnambule et ne voyant rien. On eût dit une statue qui marchait. Quoiqu'il

eût éprouvé à la vue du cadavre cette horreur religieuse qu'inspire la mort, il ne se sentait pas coupable, et le remords n'entraînait pour rien dans son désespoir. Provoqué de manière à ne pouvoir refuser, il n'avait accepté ce duel qu'avec l'espérance d'y laisser une vie désormais odieuse. Doué d'un regard funeste, il avait voulu un combat aveugle pour que la fatalité seule fût responsable. Sa main même n'avait pas frappé; son ennemi s'était enfermé!¹ Il plaignait le comte Altavilla comme s'il eût été étranger à sa mort. «C'est mon stylet qui l'a tué, se disait-il, mais si je l'avais regardé dans un bal, un lustre se fût détaché du plafond et lui eût fendu la tête. Je suis innocent comme la foudre, comme l'avalanche, le mancenillier,² comme toutes les forces destructives et inconscientes. Jamais ma volonté ne fut malfaisante, mon cœur n'est qu'amour et bienveillance, mais je sais que je suis nuisible. Le tonnerre ne sait pas qu'il tue; moi, homme, créature intelligente, n'ai-je pas un devoir sévère à remplir vis-à-vis de moi-même? je dois me citer à mon propre tribunal et m'interroger. Puis-je rester sur cette terre où je ne cause que des malheurs? Dieu me damnerait-il si je me tuais par amour pour mes semblables? Question terrible et profonde que je n'ose résoudre; il me semble que, dans la position où je suis, la mort volontaire est excusable. Mais si je me trompais? pendant l'éternité, je serais privé de la vue d'Alicia, qu'alors je pourrais regarder sans lui nuire, car les yeux de l'âme n'ont pas le fascino. — C'est une chance que je ne veux pas courir.»³

Une idée subite traversa le cerveau du malheureux jettatore et interrompit son monologue intérieur. Ses traits se détendirent; la sérénité immuable qui suit les

grandes résolutions dérida son front pâle: il avait pris un parti suprême.

«Soyez condamnés, mes yeux, puisque vous êtes meurtriers; mais, avant de vous fermer pour toujours, saturez-
5 vous de lumière, contemplez le soleil, le ciel bleu, la mer immense, les chaînes azurées de montagnes, les arbres verdoyants, les horizons indéfinis, les colonnades des palais, la cabane du pêcheur, les îles lointaines du golfe, la voile blanche rasant l'abîme, le Vésuve, avec son
10 aigrette de fumée; regardez, pour vous en souvenir, tous ces aspects charmants que vous ne verrez plus; étudiez chaque forme et chaque couleur, donnez-vous une dernière fête. Pour aujourd'hui, funestes ou non, vous pouvez vous arrêter sur tout; enivrez-vous du
15 splendide spectacle de la création! Allez, voyez, promenez-vous. Le rideau va tomber entre vous et le décor de l'univers!»

La voiture, en ce moment, longeait le rivage; la baie radieuse étincelait, le ciel semblait taillé dans un seul
20 saphir; une splendeur de beauté revêtait toutes choses.

Paul dit à Scazziga d'arrêter; il descendit, s'assit sur une roche et regarda longtemps, longtemps, longtemps, comme s'il eût voulu accaparer l'infini. Ses yeux se noyaient dans l'espace et la lumière, se renversaient
25 comme en extase, s'imprégnaient de lueurs, s'imbibaient de soleil! La nuit qui allait suivre ne devait pas avoir d'aurore pour lui.

S'arrachant à cette contemplation silencieuse, M. d'Aspremont remonta en voiture et se rendit chez miss
30 Alicia Ward.

Elle était, comme la veille, allongée sur son étroit canapé, dans la salle basse que nous avons déjà décrite.

Paul se plaça en face d'elle, et cette fois ne tint pas ses yeux baissés vers la terre, ainsi qu'il le faisait depuis qu'il avait acquis la conscience de sa jettature.

La beauté si parfaite d'Alicia se spiritualisait par la souffrance : la femme avait presque disparu pour faire 5 place à l'ange : ses chairs étaient transparentes, éthérées, lumineuses ; on apercevait l'âme à travers comme une lueur dans une lampe d'albâtre. Ses yeux avaient l'infini du ciel et la scintillation de l'étoile : à peine si la vie mettait sa signature rouge dans l'incarnat de ses 10 lèvres.

Un sourire divin illumina sa bouche, comme un rayon de soleil éclairant une rose, lorsqu'elle vit les regards de son fiancé l'envelopper d'une longue caresse. Elle crut que Paul avait enfin chassé ses funestes idées de 15 jettature et lui revenait heureux et confiant comme aux premiers jours, et elle tendit à M. d'Aspremont, qui la garda, sa petite main pâle et fluette.

« Je ne vous fais donc plus peur ? dit-elle avec une douce moquerie à Paul qui tenait toujours les yeux fixés 20 sur elle.

— Oh ! laissez-moi vous regarder, répondit M. d'Aspremont d'un ton de voix singulier en s'agenouillant près du canapé ; laissez-moi m'enivrer de cette beauté ineffable ! » et il contemplait avidement les cheveux lustrés 25 et noirs d'Alicia, son beau front pur comme un marbre grec, ses yeux d'un bleu noir comme l'azur d'une belle nuit, son nez d'une coupe si fine, sa bouche dont un sourire languissant montrait à demi les perles, son col de cygne onduleux et flexible, et semblait noter chaque 30 trait, chaque détail, chaque perfection comme un peintre qui voudrait faire un portrait de mémoire ; il se ras-

sasiait de l'aspect adoré, il se faisait une provision de souvenirs, arrêtant les profils, repassant les contours.

Sous ce regard ardent, Alicia, fascinée et charmée, éprouvait une sensation voluptueusement douloureuse, agréablement mortelle ; sa vie s'exaltait et s'évanouissait ; elle rougissait et pâlisait, devenait froide, puis brûlante. — Une minute de plus, et l'âme l'eût quittée.

Elle mit sa main sur les yeux de Paul, mais les regards du jeune homme traversaient comme une flamme les doigts transparents et frêles d'Alicia.

— « Maintenant mes yeux peuvent s'éteindre, je la verrai toujours dans mon cœur, » dit Paul en se relevant.

Le soir, après avoir assisté au coucher du soleil, — le dernier qu'il dût contempler, — M. d'Aspremont, en rentrant à l'hôtel de Rome, se fit apporter un réchaud et du charbon.

— « Veut-il s'asphyxier ? dit en lui-même Virgilio Falsacappa, en remettant à Paddy ce qu'il lui demandait de la part de son maître ; c'est ce qu'il pourrait faire de mieux, ce maudit jettatore ! »

Le fiancé d'Alicia ouvrit la fenêtre, contrairement à la conjecture de Falsacappa, alluma les charbons, y plongea la lame d'un poignard et attendit que le fer devint rouge.

La mince lame, parmi les braises incandescentes, arriva bientôt au rouge blanc ; Paul, comme pour prendre congé de lui-même, s'accouda sur la cheminée en face d'un grand miroir où se projetait la clarté d'un flambeau à plusieurs bougies ; il regarda cette espèce de spectre qui était lui, cette enveloppe de sa pensée qu'il ne devait plus apercevoir, avec une curiosité mélancolique : « Adieu, fantôme pâle que je promène depuis

tant d'années à travers la vie, forme manquée et sinistre où la beauté se mêle à l'horreur, argile scellée au front d'un cachet fatal, masque convulsé d'une âme douce et tendre! tu vas disparaître à jamais pour moi: vivant, je te plonge dans les ténèbres éternelles, et bientôt je t'aurai oublié comme le rêve d'une nuit d'orage. Tu auras beau dire, misérable corps, à ma volonté inflexible: «Hubert,¹ Hubert, mes pauvres yeux! tu ne l'attendriras point. Allons, à l'œuvre, victime et bourreau!» Et il s'éloigna de la cheminée pour s'asseoir sur le bord de son lit. 5 10

Il aviva de son souffle les charbons du réchaud posé sur un guéridon voisin, et saisit par le manche la lame d'où s'échappaient, en pétillant, de blanches étincelles.

A ce moment suprême, quelle que fût sa résolution, M. d'Aspremont sentit comme une défaillance: une sueur froide baigna ses tempes; mais il domina bien vite cette hésitation purement physique et approcha de ses yeux le fer brûlant. 15

Une douleur aiguë, lancinante, intolérable, faillit lui arracher un cri; il lui sembla que deux jets de plomb fondu lui pénétraient par les prunelles jusqu'au fond du crâne; il laissa échapper le poignard, qui roula par terre et fit une marque brune sur le parquet. 20

Une ombre épaisse, opaque, auprès de laquelle la nuit la plus sombre est un jour splendide, l'encapuchonnait de son voile noir; il tourna la tête vers la cheminée, sur laquelle devaient brûler encore les bougies; il ne vit que des ténèbres denses, impénétrables, où ne tremblaient même pas ces vagues lueurs que les voyants perçoivent encore, les paupières fermées, lorsqu'ils sont en face d'une lumière. — Le sacrifice était consommé! 25 30

« Maintenant, dit Paul, noble et charmante créature, je pourrai devenir ton mari sans être un assassin. Tu ne déperiras plus héroïquement sous mon regard funeste : tu reprendras ta belle santé ; hélas ! je ne t'apercevrai
5 plus, mais ton image céleste rayonnera d'un éclat immortel dans mon souvenir ; je te verrai avec l'œil de l'âme, j'entendrai ta voix plus harmonieuse que la plus suave musique, je sentirai l'air déplacé par tes mouvements, je saisirai le frisson soyeux de ta robe, l'imperceptible craquement de ton brodequin,¹ j'aspirerai le
10 parfum léger qui émane de toi et te fait comme une atmosphère. Quelquefois tu laisseras ta main entre les miennes pour me convaincre de ta présence, tu daigneras guider ton pauvre aveugle, lorsque son pied hésitera
15 sur son chemin obscur ; tu lui liras les poètes, tu lui raconteras les tableaux et les statues. Par ta parole, tu lui rendras l'univers évanoui ; tu seras sa seule pensée, son seul rêve ; privé de la distraction des choses et de l'éblouissement de la lumière, son âme volera vers toi
20 d'une aile infatigable !

« Je ne regrette rien, puisque tu es sauvée : qu'ai-je perdu, en effet ? le spectacle monotone des saisons, des jours, la vue des décorations plus ou moins pittoresques où se déroulent les cent actes divers de la triste comédie
25 humaine. — La terre, le ciel, les eaux, les montagnes, les arbres, les fleurs : vaines apparences, redites fastidieuses, formes toujours les mêmes ! Quand on a l'amour, on possède le vrai soleil, la clarté qui ne s'éteint pas ! »

Ainsi parlait, dans son monologue intérieur, le malheureux Paul d'Aspremont, tout enfiévré d'une exaltation lyrique où se mêlait parfois le délire de la souffrance.

Peu à peu ses douleurs s'apaisèrent ; il tomba dans

ce sommeil noir, frère de la mort et consolateur comme elle.

Le jour, en pénétrant dans la chambre, ne le réveilla pas. — Midi et minuit devaient désormais, pour lui, avoir la même couleur; mais les cloches tintant l'*Angélus* à 5 joyeuses volées¹ bourdonnaient vaguement à travers son sommeil, et, peu à peu devenant plus distinctes, le tirèrent de son assoupissement.

Il souleva ses paupières, et, avant que son âme endormie encore se fût souvenue, il eut une sensation 10 horrible. Ses yeux s'ouvraient sur le vide, sur le noir, sur le néant, comme si, enterré vivant, il se fût réveillé de léthargie dans un cercueil; mais il se remit bien vite. N'en serait-il pas toujours ainsi? ne devait-il point passer, chaque matin, des ténèbres du sommeil aux ténèbres de 15 la veille?

Il chercha à tâtons² le cordon de la sonnette.

Paddy accourut.

Comme il manifestait son étonnement de voir son maître se lever avec les mouvements incertains d'un aveugle: 20

«J'ai commis l'imprudence de dormir la fenêtre ouverte, lui dit Paul, pour couper court à toute explication, et je crois que j'ai attrapé une goutte sereine,⁸ mais cela se passera; conduis-moi à mon fauteuil et mets 25 près de moi un verre d'eau fraîche.»

Paddy, qui avait une discrétion tout anglaise, ne fit aucune remarque, exécuta les ordres de son maître et se retira.

Resté seul, Paul trempa son mouchoir dans l'eau froide, et le tint sur ses yeux pour amortir l'ardeur 30 causée par la brûlure.

Laissons M. d'Aspremont dans son immobilité dou-

loureuse et occupons-nous un peu des autres personnages de notre histoire.

La nouvelle de la mort étrange du comte Altavilla s'était promptement répandue à Naples et servait de
5 thème à mille conjectures plus extraordinaires les unes que les autres. L'habileté du comte à l'escrime était célèbre; Altavilla passait pour un des meilleurs tireurs¹ de cette école napolitaine si redoutable sur le terrain;² il avait tué trois hommes et en avait blessé grièvement
10 cinq ou six. Sa renommée était si bien établie en ce genre, qu'il ne se battait plus. Les duellistes les plus sur la hanche³ le saluaient poliment et, les eût-il regardés de travers, évitaient de lui marcher sur le pied. Si quelque'un de ces rodomonts⁴ eût tué Altavilla, il n'eût
15 pas manqué de se faire honneur d'une telle victoire. Restait la supposition d'un assassinat, qu'écartait le billet trouvé sur la poitrine du mort. On contesta d'abord l'authenticité de l'écriture; mais la main du comte fut reconnue par des personnes qui avaient reçu
20 de lui plus de cent lettres. La circonstance des yeux bandés, car le cadavre portait encore un foulard noué autour de la tête, semblait toujours inexplicable. On retrouva, outre le stylet planté dans la poitrine du comte, un second stylet échappé sans doute de sa main dé-
25 faillante: si le combat avait eu lieu au couteau, pourquoi ces épées et ces pistolets qu'on reconnut pour avoir appartenu au comte, dont le cocher déclara qu'il avait amené son maître à Pompéï, avec ordre de s'en retourner si au bout d'une heure il ne reparaisait pas.
30 C'était à s'y perdre.⁵

Le bruit de cette mort arriva bientôt aux oreilles de Vicé qui en instruisit sir Joshua Ward. Le commodore,

à qui revint tout de suite en mémoire l'entretien mystérieux qu'Altavilla avait eu avec lui au sujet d'Alicia, entrevit confusément quelque tentative ténébreuse, quelque lutte horrible et désespérée où M. d'Aspremont devait se trouver mêlé volontairement ou involontairement. 5
Quand à Vicè, elle n'hésitait pas à attribuer la mort du beau comte au vilain jettatore, et en cela sa haine la servait comme une seconde vue. Cependant M. d'Aspremont avait fait sa visite à miss Ward à l'heure accoutumée, et rien dans sa contenance ne trahissait 10 l'émotion d'un drame terrible; il paraissait même plus calme qu'à l'ordinaire.

Cette mort fut cachée à miss Ward dont l'état devenait inquiétant, sans que le médecin anglais appelé par sir Joshua pût constater de maladie bien caractérisée: c'était 15 comme une sorte d'évanouissement de la vie, de palpitation de l'âme battant des ailes pour prendre son vol, de suffocation d'oiseau sous la machine pneumatique, plutôt qu'un mal réel, possible à traiter par les moyens ordinaires. On eût dit un ange retenu sur terre et ayant 20 la nostalgie du ciel; la beauté d'Alicia était si suave, si délicate, si diaphane, si immatérielle, que la grossière atmosphère humaine ne devait plus être respirable pour elle; on se la figurait planant dans la lumière d'or du Paradis, et le petit oreiller de dentelles qui soutenait sa 25 tête rayonnait comme une auréole. Elle ressemblait, sur son lit, à cette mignonne Vierge de Schoorel,¹ le plus fin joyau de la couronne de l'art gothique.

M. d'Aspremont ne vint pas ce jour-là: pour cacher son sacrifice, il ne voulait pas paraître les paupières 30 rougies, se réservant d'attribuer sa brusque cécité à une tout autre cause.

Le lendemain, ne sentant plus de douleur, il monta dans sa calèche; guidé par son groom Paddy.

La voiture s'arrêta comme d'habitude à la porte en claire-voie. L'aveugle volontaire la poussa, et, sondant
5 le terrain du pied, s'engagea dans l'allée connue. Vicè n'était pas accourue selon sa coutume au bruit de la sonnette mise en mouvement par le ressort de la porte; aucun de ces mille bruits joyeux qui sont comme la respiration d'une maison vivante ne parvenait à l'oreille
10 attentive de Paul, un silence morne, effrayant, régnait dans l'habitation, que l'on eût pu croire abandonnée. Ce silence qui eût été sinistre, même pour un homme clairvoyant, devenait plus lugubre encore dans les ténèbres qui enveloppaient le nouvel aveugle.

15 Les branches qu'il ne distinguait plus, semblaient vouloir le retenir comme des bras suppliants et l'empêcher d'aller plus loin. Les lauriers lui barraient le passage; les rosiers s'accrochaient à ses habits, les lianes le prenaient aux jambes, le jardin lui disait dans sa langue
20 muette: « Malheureux! que viens-tu faire ici, ne force pas les obstacles que je t'oppose, va-t'en! » Mais Paul n'écoutait pas, et tourmenté de pressentiments terribles se roulait dans le feuillage,¹ repoussait les masses de verdure, brisait les rameaux et avançait toujours du côté de la
25 maison.

Déchiré et meurtri par les branches irritées, il arriva enfin au bout de l'allée. Une bouffée d'air libre le frappa au visage, et il continua sa route les mains tendues en avant.

30 Il rencontra le mur et trouva la porte en tâtonnant. Il entra; nulle voix amicale ne lui donna la bienvenue. N'entendant aucun son qui pût le guider, il resta quel-

ques minutes hésitant sur le seuil. Une senteur d'éther, une exhalaison d'aromates, une odeur de cire en combustion, tous les vagues parfums des chambres mortuaires saisirent l'odorat de l'aveugle pantelant d'épouvante,¹ une idée affreuse se présenta à son esprit, et il 5 pénétra dans la chambre.

Après quelques pas, il heurta quelque chose qui tomba avec grand bruit; il se baissa et reconnut au toucher que c'était un chandelier de métal pareil aux flambeaux d'église et portant un long cierge. 10

Éperdu, il poursuivit sa route à travers l'obscurité. Il lui sembla entendre une voix qui murmurait tout bas des prières; il fit un pas encore, et ses mains rencontrèrent le bord d'un lit; il se pencha, et ses doigts tremblants effleurèrent d'abord un corps immobile et droit 15 sous une fine tunique; puis une couronne de roses et un visage pur et froid comme le marbre.

C'était Alicia allongée sur sa couche funèbre.

«Morte! s'écria Paul avec un râle étranglé!² morte! et c'est moi qui l'ai tuée!» 20

Le commodore, glacé d'horreur, avait vu ce fantôme aux yeux éteints entrer en chancelant, errer au hasard et se heurter au lit de mort de sa nièce; il avait tout compris. La grandeur de ce sacrifice inutile fit jaillir deux larmes des yeux rougis du vieillard,³ qui croyait 25 bien ne plus pouvoir pleurer.

Paul se précipita à genoux près du lit et couvrit de baisers la main glacée d'Alicia; les sanglots secouaient son corps par saccades convulsives. Sa douleur attendrit même la féroce Vicè, qui se tenait silencieuse et sombre 30 contre la muraille, veillant le dernier sommeil de sa maîtresse.

Quand ces adieux muets furent terminés, M. d'Aspremont se releva et se dirigea vers la porte, roide, tout d'une pièce, comme un automate mû par des ressorts; ses yeux ouverts et fixes, aux prunelles atones,¹ avaient
5 une expression surnaturelle; quoique aveugles, on aurait dit qu'ils voyaient. Il traversa le jardin d'un pas lourd comme celui des apparitions de marbre, sortit dans la campagne et marcha devant lui, dérangeant les pierres du pied, trébuchant quelquefois, prêtant l'oreille comme
10 pour saisir un bruit dans le lointain, mais avançant toujours.

La grande voix de la mer résonnait de plus en plus distincte; les vagues, soulevées par un vent d'orage se brisaient sur la rive avec des sanglots immenses, expres-
15 sion de douleurs inconnues, et gonflaient, sous les plis de l'écume, leurs poitrines désespérées; des millions de larmes amères ruisselaient sur les roches, et les goélands inquiets poussaient des cris plaintifs.

Paul arriva bientôt au bord d'une roche qui surplom-
20 bait. Le fracas des flots, la pluie salée que la rafale arrachait aux vagues et lui jetait au visage auraient dû l'avertir du danger; il n'en tint aucun compte; un sourire étrange crispa ses lèvres pâles, et il continua sa marche sinistre, quoique sentant le vide sous son pied suspendu.
25 Il tomba; une vague monstrueuse le saisit, le tordit quelques instants dans sa volute et l'engloutit.

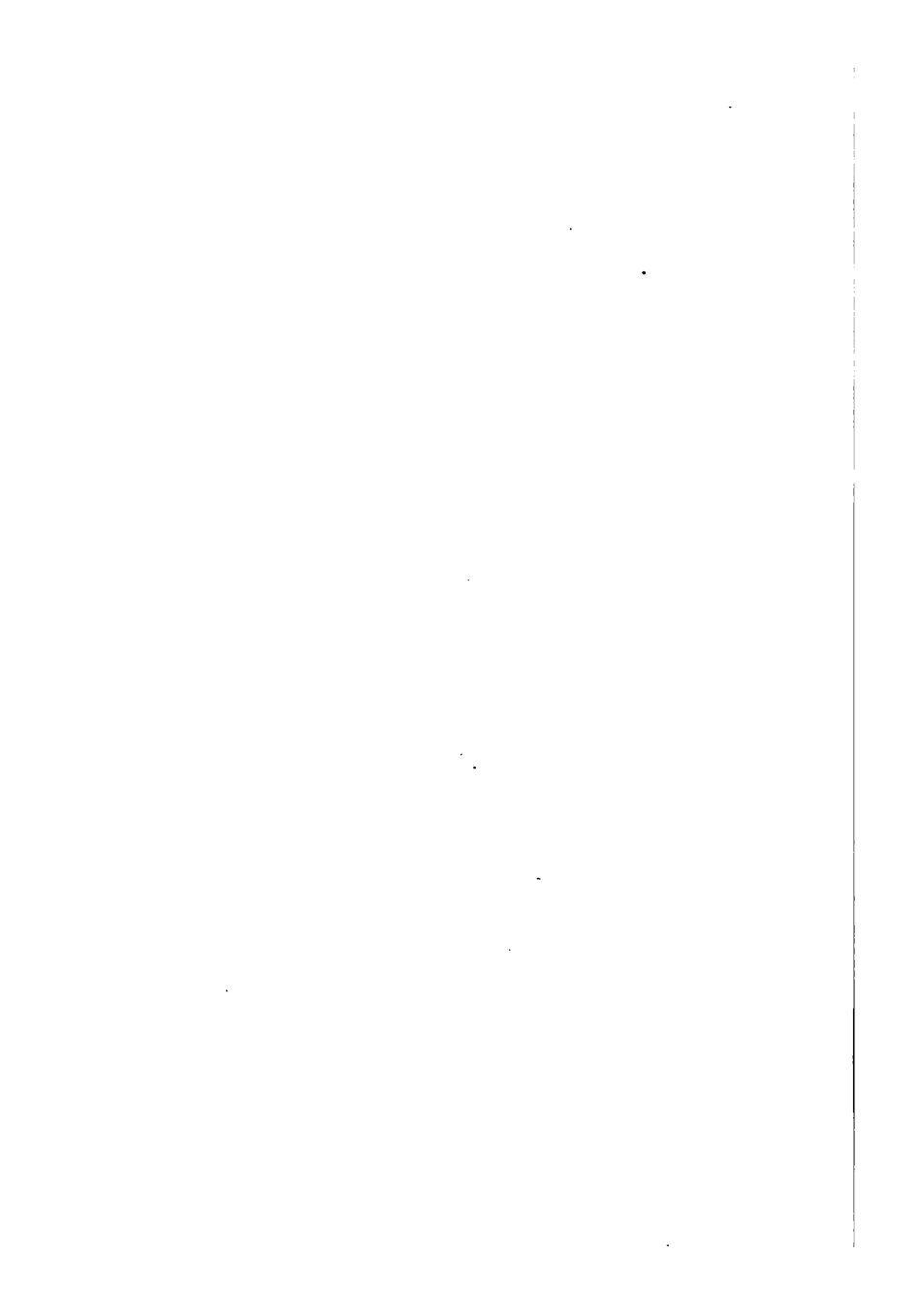
La tempête éclata alors avec furie: les lames² assaillirent la plage en files pressées, comme des guerriers montant à l'assaut, et lançant à cinquante pieds en l'air
30 des fumées d'écume; les nuages noirs se lézardèrent comme des murailles d'enfer, laissant apercevoir par leurs fissures l'ardente fournaise des éclairs; des lueurs

sulfureuses, aveuglantes illuminèrent l'étendue; le sommet du Vésuve rougit, et un panache de vapeur sombre, que le vent rabattait, ondula au front du volcan. Les barques amarrées se choquèrent avec des bruits lugubres, et les cordages trop tendus se plaignirent douloureusement. Bientôt la pluie tomba en faisant siffler ses hachures¹ comme des flèches, — on eût dit que le chaos voulait reprendre la nature et en confondre de nouveau les éléments. 5

Le corps de M. Paul d'Aspremont ne fut jamais 10 retrouvé, quelques recherches que fit faire le commodore.

Un cercueil de bois d'ébène à fermoirs et à poignées d'argent, doublé de satin capitonné, et tel enfin que celui dont miss Clarisse Harlowe² recommande les détails avec une grâce si touchante «à monsieur le menuisier,» 15 fut embarqué à bord d'un yacht par les soins du commodore, et placé dans la sépulture de famille du cottage du Lincolnshire. Il contenait la dépouille terrestre d'Alicia Ward, belle jusque dans la mort.

Quant au commodore, un changement remarquable 20 s'est opéré dans sa personne. Son glorieux embonpoint a disparu. Il ne met plus de rhum dans son thé, mange du bout des dents, dit à peine deux paroles en un jour; le contraste de ses favoris blancs et de sa face cramoisie n'existe plus, — le commodore est devenu pâle! 25



NOTES

CHAPTER I

Page 1. — Jettatura. For definition see Introduction.

1. **Procida**, an Italian island, between the island of Ischia and the mainland (Cape Miseno), fifty miles southwest of Naples.

2. **Malte**, *Malta*; a British island in the Mediterranean.

3. **premières places** = *first class*.

4. **splénétique**, *glum*; French adjective formed from the English noun "spleen" which became *splénétique* (and not *spleenétique*) for the sake of euphony. The English noun "spleen," however, is retained in French.

5. **papier Bristol**, *Bristol paper*. A kind of light cardboard.

6. **des gants de peau de Suède**. Undressed kid gloves; *Suède gloves*.

7. **la Cité**, *the City*; the business part of London.

8. **Regent's Street**; the fashionable shopping district in London.

Page 2. — 1. Vergetées de couleurs de la coupe-rose = *full of pimples*; literally: "streaked with the colors of blotches."

2. **pétri de crème et de fraises**, *with a complexion like strawberries and cream* (*pétrir* = *to knead*).

3. **rappelant les types affectionnés par les keepsakes**. *Keepsake*; this name is applied to certain annual publications, handsomely bound, containing prose tales and poems, and illustrated with plates. They were formerly very popular in England, but are now no longer issued. Thus the sentence of the text could be translated: "reminding one of the illustrations commonly found in Keepsakes."

4. **"Vedi Napoli e poi mori"** = *See Naples and then die*. Here is also a play on words, there being near Naples a village by the name of Mori.

5. *œillades à la don Juan* = *glances à la don Juan*. Don Juan is the type of a frivolous lover.

6. *impropriété*. The author here uses an expression which the English ladies in question would probably have employed; the correct French term would be *inconvenance*.

7. **Van Dyck**, a Flemish painter (1599-1641). *Van Dyck beard* = "a pointed beard."

8. **Rubens**, the greatest Flemish painter (1577-1640). In all his portraits, painted by himself, he has beautiful long curly hair.

9. **Paul Véronèse**; real name Paolo Cagliari, but best known as Paolo Veronese; an Italian painter of great fame, born at Verona 1532, died there 1588. — "*cheveux coupés en brosse*" = *hair cut à la Pompadour*; literally: "like a brush."

Page 3. — 1. *pointe*; here: *bow*.

2. *gens des troisièmes places* = *third class passengers*. Cf. page 1, note 3.

3. *se démener* = *s'agiter*.

4. *iris*; the poetical name for *arc-en-ciel* = "rainbow."

5. *de Pausilippe au Vésuve*, etc. Naples is situated on the northern shore of the Bay of Naples. The northwest shore of the bay, to the west of Naples, is divided into two smaller bays by the promontory and mount Posilipo (French: **Pausilippe**); the eastern bay with the city of Naples, and the western or Bay of Baïæ. Vesuvius (French: **le Vésuve**) rises from the eastern shore of the Bay of Naples. The city of Naples is built at the foot and on the slopes of a range of volcanic hills, and rises from the shore like an amphitheatre, the summit of which is occupied by the castle of Sant Elmo (French: **Saint-Elme**). On the hill below this castle is the church of the monastery of San Martino (French: **Saint-Martin**) which has now become a museum. — Castel dell' Ovo (French: **Château de l'Œuf**), so-called from its shape (Italian, *uovo* = egg) is situated on a small island, southwest of the harbor, now joined to the shore by an arch supported cause-way 800 feet long. It was for several centuries a great stronghold. — **Chiatamone**, **Santa Lucia** are quays and public gardens. **Pizzo Falcone**, a hill rising back of Castel dell' Ovo, on a peninsula extending into the Gulf of Naples.

6. *piquant*; here: *dotting*.

Page 4. — 1. **Palazzo Reale**; Italian: = *Royal Palace*.

2. **Palazzo Nuovo**; Italian: = *New Palace*.

3. **flanqué de ses tours à moucharabys** = *flanked with covered wooden balconies*. **Moucharabys**, word of Oriental origin, means a kind of balcony covered with trellis work, with a high parapet wall, and a large opening below from which projectiles were thrown upon the enemy attempting to approach. The "moucharabys" were generally found over the doors of the towers.

4. **l'Arsenal** = *the Armory*.

5. **cadre**; naval term; a sort of bed or berth for officers, passengers and the sick. **être sur le cadre** = "to be ill."

Page 5. — 1. **des lignes purement accusées**, *strong lines*; literally: "strongly marked lines." **Accuser** properly means "to accuse," but is often used in the meaning of "to indicate"; thus: **accuser un revenu de 5000 francs**, "to have an income of 5000 francs"; **accuser réception d'une lettre**, "to acknowledge receipt of a letter"; **accuser 25 ans**, "to give one's age as 25 years." And in the passive form: **un vice accusé**, "a base vice"; **des traits de visage accusés**, "strong features," etc.

2. **sourcils circonflexes** = "eyebrows in the form of circumflex accents," *arched eyebrows*.

3. **châtain brûlé**, *dark auburn* (literally: "burnt auburn"), while "light auburn" would be *châtain clair*.

4. **le peu d'épaisseur . . . ne le permettent** = *the thinness of his nose made them appear nearer together than is consistent with the rules of drawing*.

5. **se tignaient**, *became speckled*.

Page 6. — 1. **méphistophélique**, adjective derived from *Méphistophèles*, the name given to the Devil in the legend of Faust, who made a contract with him. **personnage à tournure méphistophélique** = "a person of evil looks."

2. **membre du Jockey-Club**, synonymous for rich and aristocratic. The Jockey-Club of Newmarket, in England — the first established and still the most famous — admits only very wealthy people. The number of members does not exceed sixty; two votes against a man will keep him out.

3. **bleu foncé**; the complete sentence would read: **une redingote d'un bleu foncé**.

4. **cravate à pois**, a neck-tie with polka dots; **le pois** = "the pea."
 5. **canots . . . chaloupes**. Both names are applied to small boats. **canot** is more generally applied to skiffs, and **chaloupe** to boats in the service of a large vessel.
 6. **domestiques de place**, resident servants hired for special service, or for a limited time — e.g. "errand boys" — in contrast with permanent servants.
 7. **facchini**. Italian, plural of **facchino**, *street porter*; properly "load carrier."
 8. **faisait force de rames**; idiomatic for "les hommes mettaient toutes leurs forces à ramer" = *rowed as fast as possible*.

Page 7. — 1. **du large**, here naval expression, *from the open sea*

2. **ressac**, naval term, *the surf*.

3. **Télémaque, fils d'Ulysse . . .**, allusion to the well-known scene in *Fénelon's* "Télémaque," end of Book VI. — **Eucharis** was the nymph with whom Télémaque had fallen in love.

4. **yeux à fleur de tête** (**fleur** here = "surface"), *goggle eyes*.

Page 8. — 1. **Ascott** (correctly spelled "Ascot"), favorite race-course, patronized by the English Royalty and aristocracy. Ascot is near Windsor.

2. **Chantilly**, about 40 km. north of Paris. Besides the castle, there is a large oval hippodrome, 2400 meters in circumference; here public horse-races take place.

3. **injures plus qu'homériques**. The adjective **homérique** means "tremendous"; it was first applied only to laughing, referring to the tremendous burst of laughter at the sight of lame Vulcan, serving the Gods as cup-bearer. (See Homer's *Iliad*, Book I.) From this the adjective was generalized and means everything immoderate; here then *insufferable insults*. Another explanation is possible: one of the peculiarities of Homer are the long and insulting invectives of the chiefs. Addison alludes to this feature and quotes striking illustrations.

4. **les Studj**, is the National Museum in Naples; in French: **Le Musée des Etudes**.

5. **Padron di casa**; Italian: = *the landlord, or host*.

Page 9. — 1. **tenir tête** = *to face*,

2. **Adams . . . Tom Cribbs**, two famous English boxers (really *Cribb*).

3. **les quatre fers en l'air** (fer here = "horse shoe"); said of a horse that loses its footing with all four feet at once, and falls on its back. The expression is used in a familiar way for a man falling suddenly backwards.

4. **iriser** = to give something the various shades of a rainbow. See page 3, note 4.

5. **macaque**, a species of monkey; word often used in French for an ugly or a stupid person.

6. **papier cream-lead azuré et vergé**; **papier vergé** = "laid paper," paper marked with parallel lines or water marks, as if ribbed from parallel wires in the mold. It is called *cream laid* (and not *cream lead* as the author has it), "blue laid," etc., according to its color.

7. **cire aventurine**, a light brown sealing wax full of glittering spots. This name is derived from *aventurine*, a kind of feldspar containing shining particles called also "Sunstone."

8. **les pleins** = the heavy lines in writing. — **Les déliés** = the light lines.

Page 10. — 1. **pli**, term used instead of letter, which is always folded (**plier** = "to fold") in contrast to **billet**, which is written on a card and therefore not folded.

2. **Folkestone**, a seaport in southern England, seven miles southwest of Dover, popular for its good sea bathing. Steamers ply daily between this town and Boulogne, on the coast of France.

CHAPTER II

Page 11. — 1. **Rossinante**, Don Quixote's horse; the term is synonymous with "lean," "emaciated."

2. **Cendrillon**, *Cinderella*. In the French version of the fairy tale, Cinderella goes to the ball in a fine coach into which her fairy godmother had changed a pumpkin.

3. **cela**, depreciative way of speaking, "that thing they call a horse."

4. **courir ventre à terre** = to run at full speed.

5. **Toujours est-il** (**Toujours** here = *encore*), *still it is a fact*.

Page 12. — 1. *acquaiaiuoli* (pron. acquaïoli), *water-sellers*.

2. *lazzaroni*, Italian plural of *lazzarone*, people of the lowest class of the Neapolitan population = "loafers" or "loungeurs" who are generally also beggars.

3. *cabans*, overcoats worn by the "lazzaroni"; they have a hood.

4. *corricolo*, Italian; a kind of carriage. See further explanation in the text.

5. *à tire-d'aile* = at full speed; literally: "so fast that the wing remains behind, so that the bird has to drag (*tirer*) it along."

Page 13. — 1. *Sorrente*, Sorrento. A city on the southern shore of the Bay of Naples, on the peninsula that separates the Bay of Naples from that of Salerno.

2. *à son endroit, à l'endroit de*, prep. phrase, "with respect" or "regard to"; translate: *with regard to him*.

3. *distinction*, here *refinement*.

4. *Chiaja*, the southwestern part of Naples, bordering on the water.

5. *la Marinella*, the southeastern portion of Naples, a long and broad beach, at that time the headquarters of the *lazzaroni*.

6. *plutonique*, adjective from Pluto, the god of the Realm of Shades, which the light of the sun does not reach.

7. *Portici*, the first of the suburban villages traversed by the road leading from Naples to the foot of Vesuvius.

8. *Torre del Greco*, a town at the very foot of Vesuvius, between it and the sea.

Page 14. — 1. *claire-voie*, *wicket*.

2. *ombelle*, the same as *ombrelle* (parasol).

3. *les goûts bourgeois*, the contrary of refined, aristocratic taste; "the homely tastes," or perhaps even: "the tastes of a Philistine."

4. *logis civilisés*; here: *houses with modern improvements*. *Civilisés* refers also to garden, and is then used in contrast to "wild"; see text.

Page 15. — 1. *sabre d'abatage*, a short, heavy, double-edged sword, used to cut away vines and bushes in passing through thick woods.

2. *malvoisie*, a greek wine, remarkable for its sweetness.

3. *avunculaire*, the adjective of *oncle*, formed from the Latin

word *avunculus*. The common expression would be: *le positivisme de son oncle*.

4. *séduit*; here: *captivated*.

Page 16. — 1. *dés de pierre* = *pierres en forme de dés* ("stone dice").

2. *lui prit la main à l'anglaise*, *took her hand in the English way*, that is, without kissing it.

3. *à lui mouler les doigts en creux*, *to grind his fingers into powder*.

Page 17. — 1. *gouaches*, *water-colors*.

2. **Lewis** (John Frederick), an English painter (1805-1876), who traveled extensively in Europe, and spent ten years in Egypt and in the Orient, painting among other Eastern scenes a water-color, "The Harem."

3. *col de cygne*, more frequently *cou de cygne*, the word *col* being ordinarily employed only in technical terms (*col de chemise*, "shirt collar"; *col de montagne*, "mountain pass," etc.). However the form *col* is used for euphony and is considered more poetical.

4. **Maclise** (Daniel), English painter (1811-1870). He painted a few excellent portraits, but his best known pictures are "The meeting of Wellington and Blücher after Waterloo" (46 ft. long) and "The Death of Nelson."

5. *corail à facettes*, *coral cut with facets* (like a diamond).

Page 18. — 1. *pour faire opposition*, *by way of contrast*.

2. **Hogarth** (William — 1697-1764), the famous English caricaturist.

3. *favoris . . . taillés en côtelettes*, *side whiskers . . . trimmed in the shape of mutton chops*.

4. *coup de soleil*; generally "sunstroke"; here: *tan* or *sunburn*.

5. *étoffe vigogne*. **Vigogne** = "Vicuña," a Peruvian sheep; translate: *cloth made of vicuña wool*.

6. *les Anglais de vaudeville*, *English people as represented on the comic stage*.

7. **Hoffmann** (1802-1865) and **Levassor** (1808-1870); the former an Austrian, the latter a French comedian, were especially famous for their talent in imitation and disguise.

8. l'humide radical, d'après la méthode du caporal Trimm. Corporal Trimm, the servant of Uncle Toby, in Sterne's *Tristram Shandy*. Mr. Shandy says: "the whole secret of health depends on the due contention betwixt the radical heat and radical moisture within us," and corporal Trimm, in his own fashion dilates on the theme: "The radical heat and moisture of a private man is nothing but ditch-water and a dram of geneva; give us enough of it and we know not what it is to fear death."

Page 19. — 1. *salières*, little "salt-cellars"; here hollows in the shoulders of a form not well rounded.

2. *en débitant cette tirade*, while rattling off this tirade.

Page 20. — 1. *sirocco*, the burning wind of the Sahara, which crosses the Mediterranean Sea and still retains its pernicious power in the southern part of Italy.

2. *déchiqueture*, opening.

3. *la mer bruissait . . . accompagnant les tarentelles*. *The sea touched the shore as with a kiss and from afar was heard the brazen quiver of the strokes on the tambourine accompanying the tarentellas.*

4. *tambour de basque*, tambourine.

5. *tarentelle*, a dance very popular in Italy, originating in Tarento.

CHAPTER III

Page 21. — 1. *au large*. See page 7, note 1.

2. *piquaient*; here: *to dot*. See page 3, note 6.

3. *noctambules*, from the Latin *noctu-ambulantes* = "lover of nocturnal wanderings"; *noctambulistic*.

4. *l'air de Lucie*, the air of *Santa Lucia*; popular air in Naples.

5. "*Ti voglio ben' assai*," Italian, *I love you dearly*.

6. *carlins* . . . *ducats*; Italian coins (now obsolete); the first worth about a cent; the second about a dollar.

Page 22. — 1. *couronne d'Ophélie*, *Ophelia's wreath*; worn by her when she was drowned.

2. *col*, and not *cou*. See page 17, note 3.

Page 23. — 1. *chambre noire*, *camera obscura*.

2. *douairière*, *dowager*, here equivalent to "old lady."

3. **coquille**, properly *shell*, is also a term used in architecture. It then means the arch formed of a quarter of a sphere and which constitutes the upper part of a niche.

4. **à pieds tournés**, *with turned legs*.

5. **Anna Bolena**. *Anne Boleyn*, the second wife of Henry VIII of England. Donizetti made her history the libretto of one of his operas (1831). "**deh, non voler costringere**" = *Oh! I will not constrain you*.

6. **accompagnait à contre-temps** = *accompanied out of time*.

7. "**Times**," the leading current English newspaper.

8. **Sir Edward Landseer**. The author means *Sir Edwin H. Landseer*, a celebrated English painter of animals (1802-1873).

9. **cheval bai-cerise**, *dark-bay horse*. Both expressions *bai-brun* (brown-bay) and *bai-cerise* (cherry-brown) are used in French for dark-bay.

Page 24. — 1. **ronds comme des fers à repasser**. In Europe flat-irons are not flat, but rounded and sometimes graceful.

2. **cou-de-pied bien cambré**, *well arched instep*.

3. **luncher**, adapted from the English.

4. **coupait à l'emporte-pièce de ses dents**; literally: "cutting like a punch with her teeth"; translate: *eating voraciously*.

Page 25. — 1. **boulingrin**, *bowling-green*; adapted from the English.

2. **charbon de terre**, *coal*; the most common word in French, however, is *houille*.

3. **Pise**, *Pisa* in northern Italy.

4. **viandes enfilées dans une perche**, *pieces of meat through which a stick was run*.

Page 26. — 1. **grani**, an Italian coin (a fraction of a cent), now obsolete.

2. **campaniles**, *bell tower* (from *campana*, Italian, "bell").

3. **Santa-Lucia**. See page 3, note 5.

4. **casini**; Italian, plural of *casino*.

5. **Castellamare**; a watering place on the Bay of Naples, 15 miles southeast of Naples.

6. **Sorrente**. See page 13, note 1.

Page 27. — 1. **flanquer** (slang), *to throw*.

2. **forestier**, or *forestiere*, Italian, "foreigner" in an amiable sense; *straniero*, also "foreigner," in a hostile sense. The meaning of these two words is not always strictly adhered to, as for example here, where *forestier* is used in a hostile sense.

CHAPTER IV.

3. **Il transporta ses pénates**. *Pénates* were the household gods of the Romans, hence "to move to another house"; here, *he moved his stand*.

4. **Studj**, see page 8, note 4.

Page 28. — 1. **la maison de campagne d'Arrius Diomédès**. The country house of Diomédès, so called from the fact that the grave of a rich Roman, Arrius Diomedes, was found by the side of it.

2. **l'Hercule Farnèse**, one of the most famous masterpieces of ancient art, by the Athenian sculptor Glycon. It was brought from Athens to Rome by the Roman emperor Caracalla. It was found in 1540 in the ruins of the baths erected by him.

4. **la Flore**, a colossal statue more than 12 feet high, in Greek marble, well known as the Farnese Flora, found with the Farnese Hercules, in the baths of Caracalla in Rome. Flora is the goddess of flowers and gardens, she is the mother of Spring.

4. **la Minerve Archaique**, generally known under the name of "Farnese Minerva," also a colossal statue (nearly 7½ feet high) in Parian marble.

5. **les deux Balbus**, two celebrated equestrian statues of the elder and the younger Balbus; they are of Greek marble and executed in Greek style. They were erected at public expense in Herculaneum, where they were found. The younger Balbus was praetor and proconsul of the town as shown by an inscription on the pedestal of the statue.

6. **statue d'Aristide**, a magnificent statue of Greek marble, reverently admired by the modern sculptor Canova. An Italian scholar has proved, however, that the statue is not that of the famous Athenian general and statesman Aristides, but of the orator Aeschines, the rival of Demosthenes.

7. **tant bien que mal**, i.e. *as best he could*.

8. *intelligence des passions, insight into the passions (of the heart).*

9. *agréments, here ornaments.*

10. *breloques, "watch charms," here amulets.*

Page 29. — 1. *garnitures tuyautées, the crimped trimming or edge; tuyau = "tube."*

2. *élégant* is the noun.

Page 30. — 1. *chiens allongés sur leurs pattes, i.e. lying down.*

2. *rue de Tolède, The Toledo, is the main street of Naples. It is said to be at all hours the noisiest street in Europe.*

3. *Villa Reale, along the Riviera di Chiaja, is the favorite promenade of Naples.*

4. *trovatele, "a waif," here street-singer; trovatele comes from the Italian trovare, French trouver.*

5. *Gordigiani (Luigi), Italian musician (1806-1860). He composed several operas, but his Canzonette and Canti popolari ("Songs" and "Popular Airs") for voice and piano made him famous. He has sometimes been called the Italian Schubert.*

Page 31. — 1. *improper.* On the Continent, the prudishness of the English is often made fun of. See also page 2, note 6, or page 103, 3.

2. *quoiqu'il eût l'usage du monde, though a man of the world; lit. "accustomed to society."*

Page 32. — 1. *l'effluve, the magnetic influence.*

2. *manège, 1) "ridingschool"; 2) manoeuvres.*

3. *minutant une sortie, préparant une sortie, looking for a pretext to leave the house.*

4. *fontaine de Santa Lucia, on the Largo (square) di Santa Lucia, one of the fish markets of Naples. The Fontana di Santa Lucia is adorned with very fine statues and bas-reliefs.*

Page 33. — 1. *osteria, Italian = inn.*

2. *du falerne et du lacryma-christi, two kinds of wine, the former getting its name from the city of Falerno; the latter is the Latin for "tear of Christ."*

3. *Pulcinella, one of the characters of the Italian popular stage,*

who plays the part of the buffoon; French, *polichinelle*, English *Punch*.

4. *croissants . . . arrachés au front du taureau divin qui portait Europe*. Allusion to the myth of Europe (the daughter of Agenor, king of Phoenicia) carried off by Jupiter, disguised as a bull, who took her across the sea from Phoenicia to Creta. See *Ovidus*, *Metamorphoses* Lib. II, XVIII, 833 ss.

CHAPTER V

Page 34. — 1. *maîtresse poutre*, *main beam*.

2. *tranche-lard*, *cook's knife*, used to cut thin slices of bacon or pork.

3. *de ce bitume si cher aux peintres de l'école de Caravage*, with that bitumen (dull varnish) so dear to the artists of the school of Caravaggio. The latter was a celebrated painter who lived in Caravaggio, near Bergamo (1569-1609).

4. *l'Espagnolet ou Salvator Rosa*. *L'Espagnolet* is a nickname to Ribera, the famous Spanish painter (1588-1656). He was a pupil of Caravaggio. *Salvator Rosa*, Italian painter (1615-1673). Both often painted bloody scenes with horrible realism.

5. *Vitellius*, the ninth Roman emperor (69 B.C.), characterized by corpulency, gluttony, cruelty and debauchery.

6. *basin*, *dimity*.

7. *prodigieusement accentués*, *strongly marked*. Cf. page 5, note 1.

Page 35. — 1. *ses yeux, coupés comme ceux des masques de théâtre*. Allusion to the holes in the masks, for the eyes, and which make the cavities appear very deep.

2. *le taureau Farnèse*, *the Farnese Bull* (in the museum of the Studj in Naples) is a famous piece of Greek sculpture representing Dirce bound on the horns of the Bull of Mount Cithæron. The bull is about to start on the course which is to bring death to Dirce.

3. *sapeur*, *sapeur*, *fireman*; sometimes applied to a strong drinker, and in general meaning a rough bearded man, careless of his appearance.

4. *victimaire*, old term for *bourreau*, "executioner."

5. *cacio-cavallo*, Italian = cheese made of ass's milk.

6. *pastèque* = *watermelon*.

7. *une verre d'eau à la neige* = *eau glacée*.

Page 36. — 1. *des gens comme il faut* = *well bred people*.

2. *s'émaillait*, *was studded*. The same figurative meaning of the word *émailler* is found in the idiomatic expression *une prairie émaillée de fleurs*, lit.: "a meadow enamelled with flowers."

3. *ce type si connu des monnaies syracusaines*. On the site of the present city of Syracuse, in Sicily, there was during the Roman republic one of the largest strongholds of the Ancient World, which, according to Strabo, covered an area of 28 kilometers. Extensive excavations have been made here, which brought to light many monuments and ancient coins.

4. *cols de cariatide*, *Col = cou; cariatide*, lit.: "woman from Cariae," a city of Greece. In architecture = female figure in long robes, serving as a column, thus "neck of a cariatide" means a strong neck.

5. *la grande Grèce*, name given by the Romans to the southern part of Italy, where there were a number of large and flourishing Greek colonies. Compared with Greece proper, this territory of colonies was very large, therefore *la grande Grèce*.

Page 37. — 1. *galerie du maréchal Soult*. One of the marshalls of Napoleon I. He took part mainly in the Spanish campaigns. He carried away from Spain a large number of valuable paintings which he did not send to the Louvre in Paris, but to his own castle, at St. Amans. But upon his death in 1815 his gallery was sold and became a part of the Louvre Museum.

2. *Murillo*, the celebrated Spanish painter (1618-1682), who painted mainly religious pictures.

3. *la cuisine se mêlait de juger l'appartement*. *Se mêler de*, when used of persons = "to interfere where one has no business." Thus here: The kitchen, *i.e.* the kitchen servants, took the liberty of pronouncing an opinion on the apartment, *i.e.* on the people of the apartments, consequently the guests of the hotel.

4. *bêtes de somme*, *beasts of burden*.

Page 38. — 1. *le pied marin*, *sea-legs*.

2. *tarentelle*, see page 20, note 5.

3. *fiasque*, Italian *fiasco* = "a flask."

4. *rationaliste*, *freethinker*.

Page 39. — 1. *Voltaireien*. Voltaire is the most famous free-thinker of all ages; from that, *voltaireien*, or *disciple of Voltaire*, often used for sceptic or freethinker.

2. *Saint-Janvier*, is the patron Saint of Naples. He died there as a martyr in the year 305.

3. *zuchettes*, a kind of cucumber.

Pages 40. — 1. *l'angle voulu*. The glances of the *jettatore* have to strike those of the victim at a certain angle, if the desired effect is to be produced. (See next chapter.)

2. *Villa Reale*, see page 30, note 3.

Page 41. — 1. *le largo du Palais*. *Largo*, Italian = "square"; thus: *the Square of the Palace*, one of the finest squares in Naples.

2. "*tutto da ridere*," Italian = *only for laughing*.

3. *resta court*, *stopped short*.

4. *au beau milieu d'un lazzi* = *in the very midst of some buffoonry*.

5. *d'un signe rapide*, *i.e.* pointing at Paul d'Aspremont.

CHAPTER VI

6. *Ramsgate*, a well-known watering place on the isle of Thanet, 65 miles southeast of London.

7. *glace fabriquée chimiquement avec un appareil*. Artificial ice was at the time this story was written an entirely new invention.

Page 42. — 1. *Castellamare*. See page 26, note 5.

2. *fascino*, Italian = *fascination*.

3. *africaines*, instead of "barbarian superstitions." Miss Ward wishes to avoid this word, so as not to hurt the feeling of the count: she therefore says "African."

4. *je sais le latin, mais faites comme si je ne le savais pas*, a remark of *Le Bourgeois Gentilhomme* in Molière's play by the same name. See Act II, Scene VI.

Page 43. — 1. *aux deux chambres comme Stendhal*, the system of governing the country by two chambers (the Upper and Lower Houses of Parliament). Some maintain that the Upper House is

useless. *Stendhal*, a very celebrated French writer, is better known under his pseudonym *Beyle* (1783-1842).

2. *je mange le macaroni avec une fourchette*. The lower class eat it without fork or spoon.

3. *à Pompéï, à Herculaneum, à Stabies*, the three cities destroyed by the eruption of Vesuvius in 79 A.D. A city was rebuilt upon the ruins of Stabies or Stabiae, and was called *Castellamare*. See page 26, note 5.

4. *les signes préservatifs*, *i.e.* the amulets supposed to ward off evil, especially the evil eye. See Introduction.

Page 44. — 1. *Hésiode*, the greatest lyric poet of Greece. — *Homère*, the greatest epic poet of Greece. — *Aristote, Platon, Socrate*. *Aristotiles, Plato, Socrates*, the three greatest philosophers of Greece (5-4th century B.C.). *Esculape, Æsculapius*, the god of medicine, the son of Apollo. Socrates, when conversing with his friends just before his death, suddenly stopped and charged one of them to sacrifice a cock to Æsculapius, after he was dead, a rite he recollected having overlooked.

Page 45. — 1. *qui fait l'esprit fort*, *who pretends to be a man without prejudices*. The term *esprit fort* is applied in French to people who claim that their opinions are governed by reason only. It is however nearly always used ironically to designate people who *pretend* to have no prejudices, but who, nevertheless, allow superstition to influence their actions.

2. *massacre*, here a hunting term = the head.

3. *je m'en trouve bien*, *I find it pays*.

4. *vous jouer de la simplicité*, *take advantage of the ignorance*.

Page 46. — 1. *des commères emplumées*, *feathered gossips*, *viz.* the other birds.

2. *ce disque noir bleu ou gris*, *disque* here, "the pupil of the eye."

Page 47. — 1. *Il ferait beau voir*. *Indeed, I should like to see . . .*

Page 49. — 1. *très bien en cour*, *in favor at court*.

2. *un peu remis de son trouble*, *recovering from his confusion*.

3. *loupe de mer*, *lit.:* "sea-wolf"; *trans.* *sea-dog*.

Page 50. — 1. **Abruzzes**, part of the former kingdom of Naples. It contains some of the highest and wildest portions of the Appennines.

CHAPTER VII.

Page 51. — 1. **la cérémonie du Bourgeois gentilhomme**, the play of Molière, referred to in the last chapter. For this scene, see the end of Act IV.

2. **rue de Tolède . . . largo du Palais**. See page 30, note 2, and page 41, note 1.

3. **je me ferai donner un coup de fer**, *I shall have my hair curled*; lit.: "a stroke of the curling-iron."

Page 52. — 1. **un ange de Thomas Moore**. Famous Irish poet (1779-1852). He published in 1822 his "*Loves of the Angels*," an Oriental poem like "*Lalla Rookh*" (1817).

Page 53. — 1. **les barres de clôture**, *the door fastenings*.

2. "**Mimica degli Antichi investigata nel gestire Napoletano**," "*Investigation as to Mimicry of the Ancients found in Neapolitan gesture*."

3. **Némésis**, the goddess of vengeance in Greek mythology.

Page 54. — 1. **Don Juan de Lord Byron**. This refers to the passage in which the poet sings of the love of Don Juan and Haidee. Cf. page 2, note 5.

Page 55. — 1. **aquatintes**, English *aquatint*, an engraving imitating Indian ink drawings. — **Goya** (Francis José de —) a Spanish painter (1746-1828), best known as a satyrist and a caricaturist of very remarkable, though eccentric genius.

2. **la chambre noire**, cf. page 23, note 1.

3. **Smarra**, *nightmare*.

Page 56. — 1. **commères**, here, perhaps, *old crones*.

CHAPTER VIII

2. **litanies grossièrement burlesques**, (*litanies*) *repetition of vulgarly comic insults*.

3. **bouquiniste**, *dealer in second-hand books*. Cf. page 70, note 1.

4. **charger cette canaille**, *to fall upon this mob*.

5. *badine* = a small flexible cane.

6. *sur le coup*, *on the spot*.

Page 57. — 1. *faisant brimbaler*, *clinking*.

2. *les secrets du grand Albert, l'Etteila, ou la Clef des songes*. Three books treating of popular superstitions. The first, especially highly esteemed by ignorant classes, is a work falsely attributed to *Albertus Magnus*, to endow it with the prestige of the great scholar's name. There one finds all the secrets of the charlatans, the latent powers of the various herbs and stones, the special properties of animals, *e.g.* the hare's foot, the camel's blood, the seal's tongue, the lion's skin, etc.

3. *billevesées*, *idle trash, nonsense*.

4. *grimoire*, *conjuring book*.

Page 58. — 1. *l'archange déchu*, *the fallen Archangel, Satan*.

2. *cheveux rutilants*, *bright red hair*.

3. *Méduse*, *Medusa*, having excited the jealousy of Minerva, the goddess changed her hair into snakes and ordered Medusa's head to have the power of changing into stone whoever looked at it.

Page 59. — 1. *se hérissier de précautions cornues*, *to cover one's self with horned precautions, i.e. with objects in the form of horns*. *se hérissier* properly means "to bristle up."

Page 60. — 1. *le mot*, here "the key."

2. *l'assaut d'armes*, *the fencing-match*.

Page 61. — 1. *manœuvres chorégraphiques* = *in the dance*, the adjective is formed from the Greek *choré*, "the dance."

2. *rasa de plus près*, *came closer to*.

3. *tira sa langue bleue*, *put out its blue tongue*.

Page 62. — 1. *il jeta au diable*, *he tossed away*.

2. *il faut que . . . m'ait tapé sur la tête*, *must have affected my head*, lit.: "struck my head."

3. *l'oreille aux aguets*, *on the watch*.

4. *Pulcinella*, see page 33, note 3.

5. *don Limon et donna Pangrazia*, two characters belonging to the same style of play as *Pulcinella*.

Page 63. — 1. *San Carlino*, the name of the theater in Naples where these characters are enacted.

2. *avouer tout bonnement et tout bêtement*, to confess simply, like a "good" truthful man, or like a man too stupid (*bête*) even to tell a lie — both adverbs are used only in familiar conversation.

3. *par exemple* is often used for *réellement*, "really." The sentence here could be translated by: "I really cannot imagine why."

4. *ordonna de faire avancer la voiture* = "he ordered the carriage."

5. *quelle mouche vous pique?* transl., *what is the matter with you?*

6. *heurt*, more commonly *choc*, "shock."

7. *Du diable*, *the deuce!*

Page 64. — 1. *ballotter*, *reeling*. *ballotter*, properly "to shake."

2. *ce nid de cygnes*, *that nest of (women with necks like) swans*.

3. *de pénombres attendries*, *with touching dark shadows*.

CHAPTER IX

Page 66. — 1. *usages du monde*, cf. page 31, note 2.

2. *être aux petits soins*, *to be most attentive*.

3. *la bouche en cœur*, *with your heart on your lips, affecting sweet manners*.

Page 67. — 1. *diaphanéité* = "transparency of the skin."

2. *ma grâce ossianesque*, *gracefulness, such as found in the women of Ossian's poetry*.

3. *bal d'Almacks*, subscription balls in the second half of the XVIIIth century given by the aristocratic society of London. They took place at the beginning of the season, the name coming from Almack, who first arranged them.

4. *noix de côtelette*, *the thick end of the cotelette*.

5. *cette fatale santé bourgeoise*, *this abominable plebeian health*.

Page 68. — 1. *une nixe, un elfe, une willis*. *Nixe*, English "nix," a kind of fairy, a water sprite. *Elfe*, English "elf," a little sprite, like a fairy. *Willis*, according to a Bohemian legend, a young girl condemned to rise from her grave and dance all night.

Page 69. — 1. *ce qui ne vaut pas . . . on le chante*, a quotation from Beaumarchais (1732-99), a French polemic and dramatic writer. See his *Barbier de Séville*, Act I, Scene II.

2. *duettino, little duet.*

3. *accords plaqués*, "they are nearly all common chords," *i.e.* without arpeggio between them.

4. *Cimarosa*, celebrated Italian composer, who was poisoned by order of the queen of Naples (1741-1801).

5. *Métastase* (*Metastasio* in Italian), Italian poet (1698-1782).

Page 70. — 1. *bouquin, old (worthless) book.* See page 56, note 3.

2. *les sept dormants, the seven sleepers (of Ephesus).* Allusion to a Christian legend, according to which seven faithful Christians were walled up in a grotto during the reign of the Roman emperor Decius (3d century) to die of starvation, and who after 200 years awoke, when, by accident, the grotto was opened.

Page 71. — 1. *sequins d'or, Sequin*, an Italian coin, now obsolete (worth about \$2.25).

Page 72. — 1. *Hyde Park*, one of the largest of the London parks, the fashionable resort for riding and driving.

2. *une douleur lancinante, a shooting pain.*

CHAPTER X

Page 73. — 1. *reprendre, here to blame.*

Page 75. — 1. *trois royaumes* = England, Scotland and Ireland.

Page 76. — 1. *rosirent, to become rosy, to blush.*

2. *délicatesse de sensitive, her feelings as delicate as those of the sensitive plant*, the leaves of which close at the slightest touch. A comparison very common in French.

3. *fiez-vous . . . mines discrètes*, ironical, *so much for those modest airs.*

Page 78. — 1. *Môle, quay.*

2. *ostricaio*, Italian, *oyster-fisher or dealer.*

3. *la Terre de Labour* (*i.e. the arable land*), a fertile district between Naples and Rome.

4. *n'oncle*, familiar for "mon oncle."

Page 79. — 1. *je ne le lui mâcherai pas.* *Mâcher* = "to chew," "to masticate," fig. "to mince," thus: *not to mince the matter.*

2. *se fendre*, a fencing term, *to make a pass.*

Page 80. — 1. *bimbeloterie*, collective noun, *toys.*

2. *sornettes*, *silly things, trifles.*

Page 81. — 1. *Tours*, the capital of the department of Indre et Loire, in France; about 200 miles southwest of Paris.

2. *Cannes*, on the southern coast of France, one of the most frequented health resorts in Europe, on account of its mild climate.

3. *Lord Brougham* (1778-1868), a celebrated British statesman, Lord Chancellor of England from 1830-1834. The reputation of Cannes as a health resort was first established by Lord Brougham.

4. *petite masque*, *little hypocrite.*

5. *ouvertures arlequinées*, *motley blanket.* This adjective comes from the motley dress worn by Arlequin (*Harlequin*), one of the stereotype characters of the Italian farce.

CHAPTER XI

Page 82. — 1. *accuser les symptômes*, *to define the symptoms.* See page 5, note 1.

2. *rose du Bengale*, *Bengal rose.*

3. *le cerise*, here for "*le rouge cerise.*" *Cerise* as a noun is feminine.

4. *elle toucha du bout des lèvres au déjeuner.* *She only feigned to eat her breakfast.*

Page 83. — 1. *que la vieille Mob en veut.* "The old Mob" = death. *en vouloir à quelqu'un* — "to have designs on," or also "to be angry with."

2. *en diable*, *deucedly.*

3. *houka* (or *hooka*), a Hindoo pipe, similar to the Turkish "narghileh."

Page 84. — 1. *j'ai vraiment la cervelle à l'envers.* *I am really out of my mind*, lit.: "my brain is turned inside out."

Page 85. — 1. *le descendant d'une colonie grecque.* See page 36, note 5.

2. *faillirent en avoir la jaunisse de dépit*, *came near having the jaundice from spite at it*.

Page 86. — 1. *aveu*, "confession," here *authority*.

Page 88. — 1. *inconvenant*, usually "coarse," here *incongruous*.
2. *sauf à*, adverbial expression, *reserving*.

Page 89. — 1. *querelle d'Allemand*, a French expression meaning *groundless quarrel*; it was already used by writers of the 17th century.

2. *de mise*, *admissible*.

3. *sa raison tourbillonna dans son cerveau*, *his reason tottered*.

Page 90. — 1. *les voies de fait*, *acts of violence*; cf. the expression *voies de droit*, "due course of law."

2. *salle des termes*, *bathing house*, one of the best preserved and most interesting ruins of Pompei; excavated 1824.

3. *partit d'un éclat de rire strident*, *burst into a shrill laugh*.

CHAPTER XII

Page 91. — 1. *historiés*, here, *decorated with*.

2. *en se nouant*, *se nouer* in speaking of fruit trees means the transition from the blossoming state to that of fruit-bearing. The technical word for the same in English is "to set."

3. *Schiavone* (Andrea, 1522-1582). He belonged to the Venetian School.

Page 92. — 1. *pleuraient le long de* = *descendaient comme des pleurs le long de* . . ., *hung down over*.

2. *jaseron*, a very light and fine necklace of gold.

Page 95. — 1. *trappistes*, monks of the convent of *La Trappe*, in France. The order was founded by Rancé in the XVIIth century. The rules of the Benedictines seemed to him too mild, and he subjected his monks to the most severe rules ever adopted by any monastic order. They rise at 2 o'clock in the morning, celebrate mass and pray during eleven hours of the day, and work hard in the fields the rest of the time. They greet each other with the word "*Memento mori*"; aside from that they are not allowed to speak, and communicate with each other only by means of signs.

They live on herbs, roots and water. The sleep in their coffin, on straw.

2. **coucher sur le carreau**, *stretch one on the ground*. *Carré* or *carreau* = the square staked out for the duelling ground.

CHAPTER XIII

Page 96. — 1. **tout moulus**, here *entirely worn out*.

2. **"cave canem,"** Latin, *look out for the dog*.

Page 97. — 1. **thermopoles**, the *cafés* of antiquity, where hot drinks were sold.

2. **crotales**, *castanets, snappers*.

3. **triclinium**, word of Greek origin with a Latin ending, *the dining room*, so called because there were generally three couches in it (*τρεῖς*, three, *κλίνη*, couch) extending along each side and one end of the table.

4. **voie des tombeaux**, *the Street of Tombs*, branching from the Appian Way, by which Pompei is reached from the west. On either side the street is bordered by tombs of all styles.

Page 98. — 1. **villa de Diomède**. See page 28, note 1.

2. **sépulcre de Mammia**, the tomb of Mammia, the priestess; a very large and handsome tomb, the statues of which have been removed to Naples.

3. **hémicycles funéraires**. These are deep semi-circular seats, on the side of the street, with a vaulted roof ornamented in front by pilasters. There are several of these hemicycles on the way of the tombs; some serve as funeral monuments.

4. **la voie Consulaire**, *the Consular street*.

5. **annonce de location à la rubrique**. *Rubrique*, here "red chalk," thus: *the sign "To let" written with red chalk*.

6. **atlas de terre cuite**, *terra cotta statues of Atlas*. Atlas, king of Mauritania and son of Jupiter, was condemned by the latter to carry the sky on his shoulders, because in the war between the gods of Olympus and the Titans, Atlas had taken side with the Titans. The statues of Atlas always represent him as supporting a sphere or some other heavy load.

Page 99. — 1. **méphistophélique**, see page 6, note 1.

Page 100. — 1. *mirent bas leurs habits*, *took off their coats*.

2. *pile ou face*, "heads or tails"; *face* = "heads."

3. *fauve*, lit.: "tawny"; here *wild*.

Page 101. — 1. *Pardieu!* (or *Pardi!*) *Zounds! By Jove!*

2. *se ramasser sur ses jarrets*, *to gather one's self together*. (*le jarret* = "the ham.")

3. *tout d'une pièce*, *rigid*, as if without joints.

Page 102. — 1. *Prud'hon*, celebrated French artist (1788-1823), famous especially for his picture *La Justice et la Vengeance poursuivant le crime*. **Erynnies**. The Erynnyis are an avenging deity; the term is always used in the plural.

CHAPTER XIV

2. *cicerone* = an Italian guide. *Cicerone* is the Italian form of Cicero, the great Latin orator, to whom these guides, with their continuous prattle intended to please the people who hire them, are ironically compared.

3. *la tribu insulaire*, *the tribe of the island*, viz. of England.

4. *Murray*, a guide book, the English *Baedeker*.

Page 103. — 1. *cheveux blonds filasse*. *Filasse* = hemp or flax, ready to be spun, thus: *flaxen hair*.

2. *la peau truitée*, *speckled skin*, lit.: "the skin covered with little red dots like a trout (*truite*)."

3. *impropre*, used here in English sense, not in the French sense of "unsuitable," though on page 31, line 8, the author introduces the English word.

4. *le laird de Dumbidike*. One of the characters in the "*Heart of Mid Lothian*" (1818) by Sir Walter Scott. Formerly the title was, as Gautier gives it: "*The Prison of Edinburgh*."

Page 104. — 1. **Terracine**. Terracina, a town on the Mediterranean, fifty-eight miles southeast of Rome. **Fondi**, a town fifty-six miles northwest of Naples. — This part of Italy was not without danger for travelers before the time of railroads.

Page 105. — 1. *s'enferrer* = *to run one's self through with the weapon (le fer)*.

2. *mancenillier*, a tree found in the Tropics of America, the juice of which is very poisonous.

3. *courir une chance*, *to run a risk*.

Page 109. — *Hubert*, allusion to Act IV, Scene 1, in Shakespeare's *King John*, where Hubert tells Arthur he comes to put out his eyes.

Page 110. — 1. *brodequin*, here *slipper*.

Page 111. — 1. *les cloches tintant à joyeuses volées*, *the bells ringing joyously*.

2. *chercher à tâtons*, *to grope*.

3. *la goutte sereine*, *the amaurosis* (*gutta serena*) a loss or decay of sight from loss of power in the optic nerve, without any perceptible external change in the eye.

Page 112. — 1. *tireur*, here *fencer*.

2. *sur le terrain*, *on the field*.

3. *les duellistes les plus sur la hanche* (fencing term, *la hanche*, the hip; *se mettre sur la hanche* = to fall into guard), *the duellists who have the greatest practice in fencing*.

4. *rodomonts*, *braggarts*.

5. *à s'y perdre*, *bewildering*.

Page 113. — 1. *Vierge de Schoorel*. Schoorel, Dutch painter (1495-1562), who lived in Italy a long time. In Rome he was overseer of the Vatican gallery, but he returned to die in Utrecht. The picture referred to, "*The death of Mary*," cannot be attributed to him with any degree of certainty.

Page 114. — 1. *se roulait dans les feuillage*, *pushed through the thick foliage*, lit.: "rolled in the foliage."

Page 115. — 1. *pantelant d'épouvante*, *panting with fright*.

2. *avec un râle étranglé*, *with a stifled rattling*.

3. *fit jaillir deux larmes des yeux rougis du vieillard*, *made two tears spring from the reddened eyes of the old man*.

Page 116. — 1. *prunelles atones*, *eyes without expression*.

2. *les lames*, here, *the waves*,

Page 117. — 1. la pluie tomba en faisant siffler ses hachures . . . (*hachures*, an engraver's term, *crosshatchings*), the rain fell, its drops hissing like arrows.

2. **Clarisse Harlowe**, the heroine of the novel of the same name (1749), by Samuel Richardson.

Heath's Modern Language Series.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

- Edgren's Compendious French Grammar.** Adapted to the needs of the beginner and the advanced student. Half leather. \$1.12.
- Edgren's French Grammar, Part I.** For those who wish to learn quickly to read French. 35 cts.
- Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar** (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.
- Grandgent's Short French Grammar.** Brief, yet complete enough for all elementary work. 60 cents. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.
- Grandgent's French Lessons and Exercises.** Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No. 1; First Year's Course for Colleges, No. 1.* Limp cloth. 15 cts. each.
- Grandgent's French Lessons and Exercises.** *First Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 59 pages. 25 cts. *Second Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 72 pages. 30 cents.
- Grandgent's Materials for French Composition.** Five pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart*, *La dernière classe*, *Le Siège de Berlin*, *Peppino*, *L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.
- Grandgent's French Composition.** Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 150 pages. 50 cts.
- Kimball's Materials for French Composition.** Based on *Colomba*, for second year's work; on *La Belle-Nivernaise*, for third year's work. Each, 12 cts.
- Storr's Hints on French Syntax.** With exercises. Limp cloth. 30 cts.
- Marcou's French Review Exercises.** With notes and vocabulary. Limp cloth. 34 pages. 20 cts.
- Houghton's French by Reading.** Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. \$1.12.
- Hotchkiss's Le Premier Livre de Français.** A conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.
- Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation.** Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.
- Fontaine's Lectures Courantes** Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. Cloth. \$1.00.
- Lyon and Larpent's Primary French Translation Book.** An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.
- Super's Preparatory French Reader.** Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 70 cts.
- French Fairy Tales** (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Boards, 35 cts.
- Davies's Elementary Scientific French Reader.** Confined to Scientific French. With notes and vocabulary. Boards. 136 pages. 40 cts.
- Heath's French-English and English-French Dictionary.** Recommended as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, \$1.50.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Beath's Modern Language Series.

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

- Jules Verne's L'Expédition de la Jeune Hardie.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 95 pages. 25 cts.
- Gervais's Un Cas de Conscience.** With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. Boards. 86 pages. 25 cts.
- Génin's Le Petit Tailleur Bouton.** With notes, vocabulary and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 88 pages. 25 cts.
- Assollant's Une Aventure du Célèbre Pierrot.** With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. Paper. 93 pages. 25 cts.
- Muller's Les Grandes Découvertes Modernes.** Talks on Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. Paper. 88 pages. 25 cts.
- Récits de Guerre et de Révolution.** Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. Paper. 91 pages. 25 cts.
- Bruno's Les Enfants Patriotes.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.
- Bedollière's La Mère Michel et son Chat.** With notes, vocabulary and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 96 pages. 25 cts.
- Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis.** A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. Boards. 56 pages. 20 cts.
- Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon.** A comedy with introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Boards. 108 pages. 25 cts.
- Labiche and Martin's La Poudre aux Yeux.** Comedy with notes by Professor Wells, University of the South. Boards. 92 pages. 25 cts.
- Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort.** With notes by D. B. Kitchen. Boards. 91 pages. 25 cts.
- Assollant's Récits de la Vieille France.** With notes by E. B. Wauton. Paper. 78 pages. 25 cts.
- Berthet's Le Pacte de Famine.** With notes by B. B. Dickinson. Boards. 94 pages. 25 cts.
- Eckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan.** With notes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.
- France's Abeille.** With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. Paper. 94 pages. 25 cts.
- La Main Malheureuse.** With complete and detailed vocabulary, by H. A. Guerber, Nyack, N. Y. Boards. 106 pages. 25 cts.
- Enault's Le Chien du Capitaine.** Notes and vocabulary, by C. Fontaine, Director of French, High Schools, Washington, D. C. Boards. 142 pages. 35 cts.
- Trois Contes Choisis par Daudet.** (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson. Paper. 15 cts.
- Eckmann-Chatrian's Le Corscrit de 1813.** Notes and vocabulary, by Professor Super, Dickinson College. Cloth. 216 pages. 65 cts. Boards. 45 cts.
- Selections for Sight Translation.** Fifty fifteen-line extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. Paper. 38 pages. 15 cts.

Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.

Beath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

- Dumas's La Tulipe Noire.** With notes by Professor C. Fontaine, Central High School, Washington, D. C. Boards. 220 pages. 40 cts.
- Erckmann-Chatrian's Waterloo.** Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. Boards. 180 pages. 35 cts.
- About's Le Roi des Montagnes.** Edited by Professor Thomas Logie. Cloth. 238 pages. 40 cts.
- Paileron's Le Monde où l'on s'ennuie.** A comedy with notes by Professor Pendleton of Bethany College, W. Va. Boards. 138 pages. 30 cts.
- Souvestre's Le Mari de Mme de Solange.** With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 59 pages. 20 cts.
- Historiettes Modernes, Vol. I.** Short modern stories, selected and edited, with notes, by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D. C. Cloth. 162 pages. 60 cts.
- Historiettes Modernes, Vol. II.** Short stories as above. Cloth. 160 pages. 60 cts.
- Fleurs de France.** A collection of short and choice French stories of recent date with notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Cloth. 158 pages. 60 cts.
- Sandau's Mlle de la Seiglière.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Boards. 158 pages. 30 cts.
- Souvestre's Un Philosophe sous les Toits.** With notes and vocabulary by Professor Frazer of the University of Toronto. Cloth. 283 pages. 80 cts.
— Without vocabulary. Cloth. 178 pages. 50 cts.
- Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier.** With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 127 pages. 25 cts.
- Augier's Le Gendre de M. Poirier.** One of the masterpieces of modern comedy. Edited by Professor Wells of the University of the South. Boards. 118 pages. 25 cts.
- Mérimée's Colomba.** With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 192 pages. Cloth, 60 cts; boards, 35 cts.
- Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX.** With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. Paper. 119 pages. 25 cts.
- Sand's La Mare au Diable.** With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. Boards. 122 pages. 25 cts.
- Sand's La Petite Fadette.** With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford, England. Boards. 142 pages. 30 cts.
- De Vigny's Le Cachet Rouge.** With notes by Professor Fortier of Tulane University. Paper. 60 pages. 20 cts.
- De Vigny's La Canne de Junc.** Edited by Professor Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Columbia University. Boards. 218 pages. 40 cts.
- Halévy's L'Abbé Constantin.** Edited with notes, by Professor Thomas Logie. Boards. 160 pages. 30 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Beath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

- Lamartine's Jeanne d'Arc.** Edited by Professor Barrère, Royal Military Academy, Woolwich, England. Cloth. 109 pages. 30 cts.
- Victor Hugo's La Chute.** From *Les Misérables*. Edited with notes by Professor Huss of Princeton. Boards. 97 pages. 25 cts.
- Victor Hugo's Bug Jargal.** With notes by Professor Boëlle of Dulwich College, England. Boards. 238 pages. 40 cts.
- Champfleury's Le Violon de Faience.** With notes by Professor Clovis Bévenot Mason College, England. Paper. 118 pages. 25 cts.
- Gautier's Voyage en Espagne.** With notes by H. C. Steel. Paper. 112 pages. 25 cts.
- Balzac's Le Curé de Tours.** With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. Boards. 98 pages. 25 cts.
- Daudet's La Belle-Nivernaise.** With notes by Professor Boëlle of Dulwich College, England. Boards. 104 pages. 25 cts.
- Theuriet's Bigarreau.** With notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Boards. 68 pages. 25 cts.
- Advanced Selections for Sight Translation.** Extracts, twenty to fifty lines long, compiled by Mme. T. F. Colin of Miss Baldwin's School, Bryn Mawr, Pa. Paper. 48 pages. 15 cts.
- Dumas's La Question d'Argent.** Comedy edited by G. N. Henning, Assistant in French, Harvard University. Boards. 136 pages. 30 cts.
- Lesage's Gil Blas.** Abbreviated and edited, with introduction and notes, by Professor Cohn of Columbia University, and Professor Sanderson, formerly of Harvard University. Cloth. 224 pages. 40 cts.
- Sarcey's Le Siège de Paris.** With introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers, of William Penn Charter School, Philadelphia. Boards. 188 pages. 35 cts.
- Loti's Pêcheur d'Islande.** With notes by R. J. Morich. Boards. 30 cts.
- Beaumarchais's Le Barbier de Séville.** Comedy with introduction and notes by Professor Spiers of William Penn Charter School. Boards. 25 cts.
- Molière's Le Bourgeois Gentilhomme.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Boards. 138 pages. 30 cts.
- Molière's L'Avare.** With introduction and notes by Professor Levi of the University of Michigan. Cloth. 000 pages. 00 cts.
- Racine's Esther.** With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 110 pages. 25 cts.
- Racine's Athalie.** With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. Cloth, 50 cts; boards, 30 cts.
- Racine's Andromaque.** With introduction and notes by Professor B. W. Wells of the University of the South. Cloth. 144 pages. 30 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Beath's Modern Language Series.

ADVANCED FRENCH TEXTS.

- De Vigny's Cinq Mars.** An abbreviated edition with introduction and notes by Professor Sankey of Harrow School, England. Cloth. 232 pages. 70 cts.
- Zola's La Débâcle.** Abbreviated and annotated by Professor Wells, of the University of the South. Cloth. 292 pages. 70 cts.
- Choix d'Extraits de Daudet.** Selected and edited with notes by William Price, Instructor in Yale University. Paper. 61 pages. 20 cts.
- Sept Grands Auteurs du XIXe Siècle.** Lectures in easy French on Lamartine, Hugo, de Vigny, de Musset, Gautier, Mérimée, Coppée, by Professor Fortier of Tulane University. Cloth. 160 pages. 60 cts.
- French Lyrics.** Selected and edited with notes by Professor Bowen of the University of Ohio. Cloth. 198 pages. 60 cts.
- Lamartine's Méditations.** Selected and edited by Professor Curme of Northwestern University. Cloth. 216 pages. 75 cts.
- Victor Hugo's Hernani.** With introduction and notes by Professor Matzke of Leland Stanford University. Cloth. 228 pages. 60 cts.
- Victor Hugo's Ruy Blas.** With introduction and notes by Professor Garner of the U. S. Naval Academy, Annapolis. Cloth. 253 pages. 65 cts.
- Cornille's Le Cid.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 164 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.
- Cornille's Polyeucte.** With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. Boards. 138 pages. 30 cts.
- Molière's Le Misanthrope.** With introduction and notes, by Professor C. A. Eggert. Cloth. 177 pages. 30 cts.
- Molière's Les Femmes Savantes.** With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. 143 pages. 30 cts.
- Molière's Le Tartuffe.** With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 25 cts.
- Molière's Le Médecin Malgré Lui.** With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 57 pages. 15 cts.
- Piron's La Métromanie.** Comedy in verse, with notes by Professor Delbos, England. Paper. 180 pages. 40 cts.
- Warren's Primer of French Literature.** An historical handbook. Cloth. 250 pages. 75 cts.
- Taine's Introduction à l'Histoire de la Littérature Anglaise.** With essay on Taine by Irving Babbitt, Harvard University. Paper. 48 pages. 20 cts.
- Duval's Histoire de la Littérature Française.** In easy French. From earliest times to the present. Cloth. 348 pages. \$1.00.
- Voltaire's Prose.** Selected and edited by Professors Cohn and Woodward of Columbia University. Cloth. 479 pages. \$1.00.
- French Prose of the XVIIth Century.** Selected and edited by Professor Warren of Adelbert College. Cloth. 000 pages. 00 cts.
- La Triade Française.** Poems of Lamartine, Musset and Hugo, with introductions and notes by L. Both-Hendriksen. Cloth. 212 pages. 75 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Beath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

GERMAN GRAMMARS AND READERS.

Joynes-Meissner German Grammar. A *working* Grammar, elementary, yet complete. Half leather. \$1.12.

Alternative Exercises. Can be used, for the sake of change, instead of those in the *Joynes-Meissner* itself. 54 pages. 15 cts.

Joynes's Shorter German Grammar. Part I of the above. Half leather. 80 cts.

Harris's German Lessons. Elementary Grammar and Exercises for a short course, or as introductory to advanced grammar. Cloth. 60 cts.

Sheldon's Short German Grammar. For those who want to begin reading as soon as possible, and have had training in some other languages. Cloth. 60 cts.

Babbitt's German at Sight. A syllabus of elementary grammar, with suggestions and practice work for reading at sight. Paper. 10 cts.

Faulhaber's One Year Course in German. A brief synopsis of elementary grammar, with exercises for translation. Cloth. 60 cts.

Meissner's German Conversation. Not a *phrase* book nor a *method* book, but a scheme of rational conversation. Cloth. 65 cts.

Harris's German Composition. Elementary, progressive, and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 50 cts.

Hatfield's Materials for German Composition. Based on *Immensée* and on *Höher als die Kirche*. Paper. 33 pages. Each 12 cts.

Stüven's Praktische Anfangsgründe. A conversational beginning book with vocabulary and grammatical appendix. Cloth. 203 pages. 70 cts.

Foster's Geschichten und Märchen. The easiest reading for young children. Cloth. 40 cts.

Guerber's Märchen und Erzählungen, I. With vocabulary and questions in German on the text. Cloth. 162 pages. 60 cts.

Guerber's Märchen und Erzählungen, II. With vocabulary. Follows the above or serves as independent reader. Cloth. 202 pages. 65 cts.

Joynes's German Reader. Progressive, both in text and notes, has a complete vocabulary, also English Exercises. Half leather, 90 cts. Cloth, 75 cts.

Deutsch's Colloquial German Reader. Anecdotes, tables of phrases and idioms, and selections in prose and verse, with notes and vocabulary. Cloth. 90 cts.

Boisen's German Prose Reader. Easy and interesting selections of graded prose, with notes, and an Index which serves as a vocabulary. Cloth. 90 cts.

Huss's German Reader. Easy and slowly progressive selections in prose and verse. With especial attention to cognates. Cloth. 300 pages. 60 cts.

Spanhoofd's Lehrbuch der deutschen Sprache. Grammar, conversation and exercises, with vocabulary for beginners. Cloth. 312 pages. \$1.00.

Beath's German-English and English-German Dictionary. Fully adequate for the ordinary wants of the student. Cloth. Retail price, \$1.50.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Beath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

ELEMENTARY GERMAN TEXTS.

- Grimm's Märchen** and **Schiller's Der Taucher** (van der Smitten). Notes and vocabulary. Märchen in Roman type; Taucher in German type. 65 cts.
- Andersen's Märchen** (Super). Easy German, free from antiquated and dialectal expressions. With notes and vocabulary. Cloth. 70 cts.
- Andersen's Bilderbuch ohne Bilder**. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 130 pages. 30 cts.
- Leander's Träumereien**. Fairy tales with notes and vocabulary by Professor van der Smitten, of the University of Toronto. Boards. 180 pages. 40 cts.
- Volkmann's Kleine Geschichten**. Four very easy tales, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 90 pages. 30 cts.
- Storm's Immensee**. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. 120 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.
- Heyse's L'Arrabbiata**. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 80 pages. 25 cts.
- Von Hillern's Höher als die Kirche**. With notes by S. W. Clary, and with a vocabulary. Boards. 106 pages. 25 cts.
- Hauff's Der Zwerg Nase**. With introduction by Professor Grandgent of Harvard University. No notes. Paper. 44 pages. 15 cts.
- Hauff's Das kalte Herz**. Notes and vocabulary by Professor van der Smitten, University of Toronto. Boards. 192 pages. (Roman type.) 40 cts.
- Ali Baba and the Forty Thieves**. With introduction by Professor Grandgent of Harvard University. No notes. Paper. 53 pages. 20 cts.
- Schiller's Der Taucher**. With notes and vocabulary by Professor Van der Smitten of the University of Toronto. Paper. 24 pages. 12 cts.
- Schiller's Der Neffe als Onkel**. Notes and vocabulary by Professor Beresford-Webb, Wellin^gton College, England. Paper. 128 pages. 30 cts.
- Baumbach's Waldnovellen**. Six little stories, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 161 pages. 35 cts.
- Frommel's Eingesennt**. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Cloth. 122 pages. 30 cts.
- Spyri's Rosenesli**. With notes and vocabulary for beginners, by Helene H. Boll, of the High School, New Haven, Conn. Boards. 62 pages. 25 cts.
- Spyri's Moni der Geissbub**. With vocabulary by H. A. Guerber. Boards. 76 pages. 25 cts.
- Zschokke's Der zerbrochene Krug**. With notes, vocabulary and English exercises by Professor E. S. Joynes. Boards. 88 pages. 25 cts.
- Baumbach's Nicotiana und andere Erzählungen**. Five stories with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 115 pages. 30 cts.

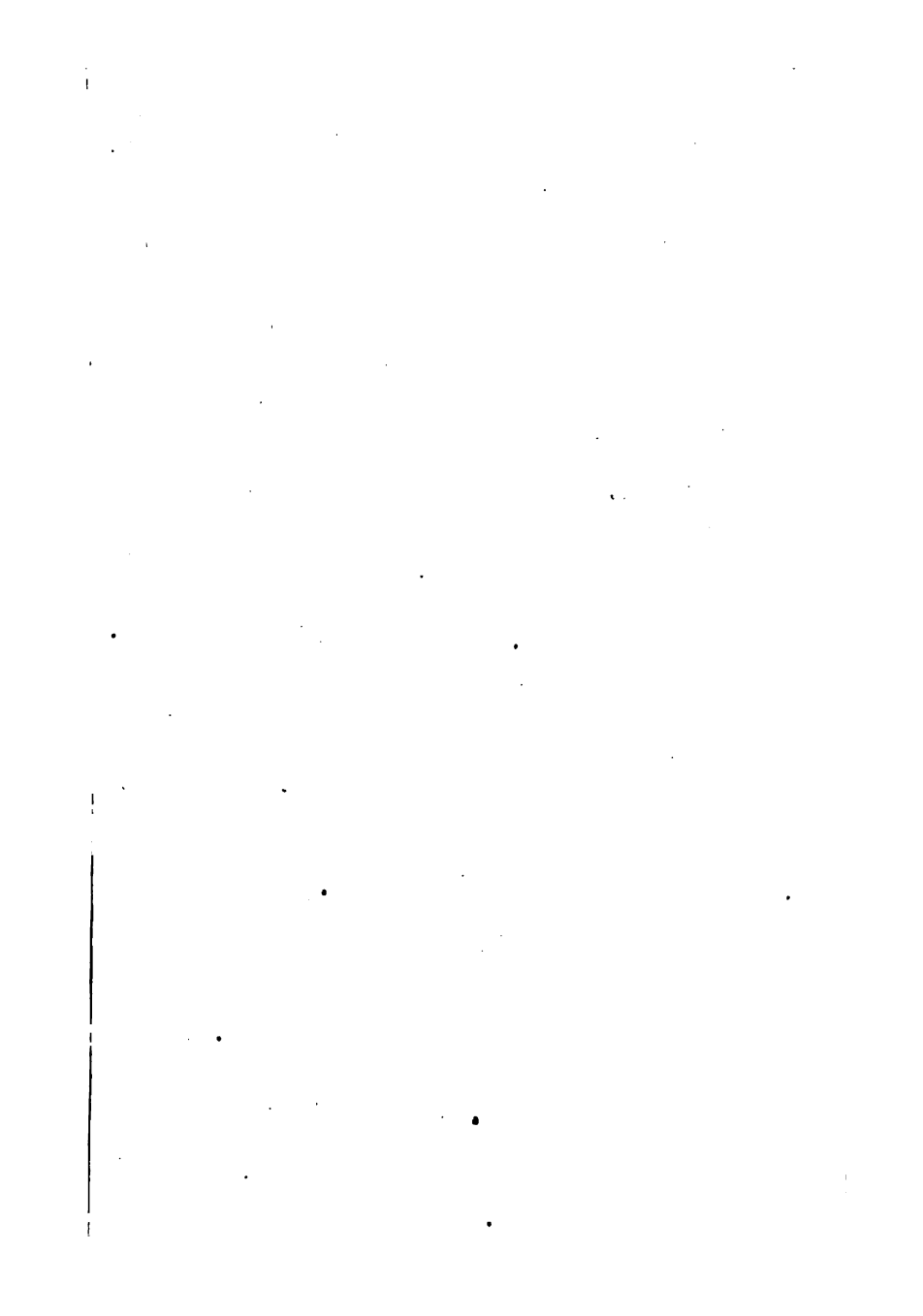
Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Beath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE GERMAN TEXTS. (Partial List.)

- Schiller's Der Geisterseher.** Part I. With notes and vocabulary by Professor Joynes of South Carolina College. Paper. 124 pages. 30 cts.
- Selections for Sight Translation.** Fifty fifteen-line extracts compiled by Mme. G. F. Mondan, High School, Bridgeport, Conn. Paper. 48 pages. 15 cts.
- Selections for Advanced Sight Translation.** Compiled by Rose Chamberlin, Bryn Mawr College. Paper. 48 pages. 15 cts.
- Benedix's Die Hochzeitreise.** With notes by Natalie Schiefferdecker, of Abbott Academy. Boards. 68 pages. 25 cts.
- Arnold's Fritz auf Ferien.** With notes by A. W. Spanhoofd, Director of German in the High Schools of Washington, D. C. Boards. 59 pages. 25 cts.
- Aus Herz und Welt.** Two stories, with notes by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 100 pages. 25 cts.
- Novelletten-Bibliothek.** Vol. I. Six stories, selected and edited with notes by Dr. Wilhelm Bernhardt. Cloth. 182 pages. 60 cts.
- Novelletten-Bibliothek.** Vol. II. Six stories selected and edited as above. Cloth. 152 pages. 60 cts.
- Unter dem Christbaum.** Five Christmas Stories by Helene Stökl, with notes by Dr. Wilhelm Bernhardt. Cloth. 171 pages. 60 cts.
- Hoffman's Historische Erzählungen.** Four important periods of German history, with notes by Professor Beresford-Webb of Wellington College, England. Boards. 110 pages. 25 cts.
- Wildenbruch's Das edle Blut.** Edited with notes by Professor F. G. G. Schmidt, University of Oregon. Boards. 58 pages. 20 cts.
- Wildenbruch's Der Letzte.** With notes by Professor F. G. G. Schmidt, of the University of Oregon. Boards. 78 pages. 25 cts.
- Stifter's Das Haidedorf.** A little prose idyl, with notes by Professor Heller of Washington University, St. Louis. Paper. 54 pages. 20 cts.
- Chamisso's Peter Schlemihl.** With notes by Professor Primer of the University of Texas. Boards. 100 pages. 25 cts.
- Eichendorff's Aus dem Leben eines Taugenichts.** With notes by Professor Osthaus of Indiana University. Boards. 183 pages. 35 cts.
- Heine's Die Harzreise.** With notes by Professor van Daell of the Massachusetts Institute of Technology. Boards. 102 pages. 25 cts.
- Jensen's Die braune Erica.** With notes by Professor Joynes of South Carolina College. Boards. 106 pages. 25 cts.
- Holberg's Niels Klim.** Selections edited by E. H. Babbitt of Columbia College. Paper. 64 pages. 20 cts.
- Meyer's Gustav Adolfs Page.** With full notes by Professor Heller of Washington University. Paper. 85 pages. 25 cts.
- Sudermann's Der Katzensteg.** Abridged and edited by Professor Wells of the University of the South. Cloth. 210 pages. 40 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.





1

